

A B R É G É

D E

L'HISTOIRE NATURELLE,
A L'USAGE DES ELEVES
DE L'ECOLE ROYALE MILITAIRE,

TOME PREMIER.

Pour la premiere année de Philosophie.



A P A R I S,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue
Saint-Jean de Beauvais.



M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

L'ETUDE de l'Histoire Naturelle a fait dans tous les siècles éclairés les délices des hommes de génie. Il est très-vraisemblable qu'avant Salomon, qui s'y étoit livré, elle avoit attiré l'attention des Prêtres Egyptiens. Depuis Thalès jusqu'au siècle d'Alexandre-le-Grand, les plus célèbres Philosophes de la Grèce observerent la Nature ; mais la plupart de leurs écrits ne sont point arrivés jusqu'à nous. On n'en trouve que les titres dans Diogène de Laërce, l'historien des Philosophes & de la Philosophie. Une partie de ceux d'Aristote a heureusement échappé à l'injure du temps & à la barbarie. Son histoire des Animaux, bien qu'imparfaite, sera toujours estimée, & lue avec utilité. Il nous reste aussi de Théophraste, son disciple, un Ouvrage assez considérable sur les Plantes. Trois siècles après

a iij

vj) *AVERTISSEMENT.*

ce dernier, naquit à Vérone un homme d'une erudition surprenante, Pline qu'il suffit de nommer, & auquel on a donné par excellence le titre de *Naturaliste*. Il etudia la Nature dans toutes ses parties; il lut tout ce qu'on possédoit de livres dans son temps, en fit des extraits; & en y ajoutant ses propres observations, il a formé sur l'Histoire Naturelle un Ouvrage immense qui a servi de fondement à une science d'autant plus digne de l'homme, qu'après lui avoir fait connoître les êtres qui l'environnent, les parties différentes dont ils sont composés, l'arrangement de ces parties entr'elles, leurs propriétés particulières, leur reproduction, &c.... elle le conduit à reconnoître un Etre suprême dont la main a tiré du néant tant de merveilles. Pline a été sans imitateur pendant les siècles d'ignorance, qui ont couvert toute l'Europe, jusqu'à ce qu'enfin l'Italie, ouvrant un asyle

AVERTISSEMENT. vij

aux Savans échappés de Constantinople en 1451, redevînt savante elle-même, & par elle toute l'Europe.

Les Lettres ayant fleuri sous la protection des Médicis & de François I, on reprit aussitôt l'étude de l'Histoire Naturelle. Aristote, Théophraste, Plin devinrent les maîtres de Gesner & d'Aldrovande, deux des plus laborieux écrivains du 16^e siècle. Bacon parut avec éclat dans le 17^e, & contribua beaucoup aux progrès qu'a fait depuis l'Histoire Naturelle. Ce génie rare inspira le goût de l'observation, & celle-ci produisit de nouveaux ouvrages sur les animaux, sur les plantes, sur les minéraux.

Il seroit superflu de donner le nombreux catalogue des Naturalistes modernes; il suffit d'en nommer quelques-uns, tels que Rondelet, Bellon, Ray, Merian, Jonston, de Reaumur, de Buffon, Brisson, Bauhin, le P. Plumier, Tournefort, Linnæus, Adanson, Valmont de Bomare, &c... &c...;

vii] *AVERTISSEMENT.*

En faisant ces extraits, on n'a pas prétendu donner un ouvrage neuf. L'unique but qu'on se soit proposé est d'instruire les jeunes gens, & de piquer leur curiosité par ce genre d'étude. On a presque toujours copié les auteurs les plus récents, M. de *Buffon* en particulier : mais on s'est permis d'abrégé les détails, lorsqu'on les a cru trop longs. L'objet de ces extraits sera rempli, si les Eleves qui doivent s'en occuper dans les deux dernières années de leurs études, retiennent dans leur mémoire une partie des choses qu'ils renferment, & conservent quelque goût pour cette partie si précieuse de l'histoire.





A B R É G É
D E
L'HISTOIRE NATURELLE.

DIVISION DE CET OUVRAGE.

L'HISTOIRE NATURELLE, prise dans toute son étendue, est une histoire immense; elle embrasse tous les objets que nous présente l'univers. Cette multitude prodigieuse de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, de reptiles, d'insectes, de plantes, de minéraux, offre à la curiosité de l'esprit humain un vaste spectacle, dont l'ensemble est si grand, qu'il paroît & qu'il est en effet inépuisable dans les détails.

En étudiant l'Histoire Naturelle, on admire par-tout un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi: par-tout on reconnoît le caractère d'une

Phil. III. Part. Tom. I. A 5

Cause infiniment puissante , d'une Intelligence supérieure , d'un Être préexistant : mais on se trouve en même temps forcé de gémir sur l'aveuglement de certains Philosophes qui ont attribué tant de productions diverses au *hasard* , auquel ils ont ensuite donné le nom de *Nature*.

Lorsqu'on jette pour la première fois les yeux sur un cabinet rempli de tout ce qui se trouve répandu avec profusion sur la terre, la première sensation qui en résulte , est un étonnement mêlé d'admiration ; & la première réflexion qui suit , est un retour humiliant sur nous-mêmes. On ne s'imagine pas qu'on puisse avec le temps parvenir au point de reconnoître tous ces différents objets par leur forme; moins encore à savoir tout ce qui a rapport à la naissance , la production , l'organisation , les usages , en un mot à l'histoire de chaque chose en particulier. Cependant , en se familiarisant avec ces mêmes objets, en les voyant souvent, & pour ainsi dire sans dessein , ils forment peu-à-peu des impressions durables , qui bientôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes & invariables ; & delà nous nous élevons à des vues plus générales qui embrassent à la fois plusieurs objets ; & c'est alors qu'on est en état d'étudier avec

ordre, & de se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles.

Pour faciliter l'étude de l'Histoire Naturelle, on a imaginé des méthodes utiles sans doute, mais qui ont aussi leurs inconvénients. On convient même qu'il est impossible de donner un système général, une méthode parfaite, non - seulement pour l'Histoire Naturelle entière, mais même pour une seule de ses branches.

Nous n'en suivrons donc aucune dans ces Extraits; nous adopterons seulement la division naturelle que chaque homme un peu instruit est en état de faire lui-même. Nous dirons, avec tous les Naturalistes, qu'il y a trois Regnes; savoir, le regne *Animal*, le *Végétal*, & le *Minéral*: ce qui divisera cet Abrégé en trois Parties.

L'Homme tient le premier rang dans le Regne *animal*. Son histoire sera suivie de celle des Quadrupèdes, des Oiseaux, des Poissons, des Amphibies, des Reptiles.

Le Regne *végétal* comprend toutes les substances qui tirent leur nourriture de la terre par des racines; telles sont les herbes, les arbrisseaux, les arbrustes, les arbres, les légumes, &c... & même les plantes marines, ou fluviatiles.

On place dans le Regne *minéral*, les pierres, les substances métalliques ou les

minéraux proprement dits, & les fossiles.

Avant que d'entrer dans aucun détail sur ces objets, il est indispensable de donner une idée du globe sur lequel le Créateur a placé l'homme, où vit une quantité prodigieuse d'animaux de toute espèce, qui produit de son sein les végétaux, & dans les entrailles duquel se forment les métaux & les pierres.

NOTION GÉNÉRALE DU GLOBE TERRESTRE.

C E Globe immense nous offre à sa surface, des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des cavernes, des gouffres, des volcans; & à la première inspection, nous ne découvrons en tout cela aucune régularité, aucun ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux & des matières de toute espèce, placées comme au hasard & sans aucune règle apparente. En examinant avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers fendus & brisés, des contrées en-

glouties, des isles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matieres pesantes souvent posées sur des matieres légères, des corps durs environnés de substances molles, des choses seches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées & dans une espece de confusion qui ne nous présente d'autre image que celle d'un amas de débris & d'un monde en ruine.

Cependant nous habitons ces ruines avec une entiere sécurité: les générations d'hommes, d'animaux, de plantes, se succedent sans interruption; la terre fournit abondamment à leur subsistance; la mer a des limites & des loix, ses mouvements y sont assujettis; l'air a ses courants réglés, les saisons ont leurs retours périodiques & certains, la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimats: tout nous paroît être dans l'ordre; la terre, qui tout-à-l'heure n'étoit qu'un chaos, est un séjour délicieux où regnent le calme & l'harmonie, où tout est animé & conduit avec une puissance & une intelligence qui nous remplissent d'admiration & nous elevent jusqu'au Créateur.

Ne nous pressons donc pas de prononcer sur l'irrégularité que nous voyons à la surface de la terre, & sur le désordre ap-

parent qui se trouve dans son intérieur , car nous en reconnoîtrons bientôt l'utilité, & même la nécessité ; & en y faisant plus d'attention, nous y trouverons peut-être un ordre que nous ne soupçonnions pas , & des rapports généraux que nous n'appercevions pas au premier coup d'œil.

A la vérité nos connoissances à cet egard seront toujours bornées. Nous ne connoissons point encore la surface entiere du globe, nous ignorons en partie ce qui se trouve au fond des mers ; il y en a dont nous n'avons pu sonder les profondeurs : nous ne pouvons pénétrer que dans l'écorce de la terre ; & les plus grandes cavités, les mines les plus profondes ne descendent pas à la huit millieme partie de son diametre. Nous ne pouvons donc juger que de la couche extérieure & presque superficielle : l'intérieur de la masse nous est entièrement inconnu. On fait que volume pour volume, la terre pese quatre fois plus que le soleil. On a aussi le rapport de sa pesanteur avec les autres planetes, mais ce n'est qu'une estimation relative ; l'unité de mesure nous manque, le poids réel de la matiere nous etant inconnu ; en sorte que l'intérieur de la terre pourroit être ou vuide ou rempli d'une matiere mille fois plus pesante que l'or ; & nous n'avons aucun

moyen de le reconnoître; à peine pouvons-nous former sur cela quelques conjectures raisonnables.

Il faut donc nous borner à examiner & à décrire la surface de la terre, & la petite épaisseur intérieure dans laquelle nous avons pénétré.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du Globe. Ces eaux occupent toujours les parties les plus basses; elles sont aussi toujours de niveau, & elles tendent perpétuellement à l'équilibre & au repos. Cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique & réglé, soulève & abaisse alternativement les flots, & fait un balancement de la masse totale des mers, en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, & qu'il durera autant que la lune & le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les

isles ne sont que les sommets des vastes montagnes, dont le pied & les racines sont couverts de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, & ne jamais excéder leurs limites, qui paroissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là, sont ces contrées orageuses, où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer & le ciel également agités se choquent & se confondent: ici, sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes, & des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, & pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre & de bitume. Plus loin, je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir: au-delà, j'apperçois ces vastes plaines toujours calmes & tranquilles, mais tout aussi dangereuses; où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonnier devient inutile, où il

faut rester & périr. Enfin portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe , je vois ces glaces enormes qui se détachent des continents des pôles , & viennent , comme des montagnes flottantes, voyager & se fondre jusques dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer. Des milliers d'habitants de différentes especes en peuplent toute l'étendue ; les uns , couverts d'ecailles légères, en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres , chargés d'une epaisse coquille , se traînent pesamment & marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres , à qui la Nature a donné des nageoires en forme d'aîles , s'en servent pour s'élever & se soutenir dans les airs ; d'autres enfin , à qui tout mouvement a été refusé , croissent & vivent attachés aux rochers ; tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mouffes & des végétations encore plus singulieres ; le terrain de la mer est de sable , de gravier , souvent de vase , quelquefois de terre ferme , de coquillages , de rochers , & par-tout il ressemble à la terre que nous habitons.

Voyageons maintenant sur la partie sèche du globe : quelle différence prodigieuse

entre les climats ! quelle variété de terrains ! quelle inégalité de niveau ! Mais observons exactement , & nous reconnoîtrons que les grandes chaînes de montagnes se trouvent plus voisines de l'équateur que des pôles ; que dans l'ancien continent elles s'étendent d'orient en occident beaucoup plus que du nord au sud , & que dans le nouveau monde elles s'étendent au contraire du nord au sud beaucoup plus que d'orient en occident : mais ce qu'il y a de très-remarquable , c'est que la forme de ces montagnes & leurs contours qui paroissent absolument irréguliers , ont cependant des directions suivies & correspondantes entr'elles , en sorte que les angles saillants d'une montagne se trouvent toujours opposés aux angles rentrants de la montagne voisine qui en est séparée par un vallon ou par une profondeur. J'observe aussi que les collines opposées ont toujours à très-peu près la même hauteur , & qu'en général les montagnes occupent le milieu des continents , & partagent dans la plus grande longueur les isles , les promontoires & les autres terres avancées. Je suis de même la direction des plus grands fleuves , & je crois qu'elle est toujours presque perpendiculaire à la côte de la mer dans laquelle ils ont leur embouchure.

re, & que dans la plus grande partie de leur cours ils vont à-peu-près comme les chaînes de montagnes dont ils prennent leurs sources & leur direction.

Examinant ensuite les rivages de la mer, je trouve qu'elle est ordinairement bornée par des rochers, des marbres & d'autres pierres dures, ou bien par des terres & des sables, qu'elle a elle-même accumulés ou que les fleuves ont amenés; & je remarque que les côtes voisines, & qui ne sont séparées que par un bras ou par un petit trajet de mer, sont composées des mêmes matières, & que les lits de terre sont les mêmes de l'un & de l'autre côté: je vois que les volcans se trouvent tous dans les hautes montagnes; qu'il y en a un grand nombre dont les feux sont entièrement éteints; que quelques-uns de ces volcans ont des correspondances souterraines, & que leurs explosions se font quelquefois en même temps. J'apperçois une correspondance semblable entre certains lacs & les mers voisines: ici ce sont des fleuves & des torrents qui se perdent tout-à-coup & paroissent se précipiter dans les entrailles de la terre: là est une mer intérieure où se rendent cent rivières qui y portent de toutes parts une énorme quantité d'eau, sans jamais augmenter ce lac immense, qui

semble rendre par des voies souterraines tout ce qu'il reçoit par ses bords ; & chemin faisant, je reconnois aisément les pays anciennement habités : je les distingue de ces contrées nouvelles où le terrain paroît encore tout brut , où les fleuves sont remplis de cataractes , où les terres sont en partie submergées , marécageuses ou trop arides , où la distribution des eaux est irrégulière , où des bois incultes couvrent toute la surface des terrains qui peuvent produire.

Entrant dans un plus grand détail , je vois que la première couche qui enveloppe le globe est par-tout d'une même substance ; que cette substance qui sert à faire croître & à nourrir les végétaux & les animaux , ne semble être qu'un composé de parties animales & végétales détruites ou plutôt réduites en petites parties , dans lesquelles l'ancienne organisation n'est pas sensible. Pénétrant plus avant , je trouve la vraie terre , je vois des couches de sable , de pierres à chaux , d'argille , de coquillages , de marbres , de gravier , de craie , de plâtre , &c. . . & je remarque que ces couches sont toujours posées parallèlement les unes sur les autres , & que chaque couche a la même épaisseur dans toute son étendue : je vois que dans les collines voi-

fines les mêmes matieres se trouvent au même niveau , quoique les collines soient séparées par des intervalles profonds & considérables. J'observe que dans tous les lits de terre & même dans les couches plus solides , comme dans les rochers , dans les carrieres de marbres & de pierres , il y a des fentes ; que ces fentes sont perpendiculaires à l'horison , & que , dans les plus grandes comme dans les plus petites profondeurs , c'est une espee de regle que la Nature suit constamment. Je vois de plus , que dans l'intérieur de la terre , sur la cime des monts & dans les lieux les plus éloignés de la mer , on trouve des coquilles , des squelettes de poissons de mer , des plantes marines , &c. . . qui sont entièrement semblables aux coquilles , aux poissons , aux plantes actuellement vivantes dans la mer , & qui en effet sont absolument les mêmes. Je remarque que ces coquilles pétrifiées sont en prodigieuse quantité ; qu'on en trouve dans une infinité d'endroits ; qu'elles sont renfermées dans l'intérieur des rochers & des autres masses de marbres & de pierre dure , aussi bien que dans les craies & dans les terres ; & que non - seulement elles sont renfermées dans toutes ces matieres , mais qu'elles y sont incorporées , pétrifiées , & remplies

de la substance même qui les environne : enfin je me trouve convaincu , par des observations réitérées , que les marbres , les pierres , les craies , les marnes , les argilles , les sables & presque toutes les matières terrestres sont remplis de coquilles & d'autres débris de la mer , & cela par toute la terre , & dans tous les lieux où l'on a pu faire des observations exactes.

D'où il suit qu'on ne peut douter que les eaux n'aient séjourné sur la surface de la terre que nous habitons , & que par conséquent cette même surface de notre continent n'ait été pendant quelque temps le fond de la mer : ce qui s'accorde parfaitement avec l'histoire du monde racontée par Moïse. Les couches des différentes matières qui composent la terre étant , comme on l'a remarqué , posées parallèlement & de niveau ; il semble que cette position est l'ouvrage des eaux qui ont amassé & accumulé ces matières , & leur ont donné la même situation que l'eau prend toujours elle-même , c'est-à-dire , cette situation horizontale que nous observons presque par-tout ; car dans les plaines les couches sont exactement horizontales , & il n'y a que dans les montagnes où elles soient inclinées , comme ayant été formées par des sédiments déposés sur une

base inclinée, c'est-à-dire, sur un terrain penchant.

Les montagnes les plus élevées sont composées de couches parallèles tout de même que les plaines les plus basses, & par conséquent on ne peut pas attribuer l'origine & la formation de toutes les montagnes à des secousses, à des tremblements de terre, non plus qu'à des volcans; & nous avons des preuves, que, s'il se forme quelquefois de petites éminences par ces mouvements convulsifs de la terre, ces éminences ne sont pas composées de couches parallèles; que les matières de ces éminences n'ont intérieurement aucune liaison, aucune position régulière, & qu'enfin ces petites collines formées par les volcans ne présentent aux yeux que le désordre d'un tas de matière rejetée confusément.

Nous sommes donc assurés par des observations exactes, réitérées & fondées sur des faits incontestables, que la partie sèche du globe que nous habitons a été sous les eaux de la mer.

Mais comment est-il arrivé que cette terre que nous habitons, que nos ancêtres ont habitée comme nous, qui de temps immémorial est un continent sec, ferme & éloigné des mers, ayant été autrefois un fond de mer, soit actuellement supé-

rieure à toutes les eaux & en soit si distinctement séparée ? Pourquoi les eaux de la mer n'ont-elles pas resté sur cette terre, puisqu'elles y ont séjourné ? Quel accident, quelle cause a pu produire ce changement dans le globe ? Est-il même possible d'en concevoir une assez puissante pour opérer un tel effet ?

C'est à la Physique à résoudre ces questions, ou à avouer son ignorance. Mais les faits étant certains, la manière dont ils sont arrivés peut demeurer inconnue, sans préjudicier au jugement que nous devons en porter. Cependant si on vouloit se livrer aux conjectures, on pourroit trouver par induction des raisons plausibles de ces changemens. Nous voyons tous les jours la mer gagner du terrain dans de certaines côtes & en perdre dans d'autres ; nous savons que l'océan a un mouvement général & continuél d'orient en occident ; nous entendons de loin les efforts terribles que la mer fait contre les basses terres & contre les rochers qui la bornent ; nous connoissons des provinces entières où on est obligé de lui opposer des digues, que l'industrie humaine a bien de la peine à soutenir contre la fureur des flots ; nous avons des exemples de pays récemment submergés

gés & de débordements réguliers ; l'histoire nous parle d'inondations encore plus grandes & de déluges : tout cela ne doit-il pas nous porter à croire qu'il est en effet arrivé de grandes révolutions sur la surface de la terre, & que la mer a pu quitter & laisser à découvert la plus grande partie des terres qu'elle occupoit autrefois. Par exemple, si nous nous prêtons un instant à supposer que l'ancien & le nouveau monde ne faisoient autrefois qu'un seul continent, & que par un violent tremblement de terre le terrain de l'ancienne Atlantide de Platon se soit affaïssée, la mer aura nécessairement coulé de tous côtés pour former l'océan Atlantique, & par conséquent aura laissé à découvert de vastes continents qui sont peut-être ceux que nous habitons. Ce changement a donc pu se faire tout-à-coup par l'affaïssement de quelque vaste caverne dans l'intérieur du globe, & produire par conséquent un déluge universel. Pour juger de ce qui est arrivé, & même de ce qui arrivera, nous n'avons qu'à examiner ce qui arrive.

Il est certain par les observations réitérées de tous les voyageurs, que l'océan a un mouvement constant d'orient en occident. Ce mouvement se fait sentir non-seulement entre les tropiques comme celui

Phil. III. Part. Tome I. **B**

du vent d'est , mais encore dans toute l'étendue des zones tempérées & froides où l'on a navigué. Il suit de cette observation , que la Mer pacifique fait un effort continué contre les côtes de la Tartarie , de la Chine & de l'Inde ; que l'océan Indien fait effort contre la côte orientale de l'Afrique , & que l'océan Atlantique agit de même contre toutes les côtes orientales de l'Amérique. Ainsi la mer a dû & doit toujours gagner du terrain sur les côtes orientales , & en perdre sur les côtes occidentales. Cela seul suffiroit pour prouver la possibilité de ce changement de terre en mer & de mer en terre. Et si en effet il s'est opéré par ce mouvement des eaux d'orient en occident , on voit que le pays le plus ancien du monde est l'Asie , & tout le continent oriental ; que l'Europe au contraire & une partie de l'Afrique & sur-tout les côtes occidentales de ces continents , comme l'Angleterre , la France , l'Espagne , la Mauritanie , &c. . . sont des terres plus nouvelles. L'Histoire paroît s'accorder avec la Physique , & confirmer cette conjecture , qui n'est pas sans fondement.

Il y a bien d'autres causes qui concourent avec le mouvement continué de la mer d'orient en occident , pour produire l'effet dont nous parlons. Mais donnons des faits dont le détail rendra sensibles les

différents changements qui sont arrivés sur le globe , soit par l'irruption de l'Océan dans les terres , soit par l'abandon de ces mêmes terres , lorsqu'elles se sont trouvées trop élevées.

La plus grande irruption de l'Océan dans les terres est celle qui a produit la Mer méditerranée. Entre deux promontoires avancés, l'Océan coule avec une très-grande rapidité par un passage étroit , & forme ensuite une vaste mer qui couvre un espace , lequel , sans y comprendre la Mer noire , est environ sept fois grand comme la France. Ce mouvement de l'Océan par le détroit de Gibraltar est contraire à tous les autres mouvemens de la mer dans tous les détroits qui joignent l'Océan à l'Océan. Car le mouvement général de la mer est d'orient en occident , & celui-ci est d'occident en orient : ce qui prouve que la Mer méditerranée n'est point un golfe ancien de l'Océan , mais qu'elle a été formée par une irruption des eaux , produite par quelques causes accidentelles , comme seroit un tremblement de terre , lequel auroit affaissé les terres à l'endroit du détroit ; ou un violent effort de l'Océan causé par les vents , qui auroient rompu la digue entre les promontoires de Gibraltar & de Ceuta. Cette opinion est

appuyée du témoignage des Anciens, qui ont écrit que la Mer méditerranée n'existoit point autrefois ; & elle est , comme on voit , confirmée par l'Histoire naturelle & par les observations qu'on a faites sur la nature des terres à la côte d'Afrique & à celle d'Espagne , où on trouve les mêmes lits de pierre , les mêmes couches de terre en-deçà & au-delà du détroit , à-peu-près comme dans de certaines vallées , où les deux collines qui les surmontent se trouvent être composées des mêmes matières & au même niveau.

L'Océan s'étant donc ouvert cette porte , a d'abord coulé par ce détroit avec une rapidité beaucoup plus grande qu'il ne coule aujourd'hui , & il a inondé le continent qui joignoit l'Europe à l'Afrique : les eaux ont couvert toutes les basses terres dont nous n'appercevons aujourd'hui que les eminences & les sommets, qui forment l'Italie & les isles de Sicile , de Malte, de Corse, de Sardaigne , de Chypre , de Rhodes & de l'Archipel.

On n'a pas compris la Mer noire dans cette irruption de l'océan, parce qu'il paroît que la quantité d'eau qu'elle reçoit du Danube , du Niéper , du Don & de plusieurs autres fleuves qui y entrent, est plus que suffisante pour la former, & que d'ail-

leurs elle coule avec une très-grande rapidité par le Bosphore dans la Mer méditerranée. On pourroit même présumer que la Mer noire & la Mer Caspienne ne faisoient autrefois que deux grands lacs qui peut-être étoient joints par un détroit de communication, ou bien par un marais ou un petit lac qui réunissoit les eaux du Don & du Volga auprès de Tria, où ces deux fleuves sont fort voisins l'un de l'autre; & l'on peut croire que ces deux mers ou ces deux lacs étoient autrefois d'une bien plus grande étendue qu'ils ne sont aujourd'hui. Peu-à-peu ces grands fleuves qui ont leurs embouchures dans la Mer noire & dans la Mer Caspienne, auront amené une assez grande quantité de terre pour fermer la communication, remplir le détroit & séparer ces deux lacs. Car on fait qu'avec le temps les grands fleuves remplissent les mers & forment des continents nouveaux, comme la province de l'embouchure du Fleuve jaune à la Chine, la Louisiane à l'embouchure du Mississipi, & la partie septentrionale de l'Égypte qui doit son origine & son existence aux inondations du Nil. La rapidité de ce fleuve entraîne les terres de l'intérieur de l'Afrique, & il les dépose ensuite dans ses débordements en si grande quantité, qu'on peut fouiller

jusqu'à cinquante pieds dans l'épaisseur de ce limon déposé par les inondations du Nil. De même les terrains de la province de la Riviere jaune & de la Louisiane, ne se sont formés que par le limon des fleuves.

Mais voici des exemples récents & des faits certains sur le changement de mer en terre & de terre en mer.

A Venise le fond de la mer Adriatique s'élève tous les jours, & il y a déjà longtemps que les lagunes & la ville feroient partie du continent, si on n'avoit pas un très-grand soin de nettoyer & vuidier les canaux. Il en est de même de la plupart des ports, des petites baies & des embouchures de toutes les rivieres. En Hollande le fond de la mer s'élève aussi en plusieurs endroits; car le petit golfe de Zuyderzée & le détroit du Texel ne peuvent plus recevoir de vaisseaux aussi grands qu'autrefois. On trouve à l'embouchure de presque tous les fleuves, des isles, des sables, des terres amoncelées & amenées par les eaux; & il n'est pas douteux que la mer ne se remplisse dans tous les endroits où elle reçoit de grandes rivieres. Le Rhin se perd dans les sables qu'il a lui-même accumulés. Le Danube, le Nil & tous les grands fleuves ayant entraîné beaucoup de terrain, n'arrivent plus à la mer par un

seul canal , mais ils ont plusieurs bouches dont les intervalles ne sont remplis que des sables ou du limon qu'ils ont chariés. Tous les jours on desseche des marais, on cultive des terres abandonnées par la mer, on navige sur des pays submergés. Enfin nous voyons sous nos yeux d'assez grands changements de terres en eau & d'eau en terres, pour être assurés que ces changements se sont faits, se font & se feront; en sorte qu'avec les temps il seroit possible que les golfes devinissent des continents, les isthmes des détroits, les marais des terres arides, & les sommets de nos montagnes les ecueils de la mer.

Nous avons vu comment on a pu se former les couches horizontales de la terre, mais nous n'avons encore rien dit des fentes perpendiculaires qu'on remarque dans les rochers, dans les carrieres, dans les argilles, & qui se trouvent aussi généralement que les couches horizontales dans toutes les matieres qui composent le globe. Ces fentes perpendiculaires sont à la vérité beaucoup plus éloignées les unes des autres que les couches horizontales; & plus les matieres sont molles, plus ces fentes paroissent être éloignées les unes des autres. Il est fort ordinaire dans les carrieres de marbre ou de pierre dure, de trouver

les fentes perpendiculaires éloignées seulement de quelques pieds. Si la masse des rochers est fort grande, on les trouve éloignées de quelques toises; quelquefois elles descendent depuis le sommet des rochers jusqu'à leur base. Souvent elles se terminent à un lit inférieur du rocher; mais elles sont toujours perpendiculaires aux couches horizontales dans toutes les matières calcinables, comme les craies, les marnes, les pierres, les marbres, &c. ... au lieu qu'elles sont plus obliques & plus irrégulièrement posées dans les matières vitrifiables, dans les carrières de grès & les rochers de caillou, où elles sont intérieurement garnies de pointes de crystal & de minéraux de toute espèce; & dans les carrières de marbre ou de pierre calcinable, elles sont remplies de spar, de gypse, de gravier & d'un sable terreux qui est bon pour bâtir, & qui contient beaucoup de chaux: dans les argilles, dans les crates, dans les marnes & dans toutes les autres espèces de terres, à l'exception des tufs, on trouve ces fentes perpendiculaires, ou vuides, ou remplies de quelques matières que l'eau y a conduites.

Il semble qu'on ne doit pas aller chercher loin la cause & l'origine de ces fentes perpendiculaires. Comme toutes les ma-

tières ont été couvertes par les eaux ; il est naturel de penser qu'elles en ont été détrempées, & que peu-à-peu elles se sont durcies & ressuyées, & qu'en se desséchant elles ont diminué de volume, ce qui les a fait fendre de distance en distance. Or elles ont dû se fendre perpendiculairement, parce que l'action de la pesanteur des parties les unes sur les autres, est nulle dans cette direction ; & qu'au contraire elle est tout-à-fait opposée à cette *disruption* dans la situation horizontale, ce qui a fait que la diminution de volume n'a pu avoir d'effet sensible que dans la direction verticale.

Quant à ces larges ouvertures, à ces énormes coupures qu'on trouve dans les rochers, elles ont été produites par de grands affaissements, comme seroit celui d'une caverne intérieure, qui ne pouvant plus soutenir le poids dont elle est chargée, s'y affaisse & laisse un intervalle considérable entre les terres supérieures. Ces intervalles sont différents des fentes perpendiculaires ; ils paroissent être des portes ouvertes par les mains de la Nature pour la communication des nations. C'est de cette façon que se présentent les portes qu'on trouve dans les chaînes de montagnes & les ouvertures des détroits de la

mer, comme les Thermopyles, les portes du Caucase, les Cordillieres, &c.... la porte du détroit de Gibraltar entre les monts Calpé & Abyla, la porte de l'Hellespont, &c.... Ces ouvertures n'ont point été formées par la simple séparation des matieres, comme les fentes dont on vient de parler, mais par l'affaissement & la destruction d'une partie même des terres qui a été ou engloutie ou renversée.

Ces grands affaissemens, quoique produits par des causes accidentelles & secondaires, ne laissent pas de tenir une des premières places entre les principaux faits de l'histoire de la terre; & ils n'ont pas peu contribué à changer la face du globe. La plupart sont causés par des feux intérieurs, dont l'explosion fait les tremblemens de terre & les volcans. Rien n'est comparable à la force de ces matieres enflammées, & resserrées dans le sein de la terre. On a vu des villes entières englouties, des provinces bouleversées, des montagnes renversées par leur effort. Mais quelque grande que soit cette violence, & quelque prodigieux que nous en paroissent les effets, il ne faut pas croire que ces feux viennent d'un feu central, comme quelques auteurs l'ont écrit, ni même qu'ils viennent d'une grande profondeur, com-

me c'est l'opinion commune ; car l'air est absolument nécessaire à leur embrasement, au moins pour l'entretenir. On peut s'assurer, en examinant les matieres qui sortent des volcans dans les plus violentes eruptions, que le foyer de la matiere enflammée n'est pas à une grande profondeur, & que ce sont des matieres semblables à celles qu'on trouve sur la croupe de la montagne, qui ne sont défigurées que par la calcination & la fonte des parties métalliques qui y sont mêlées. Et pour se convaincre que ces matieres jettées par les volcans ne viennent pas d'une grande profondeur, il n'y a qu'à faire attention à la hauteur de la montagne, & juger de la force immense qui seroit nécessaire pour pousser des pierres & des minéraux à une demi-lieue de hauteur ; car l'Etna, l'Helcla & plusieurs autres volcans ont au moins cette élévation au-dessus des plaines. Or, on fait que l'action du feu se fait en tout sens ; elle ne pourroit donc pas s'exercer en haut avec une force capable de lancer de grosses pierres à une demi-lieue en hauteur, sans réagir avec la même force en bas & vers les côtés ; cette réaction auroit bientôt détruit & percé la montagne de tous côtés, parce que les matieres qui la composent ne sont pas plus

dures que celles qui sont lancées : & comment imaginer que la cavité qui sert de tuyau ou de canon pour conduire ces matières jusqu'à l'embouchure du volcan , puisse résister à une aussi grande violence ? D'ailleurs si cette cavité descendoit fort bas , comme l'orifice extérieur n'est pas fort grand , il seroit comme impossible qu'il en sortît à la fois une aussi grande quantité de matières enflammées & liquides , parce qu'elles se choqueroient entre elles & contre les parois du tuyau ; & qu'en parcourant un espace aussi long , elles s'éteindroient & se durceroient. On voit souvent couler du sommet du volcan dans les plaines , des ruisseaux de bitume & de soufre fondu qui viennent de l'intérieur , & qui sont jettés au dehors avec les pierres & les minéraux. Est-il naturel d'imaginer que des matières si peu solides , & dont la masse donne si peu de prise à une violente action , puissent être lancées d'une grande profondeur ? Toutes les observations qu'on fera sur ce sujet , prouveront que le feu des volcans n'est pas éloigné du sommet de la montagne , & qu'il s'en faut bien qu'il ne descende au niveau des plaines.

Ce qui fait que les volcans sont toujours dans les montagnes , c'est que les

minéraux , les pyrites & les soufres se trouvent en plus grande quantité , & plus à découvert dans les montagnes que dans les plaines ; & que ces lieux élevés , recevant plus aisément & en plus grande abondance les pluies & les autres impressions de l'air , ces matières minérales qui y sont exposées se mettent en fermentation , & s'échauffent jusqu'au point de s'enflammer.

Enfin on a souvent observé qu'après de violentes éruptions pendant lesquelles le volcan rejette une très-grande quantité de matières , le sommet de la montagne s'affaisse & diminue à-peu-près de la même quantité qu'il seroit nécessaire qu'il diminuât pour fournir les matières rejetées : autre preuve qu'elles ne viennent pas de la profondeur intérieure du pied de la montagne , mais de la partie voisine du sommet , & du sommet même.

Les tremblements de terre ont donc produit dans plusieurs endroits des affaissements considérables , & ont fait quelques-unes des grandes séparations qu'on trouve dans les chaînes des montagnes : toutes les autres ont été produites en même temps que les montagnes mêmes. Les volcans ont aussi formé des cavernes & des excavations souterraines qu'il est aisé de distinguer de celles qui ont été formées

par les eaux, qui ayant entraîné de l'intérieur des montagnes les sables & les autres matières divisées, n'ont laissé que les pierres & les rochers qui contenoient ces sables, & ont ainsi formé les cavernes que l'on remarque dans les lieux élevés; car celles qu'on trouve dans les plaines ne sont ordinairement que des carrières anciennes, ou des mines de sel ou d'autres minéraux, comme la carrière de Mastrick & les mines de Pologne, &c. . . qui sont dans des plaines. Mais les cavernes naturelles appartiennent aux montagnes, & elles reçoivent les eaux du sommet & des environs, qui y tombent comme dans des réservoirs, d'où elles coulent ensuite sur la surface de la terre, lorsqu'elles trouvent une issue. C'est à ces cavités que l'on doit attribuer l'origine des fontaines abondantes & des grosses sources; & lorsqu'une caverne s'affaisse & se comble, il s'ensuit ordinairement une inondation.

On voit par tout ce qui vient d'être dit, combien les feux souterrains contribuent à changer la surface & l'intérieur du globe. Cette cause est assez puissante pour produire de si grands effets; mais on ne croiroit pas que les vents pussent causer des altérations sensibles sur la terre. La mer paroît être leur empire, & après le

flux & le reflux , rien n'agit avec plus de puissance sur cet élément. Le flux & le reflux marchent toujours d'un pas uniforme , & leurs effets s'operent d'une maniere egale , & qu'on prévoit ; mais les vents impétueux agissent , pour ainsi dire , par caprice. Ils se précipitent avec fureur , & agitent la mer avec une telle violence , qu'en un instant cette plaine calme & tranquille devient herissée de vagues hautes comme des montagnes , qui viennent se briser contre les rochers & contre les côtes : les vents changent donc à tout moment la face mobile de la mer. Mais la face de la terre , qui nous paroît si solide , ne devrait-elle pas être à l'abri d'un pareil effet ? On fait cependant que les vents elevent des montagnes de sable dans l'Arabie & dans l'Afrique , qu'ils en couvrent les plaines , & que souvent ils transportent ces sables à de grandes distances , & jusqu'à plusieurs lieues dans la mer , où ils les amoncellent en si grande quantité qu'ils y ont formé des bancs , des dunes & des isles. On fait que les ouragans font le fléau des Antilles , de Madagascar & de beaucoup d'autres pays , où ils agissent avec tant de fureur qu'ils enlevent quelquefois les arbres , les plantes , les animaux avec toute

la terre cultivée : ils font remonter & tarir les rivières ; ils en produisent de nouvelles ; ils renversent les montagnes & les rochers ; ils font des trous & des gouffres dans la terre , & changent entièrement la surface des malheureuses contrées où ils se forment. Heureusement il n'y a que peu de climats exposés à la fureur impétueuse de ces terribles agitations de l'air.

Mais ce qui produit les changements les plus grands & les plus généraux sur la surface de la terre , ce sont les eaux du ciel , les fleuves , les rivières & les torrents. Leur première origine vient des vapeurs que le soleil élève au-dessus de la surface des mers , & que les vents transportent dans tous les climats de la terre. Ces vapeurs soutenues dans les airs & poussées au gré du vent , s'attachent aux sommets des montagnes qu'elles rencontrent , & s'y accumulent en si grande quantité , qu'elles y forment continuellement des nuages , & retombent incessamment en forme de pluie , de rosée , de brouillard ou de neige. Toutes ces eaux sont d'abord descendues dans les plaines , sans tenir de route fixe ; mais peu-à-peu elles ont creusé leur lit en cherchant par leur pente naturelle les endroits les plus bas de la montagne , & les terrains les plus faciles à

diviser ou à pénétrer ; elles ont entraîné les terres & les sables ; elles ont formé des ravines profondes en coulant avec rapidité dans les plaines ; elles se sont ouvert des chemins jusqu'à la mer , qui reçoit autant d'eau par ses bords , qu'elle en perd par l'évaporation.

Les eaux qui roulent sur la surface de la terre , & qui y entraînent la verdure & la fertilité , ne sont peut-être que la plus petite partie de celles que les vapeurs produisent ; car il y a des veines d'eau qui coulent , & de l'humidité qui se filtre à de grandes profondeurs dans l'intérieur de la terre. Dans certains lieux , en quelque endroit qu'on fouille , on est sûr de faire un puits & de trouver de l'eau ; dans d'autres on n'en trouve point du tout : dans presque tous les vallons & les plaines basses , on ne manque guere de trouver de l'eau à une profondeur médiocre ; au contraire , dans tous les lieux élevés & dans toutes les plaines & montagnes , on ne peut en tirer du sein de la terre , & il faut ramasser les eaux du ciel. Il y a des pays d'une vaste étendue , où l'on n'a jamais pu faire un puits , & où toutes les eaux qui servent à abreuver les habitants & les animaux , sont contenues dans des mares & des citernes. En orient , sur-tout dans l'Arabie , dans l'Égypte , dans

la Perse, &c. . . les puits sont extrêmement rares, aussi bien que les sources d'eau douce, & ces peuples ont été obligés de faire de grands réservoirs pour recueillir les eaux des pluies & des neiges. Dans d'autres pays au contraire, comme dans les plaines où coulent les grands fleuves de la terre, on ne peut fouiller un peu profondément sans trouver de l'eau, & dans un camp situé aux environs d'une rivière, souvent chaque tente a son puits au moyen de quelques coups de pioche.

Cette quantité d'eau qu'on trouve partout dans les lieux bas, vient des terres supérieures & des collines voisines, au moins pour la plus grande partie; car dans le temps des pluies & de la fonte des neiges, une partie des eaux coule sur la surface de la terre, & le reste pénètre dans l'intérieur à travers les petites fentes des terres & des rochers, & cette eau sourcille en différents endroits lorsqu'elle trouve des issues, ou bien elle se filtre dans les sables; & lorsqu'elle vient à trouver un fond de glaise ou de terre ferme & solide, elle forme des lacs, des ruisseaux, & peut-être des fleuves souterrains dont le cours & l'embouchure nous sont inconnus, mais dont cependant, par les loix de la Nature, le mouvement ne peut se faire qu'en allant d'un lieu plus

elevé dans un lieu plus bas, & par conséquent ces eaux souterraines doivent tomber dans la mer ou se rassembler dans quelque lieu bas de la terre, soit à la surface, soit dans l'intérieur du Globe; car nous connoissons sur la terre quelques lacs dans lesquels il n'entre & desquels il ne sort aucune riviere, & il y en a un nombre beaucoup plus grand qui, ne recevant aucune riviere considérable, sont les sources des plus grands fleuves de la terre; comme les lacs du fleuve Saint-Laurent, le lac Chiamé, d'où sortent deux grandes rivières qui arrosent les royaumes d'Assem & de Pégu, les lacs d'Assimpovals en Amérique, ceux d'Ozera en Moscovie, celui qui donne naissance au fleuve Bog, celui dont sort la grande riviere Irtis, &c. . . . & une infinité d'autres, qui semblent être les réservoirs d'où la Nature verse de tous côtés les eaux qu'elle distribue sur la surface de la terre. On voit bien que ces lacs ne peuvent être produits que par les eaux des terres supérieures qui coulent par de petits canaux souterrains, en se filtrant à travers les graviers & les sables, & viennent toutes se rassembler dans les lieux les plus bas où se trouvent ces grands amas d'eau.

Il seroit fort difficile de faire une eva-

luation un peu juste de la quantité des eaux souterraines qui n'ont point d'issue apparente. Bien des gens ont prétendu qu'elle surpassoit de beaucoup celle de toutes les eaux qui sont à la surface de la terre ; & sans parler de ceux qui ont avancé que l'intérieur du Globe étoit absolument rempli d'eau , il y en a qui croient qu'il y a une infinité de fleuves , de ruisseaux , de lacs dans la profondeur de la terre. Mais cette opinion , quoique commune , ne paroît pas fondée , & il est probable que la quantité des eaux souterraines qui n'ont point d'issue à la surface du Globe , n'est pas considérable. Car s'il y avoit un si grand nombre de rivières souterraines , pourquoi ne verrions-nous pas à la surface de la terre les embouchures de quelques-unes de ces rivières , & par conséquent des sources grosses comme des fleuves ? D'ailleurs les rivières & toutes les eaux courantes produisent des changemens très-considérables à la surface de la terre ; elles entraînent les terres , creusent les rochers , déplacent tout ce qui s'oppose à leur passage : il en seroit de même des fleuves souterrains , ils produiroient des altérations sensibles dans l'intérieur du Globe ; mais on n'y a point observé de ces changemens produits par le mouvement des eaux ,

rien n'est déplacé ; les couches paralleles & horizontales subsistent par-tout , les différentes matieres gardent par-tout leur position primitive , & ce n'est qu'en fort peu d'endroits qu'on a observé quelques veines d'eau souterraines un peu considérables. Ainsi l'eau ne travaille point en grand dans l'intérieur de la terre , mais elle y fait bien de l'ouvrage en petit. Comme elle est divisée en une infinité de filets , qu'elle est retenue par autant d'obstacles , & enfin qu'elle est dispersée presque par-tout , elle concourt immédiatement à la formation de plusieurs substances terrestres , qu'il faut distinguer avec soin des matieres anciennes, & qui en effet en different totalement par leur forme & par leur organisation.

A ce qui vient d'être dit , on peut ajouter que la terre est un Globe d'environ trois mille lieues de diametre. Elle est située à trente millions de lieues du soleil , autour duquel elle fait sa révolution en trois cents soixante - cinq jours. Ce mouvement de révolution est, selon les systêmes modernes, le résultat de deux forces , l'une qu'on peut se représenter comme une impulsion de droite à gauche , ou de gauche à droite ; & l'autre comme une attraction du haut en bas , ou du bas en haut vers un centre.

La direction de ces deux forces & leurs quantités sont combinées & proportionnées de façon qu'il en résulte un mouvement presque uniforme dans une ellipse fort approchante d'un cercle. Semblable aux autres planetes, la Terre est opaque, elle fait ombre, elle reçoit & réfléchit la lumière du soleil, & elle tourne autour de cet astre suivant les loix qui conviennent à sa distance & à sa densité relative. Elle tourne aussi sur elle-même en vingt-quatre heures, & donne par ce moyen les jours & les nuits; & l'axe autour duquel se fait ce mouvement de rotation, est incliné de soixante-six degrés & demi sur le plan de l'orbite de sa révolution. Ce qui produit la différence des saisons.

L'Auteur du Spectacle de la Nature, conjecture par le récit de Moïse que cette inclinaison de l'axe du monde n'existoit pas dans l'origine, qu'elle fut la suite & l'effet des vengeances, lorsque l'Être suprême voulut punir le genre humain par un déluge universel.

Supposons, dit-il, que la première terre décrivait son cercle annuel sans pencher son axe d'un côté plus que d'un autre, sur le plan de son orbite; que cette terre, destinée à loger des habitans d'une vie fort longue, & qui devoient se multiplier ex-

trêmement , avoit plus de surface que la mer , & que celle-ci en partie découverte , étoit en partie cachée sous les terres. Dans cette supposition , la terre présentoit toujours son equateur au soleil. Le jour & la nuit étoient par-tout de 12 heures ; l'air étoit toujours pur ; un printemps perpétuel régnoit sans aucune diversité de saisons. Il n'y avoit ni vents , ni nuages , ni arc-en-ciel par conséquent. Une rosée abondante & uniforme , produite par les vapeurs ramenées des deux pôles , comme il arrive encore à présent sous les tropiques , y tenoit lieu de pluie. Par une suite naturelle de cette température uniforme , les arbres conservoient toujours leur verdure , étoient toujours couverts de fruits , de fleurs & de boutons. Cette égalité de l'air ne pouvoit manquer d'influer sur la vie de l'homme & la rendre beaucoup plus longue. Voilà l'état du Globe terrestre avant le déluge , état dont toutes les nations ont conservé une sombre idée dans leurs siècles d'or.

Une seule chose défiguroit la terre ; c'étoit la méchanceté de ses habitans , que ni les remords du crime , ni la crainte du tonnerre , ni celle d'une mort qui leur paroïsoit infiniment éloignée , ne ramenoient à la vertu. Dieu irrité voulut frapper la terre même , en frappant ses habitans. Une ligne

déplacée lui suffit : il prit l'axe de la terre & l'inclina quelque peu vers les étoiles du nord. Par cet abaissement l'axe de l'équateur se trouva nécessairement plus bas que le soleil d'un côté , & plus haut de l'autre. Tous les feux de cet astre se firent sentir en ce moment dans un hémisphère , & le froid le plus aigu dans l'autre. Delà les resserremens, les débandemens & tous les chocs de l'air. Les vents se glissèrent entre les eaux de la mer souterraine , & la voûte qui la couvroit : la terre ébranlée se brisa sous les pieds de ses coupables habitans , & s'éboula dans les eaux , qui de leur côté s'élancerent par des masses proportionnées au volume des terres qui les chassoient en s'y abaissant. Du concours de ces eaux avec les eaux supérieures du ciel , il se forma un déluge universel : le Globe fut noyé.

La terre reparut par la fuite des eaux : mais inclinant toujours son axe de 23 degrés vers le nord, tout se trouva changé. Les Descendans de Noë se sentirent encore durant quelques générations de la vigueur de leurs peres , jusqu'à ce que par des affoiblissemens successifs , le corps humain prit enfin une forme de tempérament , & une durée qui se trouvât en proportion avec les impressions de l'air.

Quel

Quel fut leur étonnement, lorsqu'au lieu des vallées délicieuses & des collines toujours tapissées de verdure, ils ne virent en descendant de l'arche que des rochers dispersés, des terrains crevassés, des montagnes hérissées de pointes, couvertes de neige ! L'aspect du ciel ne dut pas leur paroître moins nouveau. Le retour des nuages qui avoient été les avant-coureurs du déluge, devoit sur-tout les glacer d'effroi. Mais quelle fut leur agréable surprise, quand ils virent sur ces mêmes nuages l'arc-en-ciel ! objet nouveau, inconnu auparavant, parce que, comme on l'a dit, il n'y avoit ni pluie ni orage dans le premier monde.

D'après cette conjecture, le même Auteur conclut qu'on doit trouver sur la face de la terre des marques d'un ouvrage fait en deux fois ; qu'on doit y appercevoir la structure de la première création, les différentes couches de limon, d'arennes, d'argilles & d'autres matières étendues les unes sur les autres ; & le tout altéré, plié, crevassé en différents endroits. Les terres dans la tourmente universelle, dit-il, ont dû rouler quelque peu ; les masses de pierres ont dû se rompre & se disloquer par morceaux, ou s'incliner à l'horizon : les lits des anciennes carrières ont été rompus en plusieurs endroits, & quelquefois traversés

Phil. III, Part. Tome I. C

d'outre en outre par des chûtes de matieres différentes : les eaux de la mer, en changeant de place, ont laissé dans leur ancien séjour que nous habitons aujourd'hui, les plantes marines, les poissons, les coquillages que nous y trouvons avec tant de surprise : les terres elles-mêmes ont roulé & emporté avec elles leurs productions. On a trouvé sous terre dans les isles voisines du nord, où il ne croît qu'un peu de mousse, des arbres très-gros & de différentes especes. Enfin on trouve dans des montagnes séparées par de grands enfoncements, les mêmes lits de terre, d'argille, de pierre, aux mêmes hauteurs & dans le même ordre : il y a plus ; on les retrouve dans les vallons même qui se sont enfoncés entre deux collines ou montagnes.

L'Auteur en conclut que les faits de la Nature s'accordent avec le récit de Moïse ; qu'ils s'expliquent & se prouvent réciproquement, & que par ce moyen le spectacle de la Nature dans cette partie, comme dans toutes les autres, nous ramene à la religion, & confirme l'autorité de l'Écriture sainte.

Venons maintenant aux trois membres de division de l'Histoire Naturelle, qui nous formeront trois Parties, comme l'avons dit.

PREMIERE PARTIE.

DU REGNE ANIMAL.

Rapports & différences des trois Genres.

DANS le nombre infini des différentes productions dont la surface du Globe est couverte & peuplée , les Animaux tiennent le premier rang ; tant par la conformité qu'ils ont avec nous , que par la supériorité que nous leur connoissons sur les Végétaux , & sur les Minéraux. Les animaux ont par leurs sens , par leur forme , par leur mouvement , beaucoup plus de rapports avec les choses qui les environnent , que n'en ont les végétaux. Ceux-ci par leur développement , par leur figure , par leur accroissement & par leurs différentes parties , ont aussi un plus grand nombre de rapports avec les objets extérieurs , que n'en ont les minéraux ou les pierres , qui n'ont aucune sorte de vie ou de mouvement. C'est par ce plus grand nombre de rapports que l'animal est réellement au-dessus du végétal , & le végétal

C 2

au-deffus du minéral. Ainsi , quoique les ouvrages du créateur soient en eux-mêmes tous également parfaits , l'animal est , selon notre façon d'appercevoir , l'ouvrage le plus complet de la Nature , & l'homme en est le chef-d'œuvre.

En effet que de ressorts , que de forces , que de machines & de mouvemens , sont renfermés dans cette petite partie de matière qui compose le corps d'un animal ! Que de rapports , que d'harmonie , que de correspondance entre les parties ! Combien de combinaisons , d'arrangemens , de causes , d'effets , de principes qui tous concourent au même but , & que nous ne connoissons que par des résultats si difficiles à comprendre , qu'ils n'ont cessé d'être des merveilles que par l'habitude que nous avons prise de n'y point réfléchir.

Cependant quelque admirable que cet ouvrage nous paroisse , ce n'est pas dans l'individu qu'est la plus grande merveille ; c'est dans la succession , dans le renouvellement & dans la durée des especes , que la Nature paroît tout-à-fait inconcevable. Cette faculté de produire son semblable , qui réside dans les animaux & dans les végétaux , cette espee d'unité toujours subsistante & qui paroît éternelle , cette

vetu procréatrice qui s'exerce perpétuellement sans se détruire jamais , est pour nous un mystere dont il semble qu'il ne nous est pas permis de sonder la profondeur.

La matiere inanimée , cette pierre , cette argille qui est sous nos pieds , a bien quelques propriétés : son existence seule en suppose un très-grand nombre ; & la matiere la moins organisée ne laisse pas d'avoir , en vertu de son existence , une infinité de rapports avec toutes les autres parties de l'univers.

Cependant cette matiere inanimée n'a ni sentiment , ni sensation , ni conscience d'exister. Lui attribuer quelques-unes de ces facultés , ce seroit lui donner celle de penser , d'agir & de sentir , à-peu-près dans le même ordre & de la même façon que nous pensons , agissons & sentons : ce qui répugne autant à la raison qu'à la religion.

Nous devons donc dire qu'étant formés de terre & composés de poussiere , nous avons en effet avec la terre & la poussiere des rapports communs qui nous lient à la matiere en général : telles sont l'étendue , l'impénétrabilité , la pesanteur , &c..... Mais comme nous n'appercevons pas ces rapports purement matériels ; comme ils

ne font aucune impression au-dedans de nous-mêmes ; qu'ils subsistent fans notre participation , & qu'après la mort & avant la vie ils existent , & ne nous affectent point du tout ; on ne peut pas dire qu'ils fassent partie de notre être. C'est donc l'organisation, la vie, l'ame que nous avons reçue du créateur , qui fait proprement notre existence. La matiere , considérée relativement à ce point de vue , en est moins le sujet que l'accessoire ; c'est une enveloppe étrangere , dont l'union avec notre ame nous est inconnue , & la présence souvent nuisible.

Différences génériques des trois Regnes.

L'animal n'a de commun avec le minéral que les-qualités de la matiere prise généralement. Sa substance a les mêmes propriétés virtuelles ; elle est étendue , pesante , impénétrable comme tout le reste de la matiere ; mais son économie est toute différente.

Le minéral n'est qu'une matiere brute , inactive , insensible , n'agissant que par la contrainte des loix de la mécanique , n'obéissant qu'à la force généralement répandue dans l'univers , sans organisation , sans puissance , dénuée de toutes

facultés , même de celle de se reproduire ; substance informe , faite pour être foulée aux pieds par les hommes & les animaux , & qui , malgré le nom de métal précieux , n'en est pas moins méprisée par le sage , & ne peut avoir qu'une valeur arbitraire , toujours subordonnée à la volonté & dépendante de la convention des hommes.

Le végétal a ainsi que l'animal la faculté de croître , de se développer , de se reproduire & de se multiplier. Leur différence la plus apparente est cette faculté de se mouvoir & de changer de lieu , dont les animaux sont doués , & qui n'est pas donnée aux végétaux. Une différence plus essentielle pourroit se tirer de la faculté de sentir , qu'on ne peut refuser aux animaux , & dont il est clair que les végétaux soient privés. Une troisième différence paroît être dans la manière de se nourrir. Les animaux , par le moyen de quelques organes extérieurs , saisissent les choses qui leur conviennent ; ils vont chercher leur pâture , ils choisissent leurs aliments. Les plantes au contraire paroissent être réduites à recevoir la nourriture que la terre veut bien leur fournir ; il semble que cette nourriture soit toujours la même , aucune diversité dans la manière de se la

procurer , aucun choix dans l'efpece : l'humidité de la terre eft leur feul aliment. Cependant fi l'on fait attention à l'organisation & à l'action des racines & des feuilles , on reconnoîtra bientôt que ce font-là les organes extérieurs dont les végétaux fe fervent pour pomper la nourriture ; on verra que les racines fe détournent d'un obstacle ou d'une veine de mauvais terrain , pour aller chercher la bonne terre ; que même ces racines fe divisent , fe multiplient , & vont jufqu'à changer de forme pour procurer de la nourriture à la plante ; la différence (physique) entre les animaux & les végétaux ne peut donc pas s'établir fur la maniere dont ils fe nourriffent.

Cet examen conduit à reconnoître évidemment que la nature defcend par degrés & par nuances imperceptibles , d'un animal qui nous paroît le plus parfait à celui qui l'eft le moins , & de celui-ci au végétal. MM. Fontana & Adanfon , ayant obfervé de la fpontanéité dans la tremella [1] (qu'ils regardent comme un végétal), ont donné cette fubftance comme formant le paffage infenfible ou la liaifon

[1] Efpece d'a'gue ; fubftance transparente , *membranacée* , gélatineufe , foliacée , qu'on trouve dans les forêts , fur les feuilles à demi-pourries.

du végétal à l'animal. Un autre Naturaliste , M. de Necker , déclare s'être assuré par des expériences multipliées que la riccie crystalline [1] qui est un véritable végétal , & le polype [2] tubiforme qui est un animal , servent réellement à établir le chaînon qui unit prochainement les regnes végétal & animal.

Au reste , la différence la plus générale & la plus sensible entre les animaux & les végétaux est celle de la forme : celle des animaux , quoique variée à l'infini , ne ressemble point à celle des plantes ; & bien que les polypes qui se reproduisent comme les plantes , puissent être regardés comme faisant la nuance entre les animaux & les végétaux , non-seulement par la façon de se reproduire , mais encore par la forme extérieure , on peut cependant dire que la figure de quelque animal que ce soit est assez différente de la forme extérieure d'une plante , pour qu'il soit difficile de s'y tromper. Les animaux peuvent à la vérité faire des ouvrages qui ressemblent à des plantes ou à des fleurs , mais jamais les plantes ne produiront rien de semblable à un animal ; & ces insectes admirables qui

[1] Espece de mousse tendre & spongieuse.

[2] On a donné ce nom à ce polype d'eau douce , parce qu'il ressemble à un petit tube.

produisent & travaillent le corail , n'auroient pas été méconnus & pris pour des fleurs , si par un préjugé mal fondé on n'eût pas regardé le corail comme une plante. Ainsi les erreurs où l'on pourroit tomber en comparant la forme des plantes à celle des animaux , ne porteront jamais que sur un petit nombre de sujets qui font la nuance entre les deux ; & plus on fera d'observations , plus on découvrira que le Créateur n'a pas mis de terme fixe entre les animaux & les végétaux , & que ces deux genres d'êtres organisés ont beaucoup plus de propriétés communes que de différences réelles.



PREMIERE SECTION.

DE L'HOMME.

AVANT que de faire l'histoire de l'Homme vivant, il paroît convenable de jeter les yeux sur sa structure & sur les différentes parties qui composent son corps.

I.

NOTIONS D'ANATOMIE.

Le Corps humain comme celui de tous les autres animaux est formé de parties molles, & de parties dures qu'on appelle os:

On le divise d'abord en deux parties, qui sont le tronc & les extrémités.

Par le mot *tronc* on entend tout ce qui est compris depuis le sommet de la tête jusqu'au siege.

On remarque dans cet espace trois cavités considérables, que les Anatomistes nomment aussi *ventres*. Ces trois cavités sont désignées sous les noms de tête, poitrine, bas-ventre.

On nomme *extrémités* les parties attachées au tronc; lesquelles sont supérieures

& inférieures. Les supérieures portent le nom de bras ; elles tiennent aux deux côtés de la partie supérieure de la poitrine , & forment le bras , l'avant-bras & la main. Les inférieures sont attachées aux côtés de la partie inférieure du bas-ventre , & comprennent la cuisse , la jambe & le pied.

La tête , qui est la partie du tronc la plus élevée , est une espèce de boîte formée de l'assemblage de plusieurs os. Elle contient le cerveau , le cervelet , la moëlle allongée , des vaisseaux sanguins , &c. . .

Entre la tête & la poitrine est une partie plus grêle , qu'on appelle le cou ; il est composé de sept os , posés les uns sur les autres , au travers desquels passe la moëlle de l'épine qui est la prolongation de la moëlle allongée ; & sur leur face antérieure s'étend l'œsophage accompagné de la trachée-artère ; ces sept os , nommés *vertèbres* , sont environnés de muscles & recouverts par les téguments.

La seconde cavité , ou *poitrine* , commence où finit le cou , & s'étend antérieurement , jusqu'à l'extrémité du sternum , os auquel les côtes viennent se réunir. La partie postérieure de la poitrine se nomme le dos ; les parties latérales s'appellent les côtés , & l'enfoncement qui est au milieu antérieurement , la fossette du cœur (*scro-*

biculus cordis.) Les visceres contenus dans cette cavité sont la plevre, le médiastin, le péricarde, le cœur, la continuation de l'œsophage & de la trachée-artère, le poumon; lesquels sont séparés des visceres du bas-ventre par une tente charnue, ou muscle, nommé *diaphragme*.

La troisième cavité ou le bas-ventre, qu'on nomme aussi *abdomen*, renferme un grand nombre de visceres; l'estomac ou ventricule, les intestins, la rate, le foie, les reins, la vessie, &c. . .

Nous avons dit que le corps étoit composé de parties dures, ou d'os, qui forment la charpente d'un edifice admirable, & servent de base & d'appui aux parties molles. Cette charpente, considérée seule & décharnée, est ce que les Anatomistes appellent *squelette*, dans lequel on compte environ deux cens cinquante os, recouverts d'une membrane particulière nommée *périoste*.

I I.

D E S O S.

Nous allons en faire l'énumération.

La tête comprend le crâne & la face.

Le crâne est une boîte osseuse formée de l'assemblage de huit os : 1°. le *coronal* ou *frontal*, lequel ainsi que les autres os du crâne est composé de deux lames, entre lesquelles se trouve une substance spongieuse nommée *diploé*. 2°. Les *deux pariétaux*, situés de chaque côté à la partie supérieure & latérale du crâne; leur figure est presque carrée. 3°. *L'occipital*, qui occupe la partie postérieure & inférieure de la tête; c'est le plus épais & le plus dur de tous les os du crâne; il est appuyé sur la première vertèbre du cou, & est percé d'un grand trou par lequel la moëlle allongée sort du crâne pour s'insérer le long de l'épine du dos. 4°. *Les deux temporaux*, situés aux parties latérales & inférieures du crâne; c'est dans l'intérieur de ces os qu'est renfermé l'organe de l'ouïe. 5°. *L'os sphénoïde* ou *basilaire*, ainsi appelé parce qu'il est placé comme un coin au milieu de la base du crâne. 6°. *L'os ethmoïde* ou *cribleux*, situé à la partie antérieure de la base du crâne; il est dans sa face intérieure percé d'une infinité de trous.

La face est composée de deux mâchoires, l'une supérieure & l'autre inférieure.

La mâchoire supérieure est faite de l'assemblage de treize os, sans y comprendre les dents. Ce sont, 1°. les os propres du

nez , formant la partie supérieure de la voûte. 2°. Les os maxillaires , qui constituent la plus grande partie de la mâchoire. 3°. Les *os unguis* , ainsi nommés à cause de leur figure & de leur peu d'épaisseur ; ils sont situés à l'entrée des orbites des yeux , du côté du nez. 4°. Les os de la pommette , d'une figure quadrangulaire. 5°. Les lames inférieures du nez , appelées aussi cornets , ou coquilles inférieures du nez. 6°. Les os du palais , situés à la partie postérieure de la voûte du palais. 7°. Le vomer , qui fait la partie inférieure de la cloison du nez.

La mâchoire inférieure est composée de deux pièces dans les jeunes sujets ; elles s'unissent avec l'âge , de manière qu'il n'est plus possible de les séparer : cet os alors n'est plus que d'une seule pièce , dont la figure approche de celle d'un fer à cheval.

Les dents enchâssées dans les os des mâchoires , sont les os du squelette les plus blancs & les plus durs ; ils sont ordinairement au nombre de 32 dans les adultes. On distingue les dents en incisives , en canines & en molaires. Les incisives , qui sont au nombre de quatre à chaque mâchoire , sont les plus antérieures ; elles sont tranchantes. De chaque côté des incisives est une canine ; viennent ensuite les

molaires au nombre de cinq de chaque côté ; ainsi chaque mâchoire a seize dents, lesquelles ne se ressemblent point. Elles ne sortent pas toutes à la fois, mais successivement, vers le sixieme, le septieme ou le huitieme mois après la naissance, & quelquefois plus tard. Leur eruption se fait à la mâchoire inférieure par une des incisives. Environ quinze jours après il sort une autre incisive ; peu de temps après on voit pousser deux incisives à la mâchoire supérieure ; il en perce ensuite deux en bas à côté des premières, puis deux en haut : les deux canines inférieures sortent après ces huit, & ensuite les canines supérieures. Les molaires ne paroissent que vers l'âge de deux ans ; il en sort quatre à la mâchoire inférieure, & quatre à la supérieure : ce sont ces dents qu'on nomme dents de lait ; & qui sont au nombre de 20. Elles tombent vers l'âge de sept à huit ans, dans le même ordre qu'elles sont venues, & sont remplacées par vingt autres qui chassent les premières. Mais environ à cette époque, il pousse quatre dents molaires. Vers la treizieme ou la quatorzieme année, il en vient quatre autres ; vers la dix-huitieme ou la vingtieme année, les quatre dernières, appelées dents de sagesse, sortent & complètent le nombre de 32.

Il arrive cependant quelquefois que ces dernières ne percent qu'à cinquante ans, & même plus tard ; quelquefois elles ne percent point.

A tous ces os de la tête , on peut joindre l'*os hyoïde*, situé à la racine de la langue à laquelle il sert d'appui.

Le tronc comprend l'épine , le thorax & le bassin.

L'épine est une colonne osseuse , composée de plusieurs pièces nommées vertèbres , de l'*os sacrum* & du *coccyx*. Les vertèbres sont au nombre de 24 ; savoir , sept vertèbres cervicales ou du cou , douze dorsales & cinq lombaires. Les corps des vertèbres vont toujours en diminuant depuis la dernière des lombes jusqu'à la première du cou.

Le thorax ou la poitrine est formé en partie par le sternum , les côtes & les douze vertèbres du dos. Le sternum est cet os qui fait le milieu de la partie antérieure du thorax ; il sert d'appui de chaque côté aux sept côtes supérieures ; il est composé dans les enfants de quatre ou cinq pièces , mais dans les adultes il n'en a que deux jointes ensemble par un cartilage. Au bas du sternum se trouve une troisième pièce qui reste long-temps cartilagineuse , mais qui dans la suite s'ossifie , du moins en par-

rie; on peut la regarder comme un appendice du sternum : on la nomme cartilage xiphoïde , & vulgairement le *bréchet*.

Les côtes , dont le nombre le plus ordinaire est de douze de chaque côté , sont autant de demi - cercles irréguliers. Les sept supérieures qui se joignent au sternum par leur portion cartilagineuse , se nomment vraies : on donne le nom de fausses , aux cinq inférieures qui ne touchent point à cet os.


Le bassin est formé par deux grands os, dits *innominés*, ou os des hanches, qui se réunissent en devant, & se joignent par derrière à l'os sacrum.

Ces os innominés sont composés dans les enfants , chacun de trois pièces nommées *ilium* , *ischion* & *pubis* ; elles se fondent avec l'âge. L'os sacrum sert de base à l'épine ; sa figure est triangulaire ; il est joint par sa partie la plus large à la dernière vertèbre des lombes , & par la plus étroite au coccyx : l'os sacrum est composé de cinq pièces & quelquefois de six , qui ne se séparent que dans les jeunes sujets ; car dans les adultes à peine y découvre-t-on les vestiges de leur union. Quant au coccyx , qui est d'une figure triangulaire , il est joint par sa portion la plus large à la petite pointe moussée de

l'os sacrum , & les deux ensemble ne forment qu'un seul triangle ; dans les adultes le coccyx est d'une seule piece , & dans les enfants de trois ou quatre.

Les extrémités du squelette sont au nombre de quatre , distinguées en supérieures & en inférieures.

Chacune des deux extrémités supérieures est divisée en quatre parties ; epaule , bras , avant-bras & main.

L'épaule est faite de deux pieces ; l'antérieure , appelée clavicule , est située transversalement & un peu obliquement à la partie supérieure de la poitrine : cet os est long & courbé comme une  romaine couchée. La postérieure , qui se nomme omoplate , est un os fort large , de figure triangulaire , situé à la partie supérieure & latérale de la poitrine.

Le bras est formé d'un seul os qu'on nomme *humerus*.

L'avant-bras est de deux os ; l'un s'appelle *cubitus* , ou l'os du coude , & l'autre *radius* , ou le rayon , lequel est un peu moins long que le premier.

La main est faite du carpe ou poignet , du métacarpe & des doigts.

Le carpe est composé de huit os rangés sur deux files ; le métacarpe , de quatre os irrégulièrement triangulaires dans leur

longueur ; les doigts font composés chacun de trois pieces nommées phalanges.

Chaque extrémité inférieure est partagée en cuisse, en jambe & en pied.

La cuisse est faite d'un seul os appelé *femur* ; c'est le plus long de tous les os du squelette ; sa tête, qui est arrondie, s'emboîte dans une cavité de l'os *ilium* ; à la partie inférieure du *femur* est situé un os qu'on nomme la rotule, & qui est inégalement arrondi & applati.

La jambe est formée de deux os longs ; l'un se nomme *tibia*, il est très-volumineux. C'est une éminence de l'extrémité inférieure de cet os qui forme la malléole interne, vulgairement *cheville du pied* : l'autre os de la jambe porte le nom de péroné ; il est plus grêle ; son extrémité inférieure forme la malléole externe.

Le pied est divisé en tarse, en métatarse & en doigts ou orteils.

Le tarse est fait de sept os, le métatarse de cinq ; les orteils, qui sont au nombre de cinq, ont chacun trois pieces ou phalanges, à l'exception du gros orteil ou le pouce qui n'en a qu'une.

C'est sur cette charpente osseuse que sont attachés les muscles par lesquels l'homme agit & se meut.

Mais comme il ne doit point être in-

différent à l'homme d'avoir une idée nette de ce qu'il est physiquement, nous allons entrer dans quelques détails curieux & instructifs. Et d'abord nous demanderons quelles sont les parties principales qui entrent dans la composition du corps de l'homme. Et répondant à cette question pour l'homme, on répondra à celles qu'on pourroit faire relativement aux animaux qui sont composés comme lui de parties solides & fluides. On donne à ces dernières le nom d'humeurs; telles sont le sang, la lymphe, &c. . . les solides contiennent, renferment, font agir & circuler les fluides.

I I I.

D E S S O L I D E S

SOUS le nom de Solides sont compris les membranes, les vaisseaux, les nerfs, les ligaments, les cartilages, les os, les glandes, les muscles, toutes parties composées par la fibre.

Mais qu'est-ce que la fibre? C'est un filet délié, simple, qui se dérobe à la vue, mais dont la raison nous fait sentir & nous démontre l'existence. Il est à présumer que les filaments qui nagent dans nos liqueurs

font les principes des premières fibres, qui étant formées de plusieurs pièces doivent être poreuses ; leur accroissement, leur nutrition, leur flexibilité prouvent cette structure. Ce sont elles qui composent par un tissu varié toutes les parties dont l'animal & le végétal sont construits. On peut encore penser avec assez de vraisemblance que ces premières fibres sont toutes de la même nature & ont la même structure ; je veux dire qu'elles sont tout-à-fait semblables, à leur solidité près, qui ne vient que de l'arrangement de ces premiers filaments que les liquides leur ont fournis, & que des causes différentes tiennent plus ou moins écartés.

Les parties solides ainsi composées reçoivent différentes dénominations tirées de leur figure, de leur situation & de leur usage. Ces fibres étroitement unies & d'un tissu fort serré, forment les os qui sont les parties les plus solides du corps de l'animal. Les cartilages, cette substance blanche & polie qui revêt pour l'ordinaire les extrémités des grands os, ont leur tissu moins compact, & sont par conséquent plus mous que les os. Les ligaments, destinés la plupart à attacher les parties les plus mobiles, doivent avoir plus de souplesse & de flexibilité que les cartilages ;

leur tissu doit donc être plus lâche : les cartilages & les ligaments peuvent acquérir la solidité des os , lorsque les parties mucilagineuses qui occupent l'entre-deux des fibres , & qui les écartent , se dissipent ou se dessèchent. Ces parties larges & étendues en forme de toile , dont le tissu est lâche & flexible , portent en général le nom de membranes. On les nomme , suivant leur situation & leurs usages , enveloppes, tuniques, capsules, ligaments, &c... Elles sont ordinairement désignées sous des noms particuliers , comme la dure-mère, la pie-mère, le péricarde, la pleure, le péritoine , &c... ; les enveloppes communes à toutes les parties , portent le nom de téguments.

On rencontre dans le corps de l'homme un nombre considérable de canaux qu'on nomme différemment à raison de leur usage. On entend par artère, ceux qui naissant du cœur sont destinés à porter le sang dans toutes les parties ; ceux qui reprennent ce liquide pour le ramener vers sa source , reçoivent le nom de veine. On trouve aux extrémités du cerveau d'autres conduits d'une structure particulière , qui font fonction de veine : on leur donne le nom de sinus. On appelle vaisseaux lymphatiques de petits canaux presque imperceptibles ,

remplis d'une humeur claire. Les vaisseaux lactés ne semblent différer de ceux-là que par la nature du liquide qu'ils contiennent. Les canaux sécrétoires sont des tuyaux propres à recevoir une liqueur qui aura été séparée dans quelque partie ; ils sont connus la plupart sous des noms particuliers : on appelle pore biliaire, celui du foie ; canal pancréatique, celui du pancréas ; uréteres, ceux des reins, &c. On trouve encore des tuyaux qui ont d'autres usages, comme la trachée-artère, les bronches, l'œsophage, les boyaux, l'urette, &c. . . .

Les Nerfs sont des cordons blanchâtres, de différente grosseur, qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, pour se répandre dans toutes les parties. Leur substance est pulpeuse & médullaire ; ils paroissent être recouverts par les prolongements de la dure & de la pie-mère. Le liquide qu'ils contiennent, auquel on donne le nom d'esprit animal, sert au sentiment & au mouvement des parties.

Les Muscles sont des organes destinés au mouvement, composés de fibres molles & rougeâtres, comme aussi de vaisseaux, de nerfs & de membranes. Les fibres charnues qui forment la partie moyenne ou le corps du muscle, dégèrent vers les deux
bouts

bouts en fibres blanches, plus solides & plus ferrées, qui constituent les attaches du muscle. Cette partie blanche, très-forte, s'appelle tendon, lorsqu'elle est ramassée : on la nomme aponévrose, lorsqu'elle est étendue.

On donne le nom de Visceres à certaines parties considérables par leur usage & par leur volume, qu'on rencontre dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, comme le cerveau, le cœur, le poumon, l'estomac, &c....

Les Glandes sont des parties moins considérables qu'on rencontre dans les mêmes cavités & ailleurs. Il en est de trois espèces : les premières, qu'on peut appeller glandes sécrétoires, servent de couloir à certaines liqueurs, comme le parotides, les maxillaires, les sublinguales, les lacrymales, les pancréas, &c.... Les secondes paroissent être situées aux environs des veines qui forment par leur concours le tronc de la veine-cave : on leur donne le nom de glandes lymphatiques. Les troisièmes n'ont rien de certain, ni dans leur situation, ni dans leur usage : telles sont la pituitaire, la thyroïde, le thymus, les bronchiales, les capsules atrabillaires, &c....

Le Tissu cellulaire enfin, cette production très-étendue qu'on rencontre par-

tout , est un entrelacement lâche , composé d'une infinité de filets ligamenteux qui occupent l'entre-deux des viscères , des glandes , des muscles , des nerfs & des vaisseaux , dont il est le principal appui. Il embrasse les organes qui ne doivent pas avoir de mouvement ; de sorte que le poulmon , le cœur , l'estomac & les boyaux en sont exempts : la vessie , située hors du sac du péritoine , y est plongée , ainsi que les reins. Ce tissu , capable de la plus grande extension , forme une infinité de cloisons & de cellules , où des vaisseaux particuliers déposent la graisse , qui dans l'état de maladie cède souvent sa place à la férosité.

I V.

D E L A P E A U .

LA Peau , que tout le monde connoît , est un tissu de fibres tendineuses très-flexibles & capables d'une grande extension. Cet entrelacement reçoit un grand nombre de vaisseaux sanguins , lymphatiques & nerveux. Le tissu de la peau est ouvert par une infinité de pores qui laissent passer l'insensible transpiration , comme aussi la

matiere de la sueur. On trouve dans l'épaisseur de la peau des follicules remplies d'une matiere onctueuse & blanchâtre, ou d'une espece de suif que l'on peut faire sortir en pressant : on connoît assez ceux du nez ; il y en a encore aux paupières, aux oreilles, &c.... La peau n'a pas la même épaisseur dans toutes ses parties ; celle du crâne est plus épaisse que celle de la face, & celle-ci plus que celle des levres.

Les Nerfs qui se répandent dans le tissu de la peau, produisent sur sa superficie, de petites houpes ou des mamelons, qui sont très-visibles dans les parties qui ont plus de sentiment, comme sont la langue, l'extrémité des doigts. Ces houpes saillantes rendroient la superficie de la peau inégale & raboteuse, si l'intervalle qu'elles laissent n'étoit occupé par un corps réticulaire, qui est une espece de crible dont les trous sont remplis par les mamelons nerveux.

L'Épiderme est cette pellicule fine & transparente qui recouvre toute la peau, à laquelle elle est étroitement attachée ; elle paroît être ecailleuse, lorsqu'on l'examine avec le microscope ; mais cette structure n'est pas encore bien déterminée. Une compression forte & réitérée, la brûlure,

l'application de certains emplâtres la font séparer, & l'elevent en maniere de vessie dans les sujets vivants; celle des cadavres se détache facilement par le secours de l'eau bouillante. L'épiderme est epaisse à la paume de la main & à la plante des pieds, où elle est calleuse & insensible; par-tout ailleurs elle est fort fine, & d'un sentiment très-vif; elle est si fort appliquée à la superficie de la peau, qu'elle en prend la forme, & présente par conséquent les mêmes plis, les mêmes rides & les mêmes sillons.

Cependant quelque forte que soit cette adhérence, on rencontre entre ces deux parties, outre le corps réticulaire dont nous avons parlé, une espede de mucilage epais, qu'on appelle Corps muqueux: c'est le siege de la couleur de Negres. Si l'on fait séparer l'épiderme avec de l'eau bouillante, on voit très-distinctement le corps muqueux etendu sur la peau, qui reste très-blanche après qu'on l'a raclée, & emporté sur le tranchant du scalpel cette substance noire qui s'insinue si fort dans l'épiderme, qu'elle lui communique une noirceur qu'il est bien difficile d'enlever.

Les Poils ou cheveux ont leurs germes dans de petits oignons ovales, répandus avec assez d'ordre dans toute l'étendue de

la peau : ces bulbes sont enracinées profondément dans la peau ; elles avancent en quelques endroits jusques dans la graisse. Le poil qui pousse sa tige par la pointe de l'oignon, perce la peau, le corps réticulaire & l'épiderme. Les poils n'ont pas la même forme ; ils different encore en longueur.

Les Ongles, dont on connoît la situation aussi bien que l'usage, sont de la nature de la corne ; la peau, qui recouvre leur origine par une production particulière & demi-circulaire, semble leur donner naissance : on fait qu'ils croissent beaucoup, qu'ils se régénèrent, & qu'ils n'ont point de sentiment.

Au-dessous de la peau, dans l'interstice des muscles, dans la plupart des duplicatures, &c.... on remarque un tissu caverneux, composé d'une infinité de lames membraneuses, fines, transparentes, formant, par leur entrelacement, un grand nombre de cellules qui communiquent entr'elles. Les fumées qui s'elevent de toutes les parties, déposent dans ces cavités les molécules huileuses, qui trop abondantes forment des masses que leur affinité rassemble ; & c'est ce suc huileux qui porte le nom de graisse. La constitution du sang, la bonne nourriture, le repos contribuent

beaucoup à sa formation ; elle se dissipe facilement avec la matiere de la transpiration ; & les cellules qui la renferment seroient bientôt vuides , si la même cause qui la détruit ne la réparoit.

V.

DES PRINCIPAUX VISCERES
ET DE LEURS FONCTIONS.

I. *Du Cœur.*

LE Cœur situé entre les deux lames du médiastin (membrane qui sépare la poitrine en deux portions), est enfermé dans une capsule qui lui est propre , & qu'on nomme *péricarde*. Cette enveloppe , qui embrasse sans adhérence le cœur & ses oreillettes , est continue au diaphragme & fortement attachée au médiastin ; elle est percée pour laisser passer les deux veines-caves & autres vaisseaux. Le cœur , qui est musculoux & cave , a la forme conique ; il est situé obliquement sur le diaphragme ; sa base , qui est plus élevée , est à droite ; & sa pointe , qui est plus antérieure , est à gauche. Sur la base du cœur sont deux sacs musculoux , auxquels on a donné le

nom d'oreillettes ; elles reçoivent le sang des veines. Ce viscere a deux grandes cavités appellées ventricules : chaque ventricule a deux grandes ouvertures, dont une fort ample & répondant à l'oreillette ; l'autre plus petite, communiquant avec l'artere. De chaque ventricule sort un vaisseau qu'on nomme *Aorte* ; celui qui sort du ventricule droit va au poumon, & celui qui sort du ventricule gauche se répand par tout le corps.

On voit que les vaisseaux sanguins sont de deux sortes ; les uns se nomment *Arteres*, & les autres *Veines*. Les arteres sont des canaux elastiques qui reçoivent le sang du cœur pour le porter dans toutes les parties : leur battement, qui dépend du mouvement de ce viscere, est produit par la force du sang qui eleve leurs parois, & par la réaction de ces mêmes parois sur le sang ; de sorte que ce liquide reçoit autant de mouvement de la contraction de ces vaisseaux, qu'il en a perdu à les dilater. Les arteres communiquent ensemble avant que d'arriver à leurs dernieres divisions : on rencontre de ces anastomoses (communications) dans toutes les parties du corps ; elles sont très-remarquables dans le cerveau, dans la paume de la main, à la plante des pieds, &c. . . On

ne fait point si les dernières artérioles dégèrent en veines , ou s'il y a une interruption entre ces canaux , comme cela paroît assez manifestement dans plusieurs endroits.

Quoi qu'il en soit , les Veines sont des vaisseaux destinés à recevoir , de toutes les parties , le sang qui y a été porté par les artères. Les veines sont plus grosses & plus nombreuses que les artères ; leurs parois sont incomparablement plus minces. Le sang qui les remplit toujours , y circule très-lentement ; ce liquide y est soutenu par des valvules sémilunaires , situées d'espace en espace. Les veines communiquent aussi ensemble , & forment , par leurs fréquentes anastomoses , des *plexus* qui sont remarquables dans le cerveau , &c. . .

Le sang , qui revient de toutes les parties du corps , étant versé dans l'oreillette droite du cœur , se précipite dans le ventricule droit ; comme il ne sauroit pénétrer dans le ventricule gauche , il est obligé d'entrer dans l'artère pulmonaire , ou du poumon , de laquelle il passe dans les veines de ce viscère ; ces veines pulmonaires vont se décharger dans l'oreillette gauche du cœur & dans son ventricule , d'où le sang est poussé dans l'aorte , qui le répand dans tout le corps par un cours non interrompu jusqu'à la mort.

2. Du Poumon.

Dans le fond de la bouche commence un canal cartilagineux qui descend tout le long de la partie antérieure du col , & se termine dans la poitrine. Ce canal , qu'on nomme la *trachée-artère* , est composée de près de 20 segments cartilagineux , dont le complément qui est appliqué à l'œsophage est membraneux. Tout ce canal est tapissé intérieurement par une membrane qui est une continuité de celle de la bouche. La *trachée-artère* parvenue vers la quatrième vertèbre du dos se divise en deux branches , qui se partagent en plusieurs rameaux , lesquels en forment un grand nombre d'autres plus petits ; toutes ces divisions dégèrent en des vésicules très-flexibles dont la substance du poumon paroît être composée ; elles portent le nom de *bronches*. Ces bronches & les vésicules qui les terminent constituent essentiellement la substance propre du poumon.

Ce viscère remplit très-exactement les deux grands espaces que forment les deux sacs adossés de la plevre , de sorte qu'il est convexe du côté des côtes , & concave vers le diaphragme. La partie du poumon qui occupe la cavité droite est toujours plus grosse que l'autre ; chaque portion du pou-

D 5

mon est divisée en deux ou trois lobes.

Le Poumon est le principal organe de la respiration ; mais son mouvement n'est que passif , c'est-à-dire , qu'il dépend de celui des côtes , du sternum & du diaphragme ; toutes ces parties , s'éloignant du centre de la cavité , laissent au poumon un plus grand espace , que ce viscere remplit toujours très-exactement par le poids de l'air , qui s'insinuant par les bronches dans les vésicules pulmonaires , les dilate à proportion de l'étendue de la poitrine. Les côtes qui n'ont sur leurs articulations qu'un mouvement de ressort , sont mises par l'action des muscles inspireurs dans un état de violence ; comme elles ne fauroient s'élever sans se tordre , il est aisé de penser que ces parties élevées doivent faire des efforts continuels pour reprendre leur première situation , ce qui arrivera lorsque la puissance des muscles inspireurs cessera d'agir. L'air qui étoit entré dans le poumon par l'élevation des côtes en est repoussé lorsqu'elles s'abaissent , & ce viscere rentre dans son premier état d'affaissement.

Ce mouvement alternatif de dilatation & de resserrement de la poitrine , qu'on nomme *inspiration* & *expiration* , dépend donc de l'action musculaire & de la disposition des côtes.

Tout le monde convient que le mouvement musculaire dépend de la présence d'un liquide spiritueux qui est porté par les nerfs dans tous les points des fibres charnues, & qui en cause la contraction en les gonflant. L'esprit animal, qui est le liquide dont nous parlons, obéit aux ordres de la volonté, de sorte que les muscles y sont soumis : l'expérience que nous en faisons tous les jours, ne nous permet pas d'en douter. Mais la volonté n'a point de part au mouvement de la poitrine, dont on va tâcher d'expliquer le mécanisme.

Nous supposons dans le liquide spiritueux deux sortes de substances ; l'une, extrêmement déliée, que nous nommerons *matiere du sentiment* ; & l'autre moins légère & plus grossiere, que nous croyons être celle *du mouvement*. Nous pensons que la premiere est capable de recevoir l'impression des objets qui agissent sur les organes des sens, & que la derniere est destinée à exécuter les mouvements des muscles. Ces deux matieres contenues dans le corps médullaire du cerveau, dans la substance pulpeuse des nerfs, & dans les porosités des fibres musculuses, peuvent se mouvoir de concert ou séparément, selon le degré des différentes causes qu'elles recon-

noissent. Il paroît d'abord que ce double mouvement est contraire à la vraisemblance. Comment, dira-t-on, une de ces matieres pourra-t-elle se mouvoir dans un petit espace, sans être un obstacle au mouvement de l'autre ? La chose, il faut l'avouer, n'est pas des plus aisées à concevoir, mais elle n'en est pas moins possible. On en conviendra, si l'on fait attention à ce qui se passe dans l'air. Il n'y a aucun point dans ce fluide qui ne renferme la matiere de la lumiere, celle du son, des odeurs, & plusieurs autres que nous ne connoissons pas : toutes ces matieres qui sont de différente nature peuvent avoir des mouvements opposés, & on ne s'est pas encore apperçu qu'ils fussent contraires les uns aux autres. Le bruit du canon obscurcit-il les rayons du soleil ? Les fumées qui s'elevent des corps odoriférants sont-elles repoussées par le mouvement de l'une & de l'autre de ces matieres ? Il est très-difficile de concevoir de quelle maniere tous ces mouvements peuvent s'exécuter ; cette difficulté n'empêche cependant pas que nous ne soyons convaincus de leur réalité.

Si l'on considere les effets que produit l'esprit animal sur les fibres des muscles, on sera porté à penser que les molécules intégrantes, dont la matiere du mouve-

ment est composée , font autant de petits ressorts repliés sur eux-mêmes , que l'action de la premiere matiere , ou quelqu'autre cause , peuvent etendre ou développer. Ces petits ballons elastiques , toujours présents dans les porosités des fibres musculuses , peuvent à chaque instant ecarter les parois de ces petits interstices , & donner à la fibre raccourcie plus de diametre. S'ils sont comprimés par quelque cause que ce soit , cette cause cessant , ils se débanderont ; suivant les loix du mouvement , & la nature du ressort , ils s'étendront en se dépliant au-delà de leur sphere , pour revenir après quelques vibrations à leur premier etat , si rien ne les arrête.

Ces petites masses à ressorts très-étroitement resserrées dans les fibres des muscles intercostaux ne fauroient vaincre la résistance qui s'oppose à la dilatation de la poitrine , lorsque l'animal n'a pas encore respiré ; mais dans le moment qu'il est né , l'air s'insinue par son propre poids dans la cavité du poumon , pendant que les muscles elevent la poitrine & la dilatent. Ces petits ressorts ayant pris le dessus , & ne trouvant aucune résistance hors de la poitrine , parce que l'air intérieur s'est mis en equilibrium avec celui de dehors ; ces petits ressorts , disons-nous , s'étendent au-delà de

leur sphaere , de sorte qu'ils doivent revenir sur eux-mêmes par un retour nécessaire qui tient de la vibration ; les muscles entreront donc dans le relâchement , & les côtes qui étoient dans un état de violence tendront à se remettre. Ces segments descendront par un balancement inevitable au-dessous de leur plan , & au-delà du point d'équilibre , ou du lieu de leur repos ; de sorte que les fibres musculées seront alongées , leurs porosités rétrécies , & les petits ressorts seront pressés de nouveau jusqu'à ce que le retour des côtes qui occasionne un relâchement dans les fibres , leur permette de se développer encore. On peut ajouter que dans le temps de la contraction des intercostaux , une partie du sang qui faisoit la tension de ces muscles , en est exprimée ; ce qui ne contribue pas peu à les faire entrer dans le relâchement.

3. Du Cerveau.

On donne ce nom au viscere qui remplit toute la cavité du crâne. Deux cloisons membraneuses très-fortes divisent sa masse en trois parties, dont les antérieures portent le nom de Cerveau , proprement dit , & la postérieure celui de Cervelet.

Toutes ces parties sont revêtues de deux membranes connues sous le nom de *mé-*

vinges. La premiere ou l'externe est forte & tendineuse , on l'appelle *dure-mere* ; la seconde est fine & transparente ; on la nomme *pie-mere* : celle-ci forme deux replis considerables , dont le vertical appellé la *faulx* , à cause de quelque ressemblance qu'on a cru appercevoir avec cet instrument , sépare le grand cerveau en deux hemispheres , & le second forme une cloison horizontale qui sépare le cerveau d'avec le cervelet ; on l'appelle la *tente* du cervelet. La dure-mere sort du crâne par tous les trous qu'on remarque à sa base ; elle accompagne la moëlle de l'épine ; elle fournit une gaine aux nerfs & communique avec le périoste. Le cerveau est composé de deux substances ; la premiere qui est blanche & la plus considerable porte le nom de substance médullaire : la seconde qui est cendrée , entoure la médullaire comme une ecorce qui a environ deux lignes d'épaisseur ; elle va dans quelques endroits plus avant ; on l'appelle *substance corticale*.

On remarque , en écartant les deux hemispheres du cerveau , une partie de la substance médullaire qui n'est point recouverte de la corticale ; elle porte le nom de *corps calleux* : c'est la réunion supérieure de la substance médullaire des deux côtés.

On remarque encore à la base du cerveau une partie de la substance médullaire qui est exempte de l'écorce cendrée ; c'est une espece de queue qui dégénere en moëlle epiniere ; elle est formée de la substance médullaire du cerveau , comme de celle du cervelet , qui se confondent dans cet endroit ; cette partie est connue sous le nom de *moëlle allongée*.

Le Cervelet occupe tout l'espace qui est sous la tente ; il est divisé en deux lobes par une membrane nommée la *petite faux*.

C'est de la moëlle allongée que naissent dix paires de nerfs.

La première paire est appelée nerfs olfactifs ; la seconde , nerfs optiques ; la troisième , nerfs moteurs ; la quatrième , nerfs pathétiques ; la cinquieme est divisée en trois branches , qui sont l'ophtalmique , la maxillaire supérieure , la maxillaire inférieure ; la sixieme paire est les nerfs moteurs externes ; la septieme , les nerfs auditifs ; la huitieme est désignée par le nom de *paire vague* ; la neuvieme , par celui d'*hypoglosses* ; & la dixieme , par celui de *sous-occipitaux*.

Le Cerveau est le principal organe qui doit séparer du sang artériel l'esprit animal, liqueur etherée, très-légere, composée

de molécules extrêmement déliés que leur affinité rassemble. Mais la mécanique de cette séparation n'est pas encore bien éclaircie.

A. De l'Estomac & de la Digestion.

L'arrière-bouche est formée par un grand sac musculueux qu'on nomme le *pharynx* ; c'est une espcce d'entonnoir qui conduit à un canal placé derrière la trachée-artère ; il descend dans la cavité de la poitrine, tout le long des vertèbres, jusqu'au diaphragme qu'il perce pour s'aboucher avec l'estomac. Ce canal, appelé *œsophage*, est destiné à porter dans l'estomac tous les aliments qui passent par la bouche.

L'Estomac, désigné aussi sous le nom de ventricule, est un viscere-cave destiné à recevoir les aliments ; il est situé à la partie supérieure du bas-ventre sous le diaphragme, entre le foie & la rate. Il ressemble assez à une cornemuse. Il a deux orifices, un supérieur qui reçoit l'extrémité de l'œsophage, l'autre inférieur qu'on nomme *pylore*, par lequel l'estomac est joint au canal intestinal. Le ventricule étant situé entre le foie & la rate, il est aisé de comprendre qu'il ne sauroit occuper le milieu de la cavité du bas-ventre ; mais qu'il doit être presque tout sur la gauche, parce

que le gros volume du foie ne lui permet pas de s'avancer de l'autre côté. L'estomac est posé presque horizontalement, de sorte que ses deux orifices sont postérieurs.

Les aliments brisés par les dents & ramollis par la salive sont portés dans le fond de l'arrière-bouche, pour être ensuite poussés par l'œsophage dans l'estomac. C'est dans la cavité de ce viscère que se fait la préparation des aliments, qu'on nomme *digestion*. On ne doit la considérer que comme une simple extraction de leur suc le plus propre à former un bon chyle. On ne remarque dans cette opération que trois agents nécessaires, qui sont, 1°. le véhicule, qui doit se charger de ce suc; 2°. la chaleur, qui lui donne plus d'activité, & le fait pénétrer dans le tissu le plus serré des aliments; 3°. une puissance qui l'exprime & le rend coulant. Nous trouvons dans la matière de la boisson & de la salive un liquide très-propre à macérer les aliments, & à les ramollir; la chaleur que l'estomac reçoit des viscères qui l'environnent, rend ce liquide plus actif & plus pénétrant; la même cause développe l'air qui est emprisonné dans les portions brisées des aliments, & qui tendant à se dégager par la raréfaction, écarte les pe-

tes masses qui s'opposent à sa dilatation, & ouvre par conséquent un passage au liquide qui doit les pénétrer. Le mouvement du diaphragme & des muscles du bas-ventre, le battement du cœur & des artères, la contraction tonique des fibres charnues de l'estomac, sont ces puissances qui agissent sur les alimens, qui en expriment le suc délayé, & le font passer insensiblement dans le duodenum (le premier des intestins), par la force qu'elles opposent au ressort du sphincter qui ferme le pylore. On ne doit pas douter que l'esprit animal ne soit encore un des principaux agents de la digestion. On fait que les passions de l'ame portent le trouble dans cet organe, & qu'on trouve dans ce liquide spiritueux l'instrument de toutes les fonctions.

5. Des Intestins.

Avant que de suivre cette préparation des alimens, faisons connoître les Intestins : ils sont au nombre de six, & constituent un canal qui forme dans le bas-ventre une infinité de contours, & tient à une grande & large production du péritoine, qu'on nomme mésentere (c'est ce que les bouchers appellent *fraisé*). Sa longueur égale environ sept fois la hauteur du sujet ;

il s'étend depuis l'orifice inférieur de l'estomac, qui est son principe, jusqu'à l'anus, où il se termine, & remplit environ les deux tiers de la cavité du bas-ventre.

Le premier des intestins est le *duodenum*, que sa longueur, d'environ douze travers de doigt, a fait nommer ainsi, & qui commence au pylore; il est placé tout entier dans la partie gauche du bas-ventre. Vers sa fin il forme un contour, & prend bientôt le nom de *jejunum*, parce qu'il est ordinairement moins rempli que les autres boyaux. Le suivant, l'*ileum*, qui tire son nom de sa situation sur les os des iles, est beaucoup plus long que le précédent. Le *Cæcum*, qui est le premier des gros, est placé devant le rein droit; c'est une espece de poche ou de cul-de-sac, qui peut recevoir une petite pomme; son ouverture, tournée en haut, se trouve dans le principe du *colon*, qui est le second des gros boyaux; c'est le plus considérable & par sa capacité, & par sa longueur, qui est d'environ cinq pieds; il commence au côté droit du bas-ventre, d'où il monte vers le foie; il se porte ensuite transversalement du côté de la rate, descend jusques sur l'os des iles, & se porte vers les dernières vertebres des lombes, où, après avoir pris une direction perpendiculaire, il change de nom,

& prend celui de *rectum* ; celui-ci se porte en droite ligne à l'anus , où il se termine.

Les alimens réduits dans l'estomac en une espece de pulpe d'une couleur cendrée , prend la route de l'intestin duodenum , dans lequel elle trouve de la bile & du suc pancréatique qui pénètre cette pulpe. En parcourant ce canal , qui est parsemé d'un nombre prodigieux de vaisseaux exhalans & resorbans , cette pulpe devenue plus liquide , est repompée par les veines du mésentere & par les vaisseaux lactés , qui vont aboutir à un sac membraneux très-mince , d'une etendue assez considérable , découvert dans le siecle précédent , & qu'on appelle *Réservoir de Pecquet* , du nom de celui qui fit cette découverte. Ce sac est divisé par des cloisons , formant plusieurs cellules qui reçoivent le chyle versé par les veines lactées. Il est situé sur le corps de la premiere vertebre des lombes. De la partie supérieure de ce réservoir terminé en pointe , s'eleve un canal , nommé *thorachique* , qui rampe sur le corps des vertebres du dos. Arrivé à la cinquieme vertebre , il se porte à gauche , & va aboutir à une veine du même côté , laquelle se nomme *sous-claviere*. Mêlé au sang , le chyle ne dépose pas aussi-tôt sa nature ; ce qui est prouvé par le lait qu'il

produit. Mais après avoir roulé durant quelques heures avec le sang, il se change au point qu'une portion est déposée dans le tissu cellulaire sous la forme de graisse; une partie se forme en globules rouges, une autre s'échappe par la transpiration, une autre s'écoule par la voie des urines.

6. Du Foie & de la Bile.

Ce viscere occupe la partie supérieure droite de l'abdomen, en s'avancant considérablement dans le côté gauche. Il est fort convexe dans sa partie supérieure, pour s'accommoder à la concavité du diaphragme où il est logé : sa partie inférieure, qui est un peu concave, est irrégulière. C'est dans le foie que la bile est séparée; elle remplit le pore biliaire, le canal cystique, la vésicule du fiel & le canal commun.

Voici l'usage de cette liqueur.

Le suc des alimens dont la salive & la matiere de la boisson sont chargées, & qui est poussé dans le duodenum, est encore grossier. Le mélange des matieres huileuses, soufrées & aqueuses, n'a pas été fait; & le chyle ne seroit point perfectionné, s'il ne rencontroit dans la courbure du duodenum, où il séjourne quelque peu, un dissolvant tel que la bile, délayé par

Le suc pancréatique qui est préparé dans une glande nommée *pancréas*. Par les expériences souvent réitérées de ceux qui cultivent la Physique & les beaux arts, on fait que cette liqueur (la bile) est très-pénétrante ; qu'elle est très-propre à favoriser le mélange des suc de différentes natures ; qu'elle peut aider à les diviser , à les briser , & à les rendre plus coulans ; & c'est le seul usage qu'on peut donner à la bile.

Lorsque cette liqueur ne se sépare point du sang , à cause d'une obstruction dans le foie , il survient une maladie qu'on nomme ictere ou jaunisse.

7. Des Reins & de la Vessie.

Les Reins sont deux viscères dont la forme est assez semblable à celle d'une graine de haricot : ils sont situés dans la partie la plus reculée de la cavité du bas-ventre , au-dessous du foie & de la rate. On remarque dans la sinuosité des reins un sac membraneux irrégulier , d'où s'elevent plusieurs tuyaux evasés en maniere d'entonnoir , lesquels embrassent dix ou douze mamelons , à la base desquels ils paroissent se terminer , quoiqu'ils pénètrent plus avant dans la substance des reins. On a donné à tout cet espace le nom de *bassinets*.

Il s'allonge en un canal qui sort du rein, pour se porter obliquement vers la vessie qu'il pénètre : on l'appelle *urétere*.

La Vessie est un sac très-flexible, d'une forme oblongue ou elliptique, dont la partie inférieure est allongée en maniere de goulot, de sorte qu'on la compare avec assez de raison à une bouteille renversée. La vessie est située entre l'intestin *rectum* & les os pubis.

Les Reins séparent l'urine du sang artériel qui y est porté par les arteres rénales. Les mamelons de la substance médullaire versent ce liquide dans le bassinnet, d'où il coule par les uréteres dans la vessie, pour y séjourner jusqu'à ce que son volume ou son âcreté détermine ce viscere, soumis pourtant à la volonté, à se contracter. La quantité de l'urine se trouve en raison de la sérosité qui coule avec le sang : si l'insensible transpiration est abondante, il se séparera moins d'urine ; elle sera par conséquent plus chargée & moins limpide.

V I.

HISTOIRE DE L'HOMME.

L'HOMME, dit M. de Fénelon, a un corps comme les êtres corporels les plus inanimés ;

inanimés ; il a un esprit , c'est-à-dire , une pensée , par laquelle il se connoît & aperçoit ce qui est autour de lui ; & à ce titre il est l'image de Dieu.

Le corps de l'homme est pétri de boue ; mais admirons la main qui l'a façonné. Le sceau de l'ouvrier est empreint sur son ouvrage. Il semble avoir pris plaisir à faire un chef-d'œuvre avec une matiere vile.

L'homme sur la terre où Dieu l'a placé, commence , ainsi que toutes les substances naturelles qui l'environnent , & qui semblent créées pour lui ; il croît , prend de la vigueur & de la consistance ; mais enfin ses organes s'affoiblissent , s'usent pour ainsi dire ; les facultés de son ame diminuent ; son existence est presque nulle ; il meurt enfin , & son corps , qui n'est plus animé , se dissout , toutes ses parties se désunissent ; il n'est bientôt plus qu'une poussiere méconnoissable , que la puissance de l'Être éternel réveillera un jour , mais pour être éternel comme lui.

Jettons un coup d'œil sur les différens états par lesquels passe l'homme qui arrive à la plus longue vieillesse.

I. *De l'Enfance.*

Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre foiblesse , c'est

Phil. III. Part. Tome I. E

l'état où nous nous trouvons immédiatement après la naissance. Incapable de faire aucun usage de ses organes, & de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce ; c'est une image de misère & de douleur. Il est dans ces premiers temps plus foible qu'aucun des animaux ; sa vie incertaine & chancelante paroît devoir finir à chaque instant ; il ne peut se soutenir ni se mouvoir ; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister, & pour annoncer par des gémissemens les souffrances qu'il éprouve : comme si la Nature vouloit l'avertir qu'il est né pour souffrir, & qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités & les peines.

Exposé à l'air pour la première fois, l'enfant éprouve dans l'instant les impressions de ce fluide actif. L'air agit sur les nerfs de l'odorat & sur les organes de la respiration. Cette action produit une secousse, une espèce d'éternuement qui soulève la capacité de la poitrine, & donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons ; il dilate leurs vésicules, & les gonfle ; il s'y échauffe, & s'y raréfie jusqu'à un certain degré ; après quoi le ressort des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, & le fait sortir des poumons. Un nouvel air prend

la place de celui qui est sorti ; c'est ce mouvement alternatif & continuel qu'on nomme respiration. Cette fonction est essentielle à l'homme & à plusieurs especes d'animaux : c'est ce mouvement qui entretient la vie ; s'il cesse, l'animal périt. Aussi la respiration ayant une fois commencé, elle ne finit qu'à la mort ; & dès que l'enfant respire pour la première fois, il continue à respirer sans interruption.

La plupart des animaux ont encore les yeux fermés pendant quelques jours après leur naissance ; l'enfant les ouvre aussi-tôt qu'il est né, mais ils sont fixes & ternes : on n'y voit point ce brillant qu'ils auront dans la suite, ni le mouvement qui accompagne la vision. Cependant la lumière qui les frappe, semble faire impression, puisque la prunelle, qui a déjà jusqu'à une ligne & demie ou deux de diamètre, s'étrécit ou s'élargit à une lumière plus forte ou plus foible, en sorte qu'on pourroit croire qu'elle produit déjà une espece de sentiment ; mais ce sentiment est fort obscur. Le nouveau-né ne distingue rien ; car ses yeux, même en prenant du mouvement, ne s'arrêtent sur aucun objet ; l'organe est encore imparfait ; peut-être la rétine est-elle trop molle pour recevoir les images des objets, & donner la sensation

de la vue distincte. Il paroît en être de même des autres sens ; ils n'ont pas encore pris une certaine consistance nécessaire à leurs opérations. Le toucher, qui est universel, & qui est répandu dans toutes les parties du corps de l'enfant, n'est pas encore parfait. Il donne à la vérité des signes de douleur par ses gémissemens & ses cris, mais il n'a encore aucune expression pour marquer le plaisir. Il ne commence à rire qu'au bout de quarante jours : c'est aussi le temps auquel il commence à pleurer ; car auparavant, les cris & les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Il ne paroît donc aucun signe des passions sur le visage du nouveau-né ; les parties de la face n'ont pas même toute la consistance & tout le ressort nécessaires à cette espèce d'expression des sentimens de l'ame. Toutes les autres parties du corps, encore foibles & délicates, n'ont que des mouvemens incertains & mal assurés : il ne peut pas se tenir debout ; ses jambes & ses cuisses sont encore pliées ; il n'a pas la force d'étendre les bras, ou de saisir quelque chose avec la main : si on l'abandonnoit, il resteroit couché sur le dos sans pouvoir se retourner.

Les enfans nouveau-nés dorment beaucoup, mais leur sommeil est souvent in-

terrompu. Ils ont aussi besoin souvent de prendre de la nourriture, qui est le lait; elle doit être l'unique, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour en supporter une plus solide.

Quelque délicat que l'on soit dans l'enfance, on est à cet âge moins sensible au froid que dans tous les autres temps de la vie. La chaleur intérieure est apparemment plus grande: on fait que le pouls des enfans est bien plus fréquent que celui des adultes.

La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans; mais dans les deux ou trois années suivantes, elle s'affure, & l'enfant de six à sept ans est plus assuré de vivre qu'on ne l'est à tout autre âge.

M. Dupré de Saint-Maur s'est assuré par un grand nombre d'observations faites en France, qu'il faut sept ou huit années pour que la moitié des enfans nés en même temps soit éteinte. On peut donc parier en ce pays qu'un enfant qui vient de naître vivra sept ou huit ans. Lorsque l'enfant a atteint l'âge de cinq, six ou sept ans, il paroît par ces mêmes observations que sa vie est plus assurée qu'à tout autre âge, car on peut parier pour quarante-deux ans de

vie de plus ; au lieu qu'à mesure que l'on vit au-delà de cinq, six ou sept ans, le nombre des années que l'on peut espérer de vivre va toujours en diminuant ; de sorte qu'à douze ans on ne peut plus parier que pour trente-neuf ans ; à vingt ans, pour trente-trois ans & demi ; à trente ans, pour vingt-huit années de vie de plus, & ainsi de suite jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, qu'on peut encore parier raisonnablement de vivre trois ans.

A la fin de sa première année, l'enfant a environ vingt-quatre à vingt-cinq pouces de hauteur ; à la fin de la seconde, vingt-huit ou vingt-neuf ; à trois ans, trente ou trente-deux au plus. Ensuite il ne grandit guère que d'un pouce & demi ou deux pouces par an, jusqu'à l'âge de puberté.

Les enfants commencent à bégayer à douze ou quinze mois ; la voyelle qu'ils articulent le plus aisément est l'A, parce qu'il ne faut pour cela qu'ouvrir les lèvres & pousser un son.

Il y a des enfants qui à deux ans prononcent distinctement & répètent tout ce qu'on leur dit, mais la plupart ne parlent qu'à deux ans & demi & très-souvent beaucoup plus tard. On remarque que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais aussi aisément que les autres. Ceux

qui parlent de bonne heure sont en état d'apprendre à lire avant trois ans.

2. De l'Adolescence.

Cet âge commence vers la quatorzième année ; & c'est alors que le corps acheve de prendre son accroissement. Il y en a qui ne grandissent plus après la quatorzième ou la quinzième année , d'autres croissent jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans. Presque tous dans ce temps sont minces de corps , la taille est effilée , les cuisses & les jambes sont menues ; toutes les parties musculieuses ne sont pas encore remplies comme elles le doivent être , mais peu-à-peu la chair augmente , les muscles se définent , les intervalles se remplissent , les membres se moulent & s'arrondissent , & le corps est avant l'âge de trente-ans , dans les hommes , à son point de perfection pour les proportions de sa forme.

Les femmes parviennent ordinairement beaucoup plutôt à ce point de perfection. Leur accroissement , qui dans le total est moindre que celui des hommes , se fait aussi en moins de temps ; les muscles , les chairs , & toutes les autres parties qui composent leur corps , étant moins fortes , moins compactes , moins solides que celles du

corps de l'homme , il faut moins de temps , pour qu'elles arrivent à leur développement entier , qui est le point de perfection pour la forme. Aussi le corps de la femme est ordinairement à vingt-ans aussi parfaitement formé que celui de l'homme l'est à trente.

Le corps d'un homme bien fait doit être carré , les muscles doivent être durement exprimés , le contour des membres fortement dessiné , les traits du visage bien marqués.

3. *De l'Age viril.*

Tout annonce dans l'homme le maître de la terre , tout marque sa supériorité sur tous les êtres vivants. Il se soutient droit & élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel , & présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels , & anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux , sa démarche ferme & hardie , annoncent sa noblesse & son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées. Les bras ne lui sont pas donnés , pour servir de piliers d'appui à

la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre , & perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras & la main sont faits pour servir à des usages plus nobles , pour exécuter les ordres de la volonté , pour saisir les choses éloignées , pour écarter les obstacles , pour prévenir les rencontres & le choc de ce qui pourroit nuire , pour embrasser & retenir ce qui peut plaire , pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'ame est tranquille , toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion , leur union , leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées & répondent au calme de l'intérieur. Mais lorsque l'ame est agitée , la face humaine devient un tableau vivant , où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie , où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait , chaque action par un caractère , dont l'impression vive & prompte devance la volonté , nous décele & rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se peignent & qu'on peut les reconnoître. L'œil appartient à l'ame plus qu'aucun

E 5

autre organe ; il semble y toucher & participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives & les émotions les plus tumultueuses , comme les mouvements les plus doux & les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force , dans toute leur pureté , tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre ame le feu , l'action , l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit & réfléchit en même temps la lumière de la pensée & la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit , & la langue de l'intelligence.

Les personnes qui ont la vue courte , ou qui sont louches , ont beaucoup moins de cette ame extérieure qui réside principalement dans les yeux : ces défauts détruisent la physionomie , & rendent désagréables ou difformes les plus beaux visages.

La vivacité ou la langueur du mouvement des yeux fait un des principaux caractères de la physionomie , & leur couleur contribue à rendre ce caractère plus marqué. Les différentes couleurs des yeux sont l'orangé foncé , le jaune , le verd , le bleu , le gris , & le gris mêlé de blanc.

Les couleurs les plus ordinaires dans

les yeux font l'orangé & le bleu , & le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs ; ne font que d'un jaune brun , ou d'orangé foncé : il ne faut , pour s'en assurer , que les regarder de près ; car , lorsqu'on les voit à quelque distance , ou lorsqu'ils font tournés à contre-jour , ils paroissent noirs , parce que la couleur jaune-brun tranche si fort sur le blanc de l'œil , qu'on la juge noire par l'opposition du blanc.

Les plus beaux yeux font ceux qui paroissent noirs ou bleus. La vivacité & le feu qui font le principal caractère des yeux , éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur ; les yeux noirs ont donc plus de force d'expression & plus de vivacité ; mais il y a plus de douceur , & peut-être plus de finesse dans les yeux bleus : on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément , mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus.

Les deux yeux font plus près l'un de l'autre dans l'homme que dans tous les autres animaux. Cet intervalle est même si considérable dans la plupart des espèces d'animaux , qu'il n'est pas possible qu'ils voient le même objet des deux yeux à la

fois , à moins que cet objet ne soit à une grande distance.

Après les yeux , les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie , sont les sourcils. Les cils des paupieres font aussi leur effet ; lorsqu'ils sont longs & garnis , les yeux en paroissent plus beaux , & le regard plus doux. Il n'y a que l'homme & le singe qui aient des cils aux deux paupieres ; les autres animaux n'en ont point à la paupiere inférieure ; & dans l'homme même , il y en a beaucoup moins à la paupiere inférieure qu'à la supérieure.

Les paupieres servent à garantir les yeux & à empêcher la cornée de se dessécher ; la paupiere supérieure se relève & s'abaisse ; l'inférieure n'a que peu de mouvement ; & quoique le mouvement des paupieres dépende de la volonté , cependant l'on n'est pas maître de les tenir élevées lorsque le sommeil presse ou lorsque les yeux sont fatigués. Dans les oiseaux & les quadrupedes amphibies la paupiere inférieure est celle qui a du mouvement ; & les poissons n'ont de paupiere ni en haut ni en bas.

Le front est une des grandes parties de la face , & l'une de celles qui contribuent le plus à la beauté de sa forme. Il faut qu'il soit d'une juste proportion , qu'il ne

Soit ni trop rond , ni trop plat , ni trop étroit , ni trop court , & qu'il soit régulièrement garni de cheveux au-dessus & aux côtés. Tout le monde fait combien les cheveux font à la physionomie ; c'est un défaut que d'être chauve. L'usage de porter des cheveux étrangers , qui est devenu si général , auroit dû se borner à cacher les têtes chauves ; car cette espèce de coëffure empruntée altere la vérité de la physionomie , & donne au visage un air différent de celui qu'il doit avoir naturellement. On jugeroit beaucoup mieux les visages , si chacun portoit ses cheveux & les laissoit flotter librement. La partie la plus élevée de la tête est celle qui devient chauve la première , aussi-bien que celle qui est au-dessus des tempes. Il n'y a que les hommes qui deviennent chauves en avançant en âge ; les femmes conservent toujours leurs cheveux , & quoiqu'ils deviennent blancs comme ceux des hommes , lorsqu'elles approchent de la vieillesse , ils tombent beaucoup moins.

Le nez est la partie la plus avancée & le trait le plus apparent du visage ; mais comme il n'a que très-peu de mouvement , & qu'il n'en prend ordinairement que dans les plus fortes passions , il fait plus à la

beauté qu'à la physionomie : & à moins qu'il ne soit fort disproportionné ou très-difforme , on ne le remarque pas autant que les autres parties qui ont du mouvement , comme la bouche ou les yeux. La forme du nez & sa position plus avancée que celle de toutes les autres parties de la face , sont particulières à l'espèce humaine. C'est par cet organe que l'homme & la plupart des animaux respirent & sentent les odeurs.

La bouche & les lèvres sont , après les yeux , les parties du visage qui ont le plus de mouvement & d'expression. Les passions influent sur ces mouvements ; la bouche en marque les différents caractères , par les différentes formes qu'elle prend. L'organe de la voix anime encore cette partie , & la rend plus vivante que toutes les autres. La couleur vermeille des lèvres , la blancheur de l'email des dents tranchent avec tant d'avantage sur les autres couleurs du visage , qu'elles paroissent en faire le point de vue principal : on fixe en effet les yeux sur la bouche d'un homme qui parle , & on les y arrête plus long-temps que sur toutes les autres parties. Chaque mot , chaque articulation , chaque son , produisent des mouvements différents dans les

levres : quelque variés & quelque rapides que soient ces mouvements , on pourroit les distinguer tous les uns des autres.

La mâchoire inférieure est la seule qui ait du mouvement dans l'homme & dans tous les animaux , sans en excepter même le crocodile , quoiqu'Aristote assure en plusieurs endroits que la mâchoire supérieure de cet animal est la seule qui ait du mouvement , & que la mâchoire inférieure soit absolument immobile.

Comme toutes les passions sont des mouvements de l'ame , la plupart relatifs aux impressions des sens , elles peuvent être exprimées par les mouvements du corps & sur-tout par ceux du visage. On peut juger de ce que se passe à l'intérieur par l'action extérieure , & connoître à l'inspection des changements du visage , la situation actuelle de l'ame. Mais comme l'ame n'a point de forme qui puisse être relative à aucune forme matérielle , on ne peut pas la juger par la figure du corps ou par la forme du visage. Un corps mal fait peut renfermer une fort belle ame , & l'on ne doit pas juger du bon ou du mauvais naturel d'une personne par les traits de son visage ; car ces traits n'ont aucun rapport avec la nature de l'ame ,

aucune analogie sur laquelle on puisse fonder des conjectures raisonnables.

Les Anciens étoient cependant fort attachés à cette espèce de préjugé , & dans tous les temps il y a eu des hommes qui ont voulu faire une science divinatoire de leurs prétendues connoissances en physionomie. Mais il est bien évident qu'elles ne peuvent s'étendre qu'à deviner les mouvements de l'ame par ceux des yeux , du visage & du corps , & que la forme du nez , de la bouche & des autres traits ne fait pas plus à la forme de l'ame , au naturel de la personne , que la grandeur ou la grosseur des membres fait à la pensée. Un homme en sera-t-il plus spirituel , parce qu'il aura le nez bien fait ? En sera-t-il moins sage , parce qu'il aura les yeux petits & la bouche grande ? Il faut donc avouer que tout ce que nous ont dit les physionomistes , est destitué de tout fondement , & que rien n'est plus chimérique que les inductions qu'ils ont voulu tirer de leurs prétendues observations métoscopiques.

Les parties de la tête , qui font le moins à la physionomie & à l'air du visage , sont les oreilles ; elles sont placées à côté & cachées par les cheveux : cette partie qui est si petite & si peu apparente dans l'homme ,

est fort remarquable dans la plupart des animaux quadrupedes. Il y a des peuples qui en agrandissent prodigieusement le lobe , en le perçant & en y mettant des morceaux de bois ou de métal , qu'ils remplacent successivement par d'autres morceaux plus gros ; ce qui fait avec le temps un trou enorme dans le lobe de l'oreille , qui croît toujours à proportion que le trou s'élargit. On ne fait sur quoi peut être fondée cette coutume singuliere de s'agrandir si prodigieusement les oreilles. Il est vrai qu'on ne fait guere mieux d'où peut venir l'usage, presque général dans toutes les nations , de percer les oreilles , & quelquefois les narines , pour porter des boucles , des anneaux , &c. . . à moins que d'en attribuer l'origine aux peuples encore sauvages & nuds , qui ont cherché à porter, de la maniere la moins incommode , les choses qui leur ont paru les plus précieuses , en les attachant à cette partie.

La tête de l'homme est à l'extérieur & à l'intérieur d'une forme différente de celle de la tête de tous les autres animaux , à l'exception du singe , dans lequel cette partie est assez semblable : il a cependant beaucoup moins de cerveau , & plusieurs autres différences.

Dans presque tous les animaux la partie

par laquelle ils prennent la nourriture , est ordinairement solide ou armée de quelques corps durs : dans l'homme , les quadrupèdes & les poissons , les dents ; le bec , dans les oiseaux ; les pinces , les scies , &c... dans les insectes , sont des instruments d'une matiere dure & solide , avec lesquels tous ces animaux faissent & broient leurs aliments.

Le col soutient la tête & la réunit avec le corps. Cette partie est bien plus considérable dans la plupart des animaux quadrupèdes , qu'elle ne l'est dans l'homme. Les poissons & les autres animaux qui n'ont point de poumons semblables aux nôtres , n'ont point de col. Les oiseaux sont en général les animaux dont le col est le plus long ; dans les especes d'oiseaux qui ont les pattes courtes , le col est aussi assez court , & dans celles où les pattes sont fort longues , le col est aussi d'une très-grande-longueur.

La poitrine de l'homme est à l'extérieur conformée différemment de celle des autres animaux ; elle est plus large à proportion du corps ; & il n'y a que l'homme & le singe dans lesquels on trouve ces os qui sont immédiatement au-dessous du col & qu'on appelle les clavicules.

Les bras de l'homme ne ressemblent

point du tout aux jambes de devant des quadrupedes , non plus qu'aux ailes des oiseaux. Le singe est le seul de tous les animaux qui ait des bras & des mains ; mais ces bras sont plus grossièrement formés , & dans des proportions moins exactes que le bras & la main de l'homme ; les epaules sont aussi beaucoup plus larges & d'une forme très-différente dans l'homme , de ce qu'elles sont dans tous les autres animaux. Le haut des epaules est la partie du corps sur laquelle l'homme peut porter les plus grands fardeaux.

• La forme du dos n'est pas fort différente dans l'homme de ce qu'elle est dans plusieurs animaux quadrupedes ; la partie des reins est seulement plus musculeuse & plus forte : mais les fesses , qui sont les parties les plus inférieures du tronc , n'appartiennent qu'à l'espece humaine ; aucun des animaux quadrupedes n'a de fesses ; ce que l'on prend pour cette partie sont leurs cuisses. L'homme est le seul qui se soutienne dans une situation droite & perpendiculaire.

Son pied est aussi très-différent de celui de quelque animal que ce soit , & même de celui du singe. Le pied du singe est plutôt une main qu'un pied ; les doigts en sont longs & disposés comme ceux de la

main ; celui du milieu est plus grand que les autres , comme dans la main. Ce pied du singe n'a d'ailleurs point de talon semblable à celui de l'homme : l'assiette du pied est aussi plus grande dans l'homme que dans tous les animaux quadrupedes , & les doigts du pied servent beaucoup à maintenir l'équilibre du corps , & à assurer ses mouvements dans la démarche , la course , la danse , &c...

Les ongles sont plus petits dans l'homme que dans tous les autres animaux ; s'ils excédoient beaucoup les extrémités des doigts, ils nuiroient à l'usage de la main. Les sauvages qui les laissent croître , s'en servent pour déchirer la peau des animaux ; mais quoique leurs ongles soient plus forts & plus grands que les nôtres , ils ne le sont point assez pour qu'on puisse les comparer en aucune façon à la corne ou aux ergots du pied des animaux.

On n'a rien observé de parfaitement exact dans le détail des proportions du corps humain ; non-seulement les mêmes parties du corps n'ont pas les mêmes dimensions proportionnelles dans deux personnes différentes , mais souvent dans la même personne une partie n'est pas exactement semblable à la partie correspondante ; par exemple , souvent le bras ou

la jambe du côté droit n'a pas exactement les mêmes dimensions que le bras ou la jambe du côté gauche. Il a donc fallu des observations répétées pendant long-temps pour trouver un milieu entre ces différences , afin d'établir au juste les dimensions des parties du corps humain , & de donner une idée des proportions qui font ce que l'on appelle la belle nature. Ce n'est pas par la comparaison du corps d'un homme avec celui d'un autre homme , ou par des mesures actuellement prises sur un grand nombre de sujets , qu'on a pu acquérir cette connoissance ; c'est par les efforts qu'on a faits pour imiter & copier exactement la nature ; c'est à l'art du dessin qu'on doit tout ce que l'on peut savoir en ce genre , le sentiment & le goût ont fait ce que la mécanique ne pouvoit faire. On a quitté la règle & le compas pour s'en tenir au coup d'œil ; on a réalisé sur le marbre toutes les formes , tous les contours de toutes les parties du corps humain , & on a mieux connu la nature par la représentation que par la nature même : dès qu'il y a eu des statues , on a mieux jugé de leur perfection en les voyant qu'en les mesurant. C'est par un grand exercice de l'art du dessin & par un sentiment exquis , que les grands Statuaires

sont parvenus à faire sentir aux autres hommes les justes proportions des ouvrages de la nature. Les anciens ont fait de si belles statues, que d'un commun accord on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues qui n'étoient que des copies de l'homme sont devenues des originaux, parce que ces copies n'étoient pas faites sur un seul individu, mais d'après l'espece humaine entière bien observée, & si bien vue qu'on n'a pu trouver aucun homme dont le corps fût aussi-bien proportionné que ces statues. C'est donc sur ces modeles que l'on a pris les mesures du corps humain.

Dans l'enfance, les parties supérieures du corps sont plus grandes que les parties inférieures; les cuisses & les jambes ne sont pas à beaucoup près la moitié de la hauteur du corps: à mesure que l'enfant avance en âge, ces parties inférieures prennent plus d'accroissement que les parties supérieures, & lorsque l'accroissement de tout le corps est entièrement achevé, les cuisses & les jambes sont à peu près la moitié de la hauteur du corps.

La hauteur totale du corps humain varie assez considérablement; la grande taille pour les hommes est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces, jusqu'à cinq

pieds huit ou neuf pouces : la taille médiocre est depuis cinq pieds ou cinq pieds un pouce , jusqu'à cinq pieds quatre pouces , & la petite taille est au-dessous de cinq pieds ; les femmes ont en général deux ou trois pouces de moins que les hommes.

Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui d'aucun des animaux , il est cependant très-nerveux , & peut-être plus fort par rapport à son volume , que celui des animaux les plus forts. Car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme , nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes & de dents , l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une foible idée ; nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes. Celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives : heureux si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion !

Mais il y a une meilleure maniere de comparer la force de l'homme avec celle des animaux , c'est par le poids qu'il peut porter. On assure que les portes-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cents livres pesant. Voyez une expérience de M. Desaguliers au sujet de la force de l'homme. Il fit faire

une espece de harnois , par le moyen duquel il distribuoit sur toutes les parties du corps d'un homme debout un certain nombre de poids , en sorte que chaque partie du corps supportoit tout ce qu'elle pouvoit supporter relativement aux autres , & qu'il n'y avoit aucune partie qui ne fût chargée , comme elle devoit l'être. On portoit , au moyen de cette machine , sans être surchargé , un poids de deux milliers. Si l'on compare cette charge avec celle que , volume pour volume , un cheval doit porter ; on trouvera que , comme le corps de cet animal a au moins six ou sept fois plus de volume que celui d'un homme , on pourroit donc charger un cheval de douze à quatorze milliers ; ce qui est un poids enorme en comparaison des fardeaux que nous faisons porter à cet animal , même en distribuant le poids du fardeau aussi avantageusement qu'il nous est possible.

On peut encore juger de la force par la continuité de l'exercice & par la légèreté des mouvemens. Les hommes qui sont exercés à la course , devant les chevaux , ou du moins soutiennent ce mouvement bien plus long-temps ; & même , dans un exercice plus modéré , un homme accoutumé à marcher fera par jour plus de

de chemin qu'un cheval ; & s'il ne fait que le même chemin , lorsqu'il aura marché autant de jours qu'il sera nécessaire pour que le cheval soit rendu , l'homme sera encore en état de continuer sa route sans en être incommodé. Les chaters d'Is-pahan , qui sont des coureurs de profession , font trente-six lieues en quatorze ou quinze heures. Les voyageurs assurent que les Hottentots devancent les lions à la course ; que les sauvages qui vont à la chasse de l'orignal , poursuivent ces animaux , qui sont aussi légers que des cerfs , avec tant de vitesse , qu'ils les lassent & les attrapent. On raconte mille autres choses prodigieuses de la légèreté des sauvages à la course , & des longs voyages qu'ils entreprennent , & qu'ils achevent à pied dans les montagnes les plus escarpées , dans les pays les plus difficiles , où il n'y a aucun chemin battu , aucun sentier tracé. Ces hommes font , dit-on , des voyages de mille à douze cents lieues en moins de six semaines ou deux mois. Y a-t-il aucun animal , à l'exception des oiseaux , qui ont en effet les muscles plus forts à proportion que tous les autres animaux , y a-t-il , dis-je , aucun animal qui pût soutenir cette longue fatigue ? L'homme civilisé ne connoît pas ses forces ; il ne

fait pas combien il en perd par la mollesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Les Anciens avoient des goûts de beauté différents des nôtres. Les petits fronts, les sourcils joints ou presque point séparés, étoient des agrémens dans le visage. On fait encore aujourd'hui grand cas en Perse des gros sourcils qui se joignent; dans quelques pays des Indes, il faut avoir les dents noires & les cheveux blancs, & l'une des principales occupations des femmes aux îles Mariannes, est de se noircir les dents avec des herbes, & de se blanchir les cheveux à force de les laver avec de certaines eaux préparées. A la Chine & au Japon, c'est une beauté que d'avoir le visage large, les yeux petits & couverts, le nez camus & large, les pieds extrêmement petits, le ventre fort gros, &c. Il y a des peuples parmi les Indiens de l'Amérique & de l'Asie, qui applatissent la tête de leurs enfans en leur serrant le front & le derrière de la tête entre deux planches, afin de rendre leur visage beaucoup plus large qu'il ne le seroit naturellement; d'autres applatissent la tête, & l'allongent en la serrant par les côtés; d'autres l'applatissent par le sommet; d'autres enfin la rendent la plus ronde qu'ils peuvent :

chaque nation a des préjugés différents sur la beauté.

4. *De la Vieillesse & de la Mort.*

Tout change dans la nature, tout s'altere, tout périt. Le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection, qu'il commence à décheoir. Le dépérissement est d'abord insensible; il se passe même plusieurs années avant que nous nous appercevions d'un changement considérable. Cependant nous devrions sentir le poids de nos années, mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre; & comme ils ne se trompent pas sur notre âge en le jugeant par les changemens extérieurs, nous devrions nous tromper encore moins sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous observions mieux, si nous nous flattions moins, & si, dans tout, les autres ne nous jugeoient pas toujours beaucoup mieux, que nous ne nous jugeons nous-mêmes.

Lorsque le corps a acquis toute son étendue en hauteur & en largeur par le développement entier de toutes ses parties, il augmente en épaisseur. Le commencement de cette augmentation est le premier point de son dépérissement; car cette extension n'est pas une continuation de dé-

veloppement ou d'accroissement intérieur de chaque partie , par lesquels le corps continueroit de prendre plus d'étendue dans toutes ses parties organiques , & par conséquent plus de force & d'activité : mais c'est une simple addition de matière surabondante , qui enfle le volume du corps , & le charge d'un poids inutile. Cette matière est la graisse qui survient ordinairement à trente-cinq ou quarante ans , & à mesure qu'elle augmente , le corps a moins de légèreté & de liberté dans ses mouvemens ; certaines de ses facultés diminuent , ses membres s'appesantissent , il n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force & de l'activité.

D'ailleurs les membranes deviennent cartilagineuses , les cartilages deviennent osseux , les os plus solides , toutes les fibres plus dures , la peau se dessèche , les rides se forment peu à peu , les cheveux blanchissent , les dents tombent , le visage se déforme , le corps se courbe.

Les premières nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans ; elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante , par degrés plus rapides jusqu'à soixante-dix. La caducité commence à cet âge de soixante-dix ans , elle va toujours en augmentant : la décrépitude suit , & la

mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans la vieillesse & la vie.

Cette cause de la mort naturelle est générale & commune à tous les animaux, & même aux végétaux. Un chêne ne périt, que parce que les parties les plus anciennes du bois, qui sont au centre, deviennent si dures & si compactes, qu'elles ne peuvent plus recevoir de nourriture; l'humidité qu'elles contiennent n'ayant plus de circulation, & n'étant pas remplacée par une sève nouvelle, fermente, se corrompt, & altere peu à peu les fibres du bois; elles deviennent rouges, elle se désorganisent, enfin elles tombent en poussière.

Les causes de notre destruction physique sont donc nécessaires, & la mort inévitable. Il ne nous est pas plus facile d'en reculer le terme fatal, que de changer les loix de la nature. Les idées que quelques visionnaires ont eues sur la possibilité de perpétuer la vie par des remèdes, auroient dû périr avec eux, si l'amour-propre n'augmentoît pas toujours la crédulité, au point de se persuader ce qu'il y a même de plus impossible, & de douter de ce qu'il y a de plus vrai, de plus réel & de plus constant. La panacée, quelle

qu'en fût la composition , la transfusion du sang , & les autres moyens qui ont été proposés pour rajeunir ou immortaliser le corps , sont au moins aussi chimériques que la fontaine de Jouvence est fabuleuse.

Lorsque le corps est bien constitué , il est possible sans doute de le faire durer quelques années de plus en le ménageant ; la modération dans les passions , la tempérance & la sobriété contribuent à la durée de la vie. Il y a des hommes qui ont vécu au-delà du terme ordinaire ; & sans parler de ces deux vieillards dont il est fait mention dans les Transactions philosophiques , dont l'un a vécu cent soixante-cinq ans , & l'autre cent quarante-quatre , nous avons un grand nombre d'exemples d'hommes qui ont vécu cent dix ans , & même cent vingt ans. Cependant il y a quelques-uns de ces hommes qui ne s'étoient pas plus ménagés que d'autres ; la plupart étoient des payfans accoutumés aux plus grandes fatigues , des chasseurs , des gens de travail , des hommes en un mot qui avoient employé toutes les forces de leur corps , qui en avoient même abusé ; apparemment que la force du tempérament avoit contrebalancé les excès.

Il y a une mesure générale , à peu près la même pour toutes les nations. L'Européen , le Negre , le Chinois , l'Américain , l'homme policé , l'homme sauvage , le riche , le pauvre , l'habitant de la ville , celui de la campagne , si différens entr'eux par tout le reste , se ressemblent à cet égard , & n'ont chacun que le même intervalle de temps à parcourir depuis la naissance jusqu'à la mort. La différence des races , des climats , des nourritures , des commodités , n'en fait aucune à la durée de la vie. Les hommes , qui ne se nourrissent que de chair crue ou de poisson sec , de sagou ou de riz , de cassave ou de racines , vivent , généralement parlant , aussi long-temps que ceux qui se nourrissent de pain ou de mets préparés. Les exceptions ne sont que pour quelques particuliers , dont la vie s'abrege ou s'allonge par les habitudes , les mœurs , par la qualité des alimens , &c. , toutes causes qui entrent dans les loix de la mécanique , & aident à régler le nombre de nos années.

Il y a encore une différence remarquable dans la durée de la vie , qu'on doit attribuer à la qualité de l'air. On a observé que , dans les pays élevés , il se trouve communément plus de vieillards que dans

les lieux bas. Les montagnes d'Ecoffe, de Galles, d'Auvergne, de Suisse, ont fourni plus d'exemples de vieillesse extrêmes, que les plaines de Hollande, de Flandre, d'Allemagne & de Pologne. Mais à prendre le genre humain en général, il n'y a, pour ainsi dire, aucune différence dans la durée de la vie. L'homme, qui ne meurt point de maladies accidentelles, vit partout quatre-vingt-dix ou cent ans. Nos ancêtres n'ont pas vécu davantage, & depuis le siècle de David, ce terme n'a point du tout varié.

Indépendamment des maladies accidentelles qui peuvent arriver à tout âge, & qui dans la vieillesse deviennent plus dangereuses & plus fréquentes, les vieillards sont encore sujets à des infirmités naturelles, qui ne viennent que du dépérissement & de l'affaïssement de toutes les parties de leurs corps. Les puissances musculaires perdent leur équilibre, la tête vacille, la main tremble, les jambes sont chancelantes; la sensibilité des nerfs diminuant, les sens deviennent obtus, le toucher même s'émousse; le calibre des vaisseaux se resserre, le ressort des muscles s'affoiblit, les vaisseaux ou filtres sécrétoires s'obstruent: le sang, la lymphe & les autres humeurs doivent par conséquent

s'épaissir, s'altérer, s'extravafer, & produire les symptômes des différentes maladies qu'on a coutume de rapporter au vice des liqueurs, comme à leur principe, tandis que la première cause est en effet une altération dans les solides, produite par leur dépérissement naturel, ou par quelque lésion ou quelque dérangement accidentels.

Toutes les causes de dépérissement qu'on vient d'indiquer, agissent continuellement sur notre être matériel, & le conduisent peu à peu à sa dissolution. Dès que notre corps commence à dépérir, la quantité de vie diminue; enfin, lorsqu'il se courbe, se desseche & s'affaïsse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien; nous commençons de vivre par degrés, & nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre.

Pourquoi donc craindre la mort? Il s'agit de vivre assez bien pour n'en pas craindre les suites? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instans du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, & que l'une & l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en appercevoir?

V I I.

*VARIÉTÉS DANS L'ESPECE
HUMAINE.*

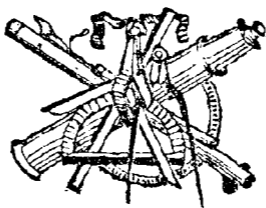
QUELQUE nombreuses que soient dans l'espece humaine ces variétés , elles ne sont qu'accidentelles. Ce sont, pour ainsi dire , plusieurs races qui ont une origine commune ; les individus qui les composent sont organisés de même. Mais d'où peuvent venir ces variétés que l'on remarque dans les différens peuples de la terre ? Il semble qu'on peut en admettre trois causes : 1°. l'influence du climat ; 2°. la nourriture ; 3°. les mœurs. On peut regarder le climat comme la cause première & presque unique de la couleur des hommes ; mais la nourriture qui fait à la couleur beaucoup moins que le climat , fait beaucoup à la forme. Des nourritures grossières , mal-saines , peuvent faire dégénérer l'espece humaine : chez nous même les gens de la campagne sont moins beaux que ceux des villes ; & l'on peut remarquer , que dans les villages où la pauvreté est moins grande que dans les autres villages voisins , les hommes sont

mieux faits & les visages moins laids. Les traits du visage chez différens peuples dépendent beaucoup de l'usage où ils font de s'écraser le nez , de se tirer les paupières , de s'allonger les oreilles , de se grossir les levres , de s'applatir le visage.

La variété la plus frappante dans l'espèce humaine , est la race des Nègres , dont la couleur est noire , qui ont les levres grosses , le nez gros , & les cheveux courts & laineux.

Cette couleur des Nègres a excité l'attention des Physiciens & des Anatomistes ; ils ont fait des recherches pour découvrir de quoi elle dépendoit : mais aucun d'eux n'est encore parvenu à démontrer la véritable cause de ce phénomène. Les uns prétendent que ce n'est ni dans le corps de la peau que réside cette couleur noire , ni dans l'épiderme , mais dans la membrane réticulaire qui se trouve entre l'épiderme & la peau ; que cette membrane lavée & tenue dans l'eau tiède pendant fort long-temps ne change pas de couleur , & reste toujours noire , au lieu que la peau & la surpeau paroissent être à peu près aussi blanches que celles des autres hommes. Le Docteur Towns & quelques autres ont prétendu que le sang des Nègres étoit beaucoup plus noir que

celui des blancs , & que delà vient leur couleur. M. Barrere , & le célèbre Anatomiste Winflow disent que l'épiderme des Negres est noir , & que s'il a paru blanc à ceux qui l'ont examiné , c'est parce qu'il est extrêmement mince & transparent , mais qu'il est réellement aussi noir que de la corne noire qu'on auroit réduite à une aussi petite épaisseur : ils assurent aussi que la peau des Negres est d'un rouge brun approchant du noir. D'autres croient que la chaleur du climat est la principale cause de la couleur des Negres.



SECONDE SECTION.

DES QUADRUPÈDES.

*Description de quelques Quadrupèdes.*I. *Le Singe.*

J'APPELLE Singe, dit M. de Buffon, un animal sans queue, dont la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds. Cette définition (ajoute-t-il) tirée de la nature même de l'animal & de ses rapports avec celle de l'homme, exclut, comme l'on voit, tous les animaux qui ont des queues; tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long; tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus; tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds.

Il y a plusieurs espèces d'animaux auxquels on doit donner ce nom. Les anciens n'en connoissoient qu'une seule: le *ἄνθρωπος* des Grecs, le *Simia* des Latins. C'est celui sur lequel Aristote, Plin & sur-tout Ga-

lien ont institué toutes les comparaisons physiques , & fondé toutes les relations du singe à l'homme. Mais ce pitheque , ce singe des anciens , si ressemblant à l'homme par la conformation extérieure , & plus semblable encore par l'organisation intérieure , en differe néanmoins par un attribut qui , quoique relatif en lui-même , n'en est cependant ici pas moins essentiel ; c'est la grandeur. La taille de l'homme en général est au-dessus de cinq pieds ; celle du pitheque n'atteint guere qu'au quart de cette hauteur : aussi ce singe eût-il été encore plus ressemblant à l'homme , les anciens auroient eu raison de ne le regarder que comme un homoncule , un nain manqué , un pigmée capable tout au plus de combattre avec les grues , tandis que l'homme fait dompter l'éléphant & vaincre le lion.

Mais , depuis les anciens , depuis la découverte des parties méridionales de l'Afrique & des Indes , on a trouvé un autre singe avec cet attribut de grandeur , un singe aussi haut , aussi fort que l'homme , qui fait porter des armes , qui se sert de pierres pour attaquer , & de bâtons pour se défendre , & qui d'ailleurs ressemble encore à l'homme plus que le pitheque. Car indépendamment de ce qu'il n'a point

de queue , de ce que sa face est aplatie que ses bras , ses mains , ses ongles sont pareils aux nôtres , & qu'il marche toujours debout , il a une espee de visage , des traits approchans de ceux de l'homme , des oreilles de la même forme , des cheveux sur la tête , de la barbe au menton. Aussi les habitans de son pays , les Indiens policés , n'ont pas hésité de l'associer à l'espee humaine par le nom d'*Orang-outang* , homme sauvage ; tandis que les Negres , presque aussi sauvages , aussi laids que ces singes , & qui n'imaginent pas que , pour être plus ou moins policé , l'on soit plus ou moins homme , lui ont donné un nom propre (*pongo*) , un nom de bête ; & cet Orang-outang ou ce pongo n'est en effet qu'un animal.

Le célèbre Historien de la nature n'a point vu ce grand orang-outang ou pongo ; il n'en parle que d'après les voyageurs. Mais il a vu le petit orang-outang ou le jocko vivant , qu'on montroit à Paris en 1740 , & qui après sa mort a été porté au cabiner du Roi à Paris.

Voici ce qu'il dit de ce dernier , qui avoit deux pieds quatre ou cinq pouces de hauteur , depuis le talon jusqu'au sommet de la tête. Il avoit été pris en Afrique , dans le fond du Gabon , sur la côte d'Angole.

L'Orang-outang que j'ai vu marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air étoit assez triste, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux & très-différent de celui des autres singes. Il n'avoit ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Le signe & la parole suffisoient pour faire agir notre orang-outang; il falloit le bâton pour le babouin, & le fouet pour tous les autres qui n'obéissent guere qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux & comme de compagnie: je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les levres, se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse & une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, & souvent de lui-même. Il ne faisoit de mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, & se présentoit comme pour demander

des caresses. Il aimoit prodigieusement les bonbons , tout le monde lui en donnoit ; & comme il avoit une toux fréquente & la poitrine attaquée , cette grande quantité de choses sucrées contribua fans doute à abrégér sa vie. Il ne vécut à Paris qu'un été , & mourut l'hiver suivant à Londres. Il mangeoit presque de tout , seulement il préféroit les fruits mûrs & secs à tous les autres alimens ; il buvoit du vin , mais en petite quantité , & le laissoit volontiers pour du lait , du thé ou d'autres liqueurs douces.

Quant au pitheque , cette espece de singe connue des anciens , voici ses caracteres distinctifs.

Il n'a point de queue ; il n'a point les dents canines à proportion plus grandes que celles de l'homme ; il a la face plate , les ongles plats aussi , & arrondis comme ceux de l'homme ; il marche sur ses deux pieds ; il a environ une coudée , c'est-à-dire tout au plus un pied & demi de hauteur ; son naturel est doux , & on l'apprivoise aisément.

2. *Le Cheval.*

Animal quadrupede du genre des solipedes , connu de tout le monde , & estimé par la beauté de sa taille , par son cou-

rage, sa force, la docilité de son caractère, & l'utilité infinie dont il est à l'homme.

La plus noble conquête, dit M. de Buffon, que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier & fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril & l'affronte. Il se fait au bruit des armes; il l'aime; il le cherche & s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois & à la course; il brille & il étincelle: mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il fait réprimer ses mouvemens: non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs; & obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, & n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être, pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui fait même la prévenir; qui, par la promptitude & la précision de ses mouvemens, l'exprime & l'exécute; qui sent autant qu'on le desire, & ne rend qu'autant qu'on veut; qui se livrant sans réserve ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excede, & meurt même pour mieux obéir. En un mot la

nature lui a donné une disposition d'amour & de crainte pour l'homme , avec un certain sentiment des services que nous pouvons lui rendre , & ce solipede connoît moins son esclavage que le besoin de notre protection.

Comme la durée de la vie des animaux est proportionnelle au temps de leur accroissement , le cheval , dont l'accroissement se fait en quatre ans , peut vivre six ou sept fois autant , c'est-à-dire , vingt-cinq ou trente ans , & même plus.

Dès l'âge de trois ans on peut commencer à dresser un cheval , en procédant par degrés , l'accoutumant d'abord à supporter la selle , & à souffrir le bridon ; mais on ne doit pas le monter avant l'âge de quatre ans , parce qu'avant ce temps , il n'est pas assez fort pour supporter le poids du cavalier.

Le cheval ne reste couché & ne dort guere que deux ou trois heures ; il y a même des chevaux qui dorment debout.

Lorsqu'il est malade , & il est sujet à bien des maladies , il se couche rarement.

Il y a en France plusieurs haras , où l'on eleve des poulains.

On emploie quelquefois le lait de jument en médecine , contre l'asthme & la phthisie sur-tout.

Après sa mort le cheval est encore utile : on se sert du crin pour faire des boutons, des tamis, des toiles, des archets d'instruments de musique ; avec son poil on rembourre les selles & les meubles ; on en fait aussi des cordes avec le crin. Les tanneurs préparent sa peau, & en font un cuir qui est employé par les selliers & par les bourreliers. La corne du pied est aussi mise en œuvre.

3. *L'Ane.*

Cet animal domestique qui diffère beaucoup du cheval par la petitesse de sa taille, par ses longues oreilles, par sa queue qui n'est garnie de poils qu'à l'extrémité, par son port qui n'a point la noblesse de celui du cheval, par sa voix effrayante, par son braire désagréable, & par la figure hideuse qu'il prend quelquefois en relevant ses levres. Mais ces défauts sont rachetés par beaucoup de qualités utiles.

Il est dur, patient au travail ; il porte de grands fardeaux à proportion de sa grosseur, sur-tout lorsqu'on le charge sur les reins, cette partie étant plus forte que le dos. Il est d'une extrême frugalité ; il s'accommode de toutes sortes de nourritures, d'herbes, de feuilles, de chardons, &c.,

C'est la ressource des gens de campagne qui ne peuvent pas acheter un cheval & le nourrir : l'âne les soulage dans tous leurs travaux ; il n'y a point d'animal dont le pied soit plus sûr ; il marche dans les sentiers les plus étroits , les plus glissants , & sur le bord même des précipices.

L'âne est du genre des animaux solipedes , ou qui ont la corne du pied d'une seule pièce. Ses dents sont disposées comme celles du cheval. Il vit vingt-cinq à trente ans ; mais plus communément l'excès des fatigues & des travaux fait avancer le terme de cette carrière naturelle.

Le lait d'ânesse qu'on ordonne comme remède dans certaines maladies , est léger , facile à digérer. Il convient spécialement pour ceux qui ont la poitrine délicate , & pour lesquels on craint la pulmonie.

Avec la peau de l'âne on prépare un cuir très-dur & très-élastique , dont on fait des cribles , des tambours , des feuillets de tablettes de poche sur lesquels on écrit.

C'est encore de la peau de l'âne que les Orientaux préparent un cuir qu'on nomme chagrin , auquel on peut donner toutes sortes de couleurs.

On fait en Chine avec la peau de l'âne une colle qu'on dit bonne contre les maladies de poitrine. Il s'en fait un grand

commerce dans l'Inde , sous le nom de *ho-ki-hao* ; elle est fort chere en Europe.

4. *Le Bœuf.*

Sous ce terme générique sont compris le taureau , le bœuf , la vache , la génisse , le veau.

Le Taureau est indocile & fier. Il marche volontiers à la tête du troupeau , & combat généreusement pour le défendre. Ainsi que le rhinocéros , le taureau entre en fureur à la vue de la couleur rouge ; phénomène singulier , mais que l'expérience démontre. S'il y a deux troupeaux de vaches dans une prairie , les deux taureaux s'en détachent & s'avancent l'un vers l'autre en mugissant ; ils se heurtent avec impétuosité , se battent avec acharnement , & ne cessent le combat que lorsqu'on les sépare , ou que le plus foible est contraint de céder au plus fort : alors le vaincu se retire tout triste & tout honteux ; au lieu que le vainqueur s'en retourne tête levée , triomphant & tout fier de sa victoire.

Le Bœuf est un animal domestique dont les cultivateurs tirent un très-grand avantage. Il ne convient point pour porter des fardeaux ; la forme de son corps & de ses reins le démontre : mais la grosseur de son cou , la largeur de ses épaules indi-

quent assez qu'il est propre à tirer & à porter le joug. C'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement ; il est pourtant singulier que cet usage ne soit pas général, & que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes. Comme il a la tête très-forte, il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les epaules. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, sa tranquillité même & sa patience dans le travail, semblent concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante & toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts. Le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à ce travail ; il est trop élevé sur ses jambes ; ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, d'ailleurs il s'impatiente & se rebute aisément.

Dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans, il faut commencer à apprivoiser le bœuf, & à le subjuguier ; si l'on attend plus tard, il devient indocile & souvent indomptable. La patience, la douceur & même les caresses sont les seuls moyens

qu'il faut employer ; la force & les mauvais traitemens ne feroient propres qu'à le rebuter pour toujours.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix. A cet âge , on fera bien de le tirer de la charrue pour l'engraisser & le vendre. Sa chair qui sert pour notre nourriture , en fera meilleure que si l'on attendoit plus long-temps.

Le cheval mange nuit & jour lentement, mais presque continuellement ; le bœuf au contraire mange vite , & prend en assez peu de temps toute la nourriture dont il a besoin ; après quoi il cesse de manger & se couche pour ruminer.

Avant que d'expliquer ce que c'est que ruminer, il faut savoir que le bœuf a quatre estomacs : le premier , c'est-à-dire celui auquel l'œsophage aboutit, est le plus grand de tous , on l'appelle la *panse* , l'*herbier* ou la *double* ; on a donné au second le nom de *réseau* ou *bonnet* ; ce n'est , à dire vrai , qu'une continuation du premier , il est situé au côté droit de sa partie antérieure : le troisième est bien distingué des deux premiers , & n'y communique que par un orifice assez étroit ; ce troisième estomac est nommé le *feuille* , le *millet* , *mellier* ou *pseautier* ; il est plus grand que le bonnet , & plus petit que la *caillette* , qui est

le

le quatrième estomac auquel on a aussi donné le nom de *franche-mule*.

La rumination n'est qu'un vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ses deux premiers estomacs, c'est-à-dire, la panse, & le bonnet qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être. Cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient; qui n'est que très-peu hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. Si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer dans le troisième estomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit, dont même l'orifice est situé à la partie supérieure du premier, & presque aussi haut que celui de l'œsophage. Ainsi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante. Il est donc nécessaire que les parties les plus seches remontent dans l'œsophage dont l'orifice est plus large que celui du conduit. Elles y remontent en effet; l'animal les remâche, les macere, les imbibe de nouveau de sa salive, & rend ainsi peu-à-peu l'aliment plus coulant; il le réduit en pâte assez liquide pour qu'elle puisse couler

dans ce conduit qui communique au troisieme estomac , où elle se macere encore avant que de passer dans le quatrieme ; & c'est dans ce dernier estomac que s'acheve la décomposition du foin qui y est réduit en parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication , c'est que tant que ces animaux tettent , ou sont nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans , ils ne ruminent pas , & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver , & lorsqu'on les nourrit d'alimens secs , qu'en été pendant lequel ils paissent l'herbe tendre.

La Vache peut aussi servir à la charrue , mais elle donne un produit qui se renouvelle tous les jours , c'est-à-dire du lait , du beurre & du fromage ; & les veaux font encore un avantage qu'en retire le cultivateur.

On trouve dans le troisieme & le quatrieme estomac du veau qui tette , des grumeaux de lait caillé. Ce lait caillé contient beaucoup de sel volatil acide , & sert de levain pour la digestion des alimens que le veau prend. Ces grumeaux de lait , séchés à l'air , sont la présure dont on se sert pour faire cailler le lait. Plus on garde cette présure , meilleure elle est , & il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

On fait que les teinturiers se servent du fiel de bœuf pour nettoyer les étoffes avant que de les teindre, & que les dégraisseurs l'emploient pour emporter les taches de dessus les habits. Les peintres s'en servent pour nettoyer les tableaux.

Les tanneurs préparent la peau du bœuf, & en font un cuir fort qui sert de semelle pour les souliers; la peau de la vache donne un cuir moins dur.

La pellicule qu'on tire de dessus les boyaux de bœuf, se nomme *baudruche*. Elle est d'usage chez les batteurs d'or, pour interposer entre les lames d'or qu'ils amincissent à coups de marteau.

5. Le Buffle.

Animal de l'Afrique & des Indes qui est devenu domestique; il fut amené en Italie vers la fin du seizième siècle, où depuis ce temps on s'en sert, ainsi que dans quelques-unes de nos provinces méridionales, pour cultiver la terre.

Le Buffle ressemble pour la forme au taureau; mais il a le corps plus court & plus gros, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement plus petite, les cornes moins rondes, noires & en partie comprimées, un toupet de poils crépus sur le front. Sa peau & son poil sont d'une cou-

leur foncée ; son poil est fort comme celui du sanglier ; le ventre , la poitrine , la croupe , la plus grande partie des jambes & de la queue sont entièrement ras , & en général , il n'y a que peu de poils sur le corps de cet animal : sa peau est dure & très-épaisse.

Mais le buffle differe du bœuf par le caractère. Le buffle , dit M. de Buffon , est d'un naturel plus dur & moins traitable que le bœuf ; il obéit plus difficilement ; il est plus violent ; il a des fantaisies plus brusques & plus fréquentes ; toutes ses habitudes sont grossières & brutes ; sa figure est grosse & repoussante , son regard est stupidement farouche. Il avance ignoblement son col , & porte mal sa tête presque toujours penchée vers la terre ; sa voix est un mugissement épouvantable , d'un ton beaucoup plus fort & beaucoup plus grave que celui du taureau ; il a les membres amaigrés , la queue nue , la mine obscure , la physionomie noire comme le poil de la peau.

Cependant les buffles sont des animaux très-utiles. Comme leur corps est très-massif , ils sont propres au labour. Ce n'est pas seulement en Italie qu'ils sont employés à cet usage ; mais ce qu'il est bon de remarquer , c'est qu'il y a des endroits

en ce pays , les confins de la Toscane par exemple , & ceux de l'Etat ecclésiastique , où on laisse paître les buffles domestiques dans les bois : lorsque le laboureur vient à sa charrue , il fait signe à un de ses chiens (ils sont de forte race) d'aller dans le bois ; le chien court , saisit avec la plus grande adresse un buffle par l'oreille , & sans quitter prise , il l'amène à son maître , qui l'attache sous le joug , pendant qu'il retourne dans les bois lui en chercher un autre , qu'il met à côté du premier.

Comme ces animaux portent naturellement leur col bas , ils emploient en tirant tout le poids de leur corps ; aussi un attelage de deux buffles tire-t-il autant que quatre forts chevaux.

On trouve des troupeaux de buffles sauvages dans les contrées de l'Afrique & des Indes , arrosées de rivières , & où il y a des prairies. Ces animaux ne font point de mal à moins qu'on ne les attaque ; mais si l'on vient à les blesser , ils reviennent droit sur leur ennemi , le terrassent & le foulent aux pieds. L'aspect du feu les effraie ; la couleur rouge les irrite & les met en fureur , au point que l'on n'ose s'habiller de rouge dans les pays où il y a des buffles.

Sa peau préparée & passée à l'huile ,

porte le nom de busle. Durant fort long^s temps, la Cavalerie Françoisé avoit une veste de cette peau, qui sert d'ailleurs à faire des ceinturons, des bourses, &c....

6. *La Chevre.*

C'est sous le nom de la femelle qu'est désigné ce genre d'animaux domestiques. Le mâle se nomme bouc ; il differe du belier, en ce qu'il est couvert de poil & non pas de laine, & en ce que ses cornes ne sont pas autant contournées que celles du belier. De plus, il porte sous le menton une longue barbe, & il répand une mauvaise odeur.

Ainsi que le bouc, la chevre a un toupet de barbe sous le menton, & de plus, deux glands ou especes de grosses verrues qui lui pendent sous le col. Le mâle & la femelle ont la queue fort courte.

La chevre, dit M. de Buffon, a de sa nature plus de sentiment & de ressource que la brebis ; elle vient à l'homme volontiers ; elle se familiarise aisément ; elle est sensible aux caresses, & capable d'attachement ; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile & moins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse, lascive & vagabonde ; ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit & qu'on la réduit en troupeau ;

elle aime à s'écarter dans les folitudes , à grimper fur les lieux escarpés , à fe placer & même à dormir fur la pointe des rochers & fur le bord des précipices. Toute la fouplesse des organes , & tout le nerf de fon corps , fuffifent à peine à la pétulance & à la rapidité des mouvemens qui lui font naturels. Elle est robuste , aifée à nourrir , presque toutes les herbes lui font bonnes ; & il y en a peu qui l'incommodent. Elle s'expose volontiers aux rayons les plus vifs du soleil , fans que ses ardeurs lui caufent , ni étourdissement , ni vertige comme à la brebis.

La chevre fournit un lait qui tient le milieu entre celui de vache & celui d'ânesse ; il est moins epais que le premier , & moins féreux que le second ; ce qui le rend très-propre dans le cas où le lait de vache seroit trop pesant , & celui d'ânesse trop aqueux.

Ce font les chevres de Barbarie , de l'Asie mineure & des Indes qui fournissent la plus grande quantité de ce beau poil de chevre avec lequel on fait des etoffes. Cette espece de chevre donne aussi trois fois plus de lait que les nôtres ; le fromage en est meilleur.

On prépare de différentes manieres les

peaux de bouc & de chevre ; on les prépare en chamois & en maroquin.

7. *Le Mouton & la Brebis.*

Sous le nom de mouton est compris le belier , la brebis , l'agneau.

Le Belier porte sur la tête des cornes qui viennent se contourner sur le devant en forme de demi-cercle ; elles sont aussi quelquefois contournées en spirale : c'est par les cornes qu'on connoît son âge.

La Brebis n'a point de cornes.

De tous les animaux quadrupèdes dans l'état de domesticité , cette espèce est la plus stupide : & ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité , la brebis se laisse enlever son agneau , sans le défendre , sans s'irriter , sans résister & sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire. Mais cet animal est pour l'homme le plus précieux. Seul il peut suffire aux besoins de première nécessité ; il lui fournit à la fois de quoi se nourrir & se vêtir , sans compter les avantages particuliers qu'on fait retirer du suif , du lait , de la peau , & même des boyaux , des os , & du fumier de ce bétail.

Lorsque le mouton , une fois engraisé ,

vient à diminuer, on ne parvient plus à lui faire reprendre sa graisse : il périt de langueur.

Sa laine est un objet considérable de commerce; on en fait la tonte tous les ans vers le mois de Mai. Sa peau, préparée avec une partie de la laine & sans laine, sert à beaucoup d'usages. On fait avec les boyaux des cordes, plus ou moins grosses, pour les instrumens de musique & pour d'autres usages.

On fait aussi d'excellens fromages avec le lait pur de la brebis, ou en le mêlant avec celui de vache.

Il y a des moutons dans les pays étrangers qui sont différens des nôtres.

Ceux de la côte d'Yemen, dans l'Arabie heureuse, ont la laine du corps blanche, & celle de la tête noire.

La queue des moutons du Cap de Bonne-Espérance, en Afrique, ainsi que celle des moutons de l'isle de Madagascar, pèse quinze à vingt livres.

Les moutons de la côte de Malaguettes, dans la Guinée, en Afrique, ont une crinière assez semblable à celle du lion.

8. *Le Chien.*

Le Chien, dit M. de Buffon, indépendamment de la beauté de sa forme, de la

vivacité, de la force, de la légèreté, & par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Il possède un sentiment délicat, exquis, que l'éducation perfectionne encore; ce qui rend cet animal digne d'entrer en société avec l'homme. Il fait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il fait, par des services assidus, par des caresses réitérées, par des cris de douleur, ou par des jappemens de joie, ou par des hurlemens de desirs, se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur.

La durée ordinaire de la vie des chiens est de quatorze ans environ.

La force digestive de l'estomac des chiens est considérable; les os s'y ramollissent.

De tous les animaux que nous connoissons, les chiens sont les plus sujets à la rage. Cette maladie rend le chien furieux; souvent même il ne reconnoît plus son maître. En cet état, il se jette indifféremment & sur les hommes & sur les animaux; il les mord, & sa morsure leur communique la même maladie, si l'on n'y apporte un prompt remède. Le principal symptôme de la maladie à son dernier degré, est l'horreur pour l'eau, ou l'hydrophobie. Il

est rare qu'on guériffe un homme chez qui ce symptome existe.

De tous les moyens qu'on a mis en usage pour empêcher les suites de la morsure d'un animal enragé, il paroît que le plus efficace est le mercure. On eteint cette substance minérale dans du fain-doux, dont on forme une pommade, avec laquelle on fait des frictions sur différentes parties du corps de la personne mordue. Ce moyen fut soupçonné dès 1699 par M. Sauvry, Docteur en Médecine & de l'Académie des Sciences; il fut proposé en 1738 par M. Default, Médecin de Toulouse, & en 1748 par M. Sauvages, Professeur en l'Université de Montpellier. Il fut employé avec succès en 1775 à l'égard de huit personnes qui furent mordues (dans le Mâconnois) par un loup enragé. La méthode qu'on suivit dans ces tristes circonstances avoit été tracée par M. de Lafsône, premier Médecin de la Reine. Cette méthode a été rendue publique en 1776, par ordre du Gouvernement, pour servir de règle & de modèle.

Les chiens sont encore sujets à nourrir dans leurs entrailles un ver qu'on nomme *solitaire*, parce qu'il est seul; il est plat comme un ruban, blanc, & long de plusieurs aunes.

Ce ver s'engendre aussi dans l'homme, qu'il jette dans la maigreur, & conduit au tombeau. Le Gouvernement vient de publier aussi un remède éprouvé pour expulser du corps un insecte si dangereux.

La peau des chiens dont les poils sont longs, fins & beaux, est employée pour diverses fourrures. On les prépare aussi pour faire des gants & des bas.

9. *Le Chat.*

Le Chat, dit M. de Buffon, est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité pour l'opposer à autre ennemi encore plus incommode, & qu'on ne peut chasser. Quoique les chats, sur-tout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un minois hypocrite, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, & que l'éducation ne fait que masquer. Le chat est joli, léger, adroit, propre.

La femelle prend un soin particulier de ses petits; elle se jette avec fureur sur les chiens & autres animaux qui ont l'air d'en approcher. Lorsqu'elle se trouve trop inquiétée, elle les transporte dans un autre lieu; pour cela, elle les prend par la peau du cou.

La vie du chat ne s'étend guère au-delà

de dix à douze ans ; ils sont cependant très-vivaces , très-durs ; ils ont plus de nerfs , plus de ressorts que d'autres animaux qui vivent plus long-temps.

Le chat sans être dressé devient de lui-même un très-habile chasseur. Son grand art consiste dans la patience & dans l'adresse ; il reste immobile à épier les animaux , & manque rarement son coup. Il voit très-bien au milieu de la nuit ; ses yeux dans les ténèbres sont très-brillans & très-lumineux.

Comme ces animaux sont très-propres , & que leur robe est toujours sèche & lustrée , leur poil s'électrise aisément , & l'on en voit sortir des étincelles avec bruit dans l'obscurité , lorsqu'avec la main on les frotte à rebrousse-poil , & même dans la direction des poils.

L'usage des ongles de cet animal , ainsi que de ceux du tigre , dépend d'une mécanique particulière ; ils ne sont jamais usés par le frottement du marcher , parce que l'animal peut les cacher & les retirer dans leur fourreau par la contraction des muscles qui les attachent ; & ne les faire sortir que quand il s'en veut servir pour frapper , pour déchirer & s'empêcher de glisser.

On voit tous les jours avec étonnement qu'un chat tombant de très-haut se retrouve

toujours sur ses pattes , quoiqu'il les ait d'abord tournées vers le ciel , & qu'il parût devoir tomber sur le dos : la fouine , le renard , le putois , le tigre sont dans le même cas. Suivant la démonstration de M. Parent , cet effet singulier dépend de ce que dans l'instant de la chute , ces animaux recourbent leur corps , & font un mouvement mécanique comme pour se retenir ; d'où résulte une espece de demi-tour , qui rend à leur corps le centre de gravité , & les fait tomber sur les pattes. La plus fine connoissance de la mécanique ne feroit pas mieux en cette occasion , dit le célèbre Historien de l'Académie , que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle.

10. *Le Cochon.*

De tous les quadrupedes , le Cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influencer sur le naturel. Toutes ses habitudes sont grossieres ; tous ses goûts sont immondes ; toutes ses sensations se réduisent à une gourmandise brutale , qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente , & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître.

La graisse du cochon est différente de

celle de presque tous les animaux quadrupèdes, non-seulement par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c... est mêlée avec la chair assez également. Le suif dans le belier, le bouc, le cerf, &c... ne se trouve qu'aux extrémités de la chair; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités; il la recouvre par-tout, & forme une couche épaisse, distincte, & contenue entre la chair & la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard, à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres espèces d'animaux, tels que l'éléphant, la vache-marine, qui aient des défenses ou les dents canines très-alongées. Dans le sanglier & le cochon, elles se courbent en portion de cercle, & sont plates & tranchantes: on en a vu de neuf à dix pouces de longueur. Les défenses de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal que celles de la supérieure; elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec

les défenses d'en-bas que le sanglier blesse.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser; plus il vieillit, plus cela est difficile, & moins sa chair est bonne. Il est rare qu'on laisse vivre les cochons plus de deux ans; cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans. Ceux que l'on remarque parmi les autres, par la grandeur & par la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, qu'on a plusieurs fois mis à la glandée.

II. *Le Sanglier.*

Cet animal sauvage ne diffère du cochon domestique que par quelques marques extérieures, & peut-être aussi par quelques habitudes.

Le Sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort & la hure plus longue que le cochon domestique; il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus serrées, & le poil toujours noir.

La durée de la vie du sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans.

On appelle en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils

suivent tous leur mere commune. Ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des especes de troupes , & c'est de-là que dépend leur sûreté. Lorsqu'ils sont attaqués , ils résistent par le nombre ; ils se secourent , se défendent : les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres , & en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même maniere , & l'on n'a pas besoin de chien pour les garder.

Quoique les sangliers soient fort gourmands , ils n'attaquent ni ne dévorent pas , comme font les loups , les autres animaux. Cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue. On a vu des sangliers manger de la chair de cheval , & M. de Buffon a trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil & des pattes d'oiseaux ; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche , puisque les cochons mangent leurs petits , & même des enfans au berceau.

La laie ne devient furieuse que quand on attaque ses petits.

Un jeune sanglier de trois ans est diffi-

cile à forcer à la chasse, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter ; au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grande peur des chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête.

Durant le jour, le sanglier reste ordinairement dans sa bauge, au plus epais & dans le plus fort du bois ; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture.

12. *Le Loup.*

Le Loup, dit M. de Buffon, est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; & quoiqu'avec ce goût, il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim ; parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, le force à fuir & à demeurer dans le bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, & qu'il ne peut surprendre que par hazard ou par patience, en les attendant long-temps & souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer.

Il est naturellement grossier & poltron ; mais il devient ingénieux par besoin , & hardi par nécessité. Pressé par la famine , il brave le danger , vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme , ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément , comme les agneaux , les chevreaux.

Le loup est ennemi de toute société. Lorsqu'on les voit plusieurs ensemble , ce n'est point une société de paix ; c'est un attroupement de guerre qui se fait à grand bruit , avec des hurlemens affreux , & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal , comme un cerf , un bœuf , ou de se défaire de quelque mâtin redoutable. S'ils ont quelque rivière à passer , ils la traversent à ~~la~~ file , se prenant par la queue avec les dents , de peur que la force du courant ne les entraîne. Le plus fort d'entr'eux frappe à la porte des payfans pour faire sortir les chiens , pendant que le loup levrier est au guet pour les attraper dans le temps qu'ils sortent.

Le loup a beaucoup de force dans les muscles du cou & de la mâchoire ; il porte avec sa gueule un mouton , sans le laisser toucher à terre , & court en même temps plus vite que les bergers ; en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre & lui faire lâcher prise. Il marche , court ,

rode des jours entiers & des nuits ; il est infatigable , & c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course.

Lorsqu'il tombe dans un piège , il est tellement & si long - temps épouvanté , qu'on peut lui mettre un collier , l'enchaîner , le museler , le conduire ensuite par-tout où l'on veut , sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou de mécontentement.

Le loup a les sens très - bons , l'œil , l'oreille & sur-tout l'odorat ; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue.

La couleur de son poil varie dans les différens climats , & même quelquefois dans le même pays. Dans les pays du nord , on en trouve de tout blancs & de tout noirs.

Lorsque les loups qu'on a pris sont jeunes , c'est-à-dire dans la première & seconde année , ils sont assez dociles , ils sont même assez caressans ; & s'ils sont bien nourris , ils ne se jettent ni sur la volaille , ni sur les autres animaux : mais à dix-huit mois ou deux ans , ils reviennent à leur naturel. On est forcé de les enchaîner , pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal.

Avec la peau du loup , on fait de four-

tures grossières qui sont chaudes & durables, même des manchons. Les dents de loup servent à faire des hochets pour les enfans , & à polir les ouvrages des Relieurs & Doreurs.

13. *Le Renard.*

Le Renard, dit M. de Buffon, est fameux par ses ruses , & mérite sa réputation. Ce que le loup ne fait que par la force , il le fait par adresse , & réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens & les bergers , sans attaquer les troupeaux , sans traîner les cadavres , il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même ; ce sont , comme l'on fait , celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect , ingénieux & prudent même jusqu'à la patience , il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve qu'il fait n'employer qu'à propos ; il veille de près à sa conservation. Quoiqu'aussi infatigable & même plus léger que le loup , il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il fait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle , où il se retire dans les dangers pressans , où il s'établit , où il eleve ses petits ; il n'est point animal vagabond , mais domicilié.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, & l'organe de la voix plus souple & plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux; le renard glapit, aboie, & pousse un son triste, semblable au cri du paon. Il a des tons différens, suivant les sentimens dont il est affecté; il a la voix de la chasse, l'accent du desir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse un membre; car il ne crie pas pour toute autre blessure, & il se laisse tuer à coup de bâton, comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, & l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre.

Le renard se loge aux bords des bois, à la portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche; se traîne, arrive & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures, ou passer pardessus, il ne perd pas un instant; il ravage la basse-cour; il y met tout à mort; il se retire ensuite lestement,

en emportant sa proie , qu'il cache sous la mousse , ou qu'il porte à son terrier. Il revient quelques momens après en chercher une autre , qu'il emporte & cache de même , mais dans un autre endroit ; ensuite une troisieme , une quatrieme fois , jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & les boqueteaux , où l'on prend les grives & les bécasses au lacet ; il devance le pipeur ; va de grand matin , & souvent plus d'une fois par jour , visiter les lacets , les gluaux ; emporte successivement les oiseaux qui sont empétrés , les dépose tous en différens endroits , sur-tout au bord des chemins , dans les ornières , sous la mousse ; les y laisse quelquefois deux ou trois jours , & fait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levreaux en plaine ; saisit quelquefois les lievres au gîte ; ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés ; déterre les lapreaux dans les garennes ; découvre les nids de perdrix , de cailles ; prend la mere sur les œufs , & détruit une quantité prodigieuse de gibier.

Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures.

14. *Le Lievre.*

Il vient au monde les yeux ouverts; la mere allaite ses petits pendant vingt jours; alors ils se séparent d'eux-mêmes, & vont chercher leur nourriture.

C'est pendant la nuit que les lievres mangent, se promènent. On les voit au clair de la lune jouer ensemble, sauter, courir les uns après les autres; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille suffit pour les troubler; ils fuient chacun d'un côté différent. Ils n'ont qu'un estomac; ainsi ils ne ruminent pas, comme l'ont avancé quelques Auteurs.

Pendant le jour les lievres restent à leur gîte, qui est un sillon, ou quelque endroit un peu creux; ils dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts, parce que leurs paupieres sont trop petites pour pouvoir couvrir commodément leurs yeux. Ils voient moins de côté que devant eux; ils paroissent avoir les yeux mauvais, mais ils ont comme par dédommagement l'ouïe très-fine.

Les lievres prennent presque tout leur accroissement en un an, & vivent environ sept ans.

Dans les hautes montagnes en Suisse
&

& dans le pays du nord , ils deviennent blancs pendant l'hiver , & reprennent pendant l'été leur couleur fauve.

Tout le monde fait qu'on le chasse , & qu'il est servi sur nos tables.

15. *Le Lapin.*

Le Lapin , qui est une espèce d'animal différent du lievre , est d'une extrême fécondité.

Il a plus de ressource que le lievre pour échapper à ses ennemis. Les trous , qu'il se creuse dans la terre , où il se retire pendant le jour , & où il fait ses petits , le mettent à l'abri du loup , du renard & de l'oiseau de proie : il y habite avec sa famille en pleine sécurité ; il y eleve & nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois.

Il vit huit ou neuf ans. Il court très-vîte , & a l'ouïe très-fine. Sa chair est blanche , au lieu que celle du lievre est noire.

Les peaux de lapins d'Amérique & de Tabago ont une odeur agréablement musquée ; ce qui les fait beaucoup rechercher pour les fourrures. On a trouvé moyen de filer le poil du lapin ; on y joint un peu de soie pour en faciliter l'opération : on fait avec ce poil filé une espèce d'étoffe.

Phil. III. Part. Tome I. H

16. *Le Chameau & le Dromadaire.*

Ces deux noms, dit M. de Buffon, ne désignent pas deux especes différentes, mais indiquent seulement deux races distinctes & subsistantes de temps immémorial dans l'espece du chameau. Le principal, & pour ainsi dire l'unique caractere sensible par lequel ces deux races different, consiste en ce que le chameau porte deux bosses, & que le dromadaire n'en a qu'une; ce dernier est aussi plus petit & moins fort que le chameau.

On distingue en Afrique trois especes différentes de chameaux : les uns sont les plus grands, les plus forts; ils portent jusqu'à mille livres pesant, & quelquefois jusqu'à douze cens livres; d'où vient que dans l'Orient on les nomme *navires de terre*.

Ceux du Turquestan en Asie sont plus petits que les premiers; ils sont également propres à être chargés & à être montés.

Les troisiemes sont petits, maigres, & sont si bons coureurs, qu'ils peuvent faire plus de trente lieues en un seul jour.

Le dromadaire & le chameau sont de la classe des animaux ruminans. Ces animaux peuvent rester neuf jours & davantage sans boire, en faisant cependant chaque jour vingt-cinq à trente lieues, & en portant des poids énormes.

Si par hazard il se rencontre une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue; la soif qui les presse leur fait doubler le pas, & ils boivent en une seule fois pour tout le temps passé & pour autant de temps à venir; car souvent leurs voyages sont de plusieurs semaines, & leur temps d'abstinence dure autant que leur voyage: on ne leur donne par jour qu'une pelotte de pâte, & même on ne leur laisse par jour qu'une heure de repos.

Il y a dans le chameau, indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminans, une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver de l'eau. Ce cinquième estomac manque aux autres animaux, & n'appartient qu'aux chameaux. Il est rempli d'une multitude de cavités, & d'une capacité assez vaste pour contenir une grande quantité de liqueur; elle y séjourne sans se corrompre, & sans que les autres alimens puissent s'y mêler. Lorsque l'animal est pressé par la soif, & qu'il a besoin de délayer les nourritures seches, & de les macérer par la rumination, il fait remonter dans sa panse, & jusqu'à l'œsophage, une partie de cette eau par une simple contraction des muscles. C'est

donc en vertu de cette composition très-singulière, que le chameau peut se passer plusieurs jours de boire, & qu'il prend en une seule fois une prodigieuse quantité d'eau, qui demeure saine & limpide dans ce réservoir.

Le chameau est fort docile; on le dresse dès l'enfance, à se baïsser sur ses genoux lorsqu'on veut le charger.

Il n'est pas vrai, comme on le lit dans quelques Auteurs, qu'il y ait une antipathie du chameau à l'égard de l'âne, du cheval & du mulet; car on voit souvent ces animaux réunis sous un même toit, sans qu'ils témoignent la moindre aversion les uns contre les autres.

17. *La Rhenne.*

La Rhenne, ou renne, rhantier, ou ranglier, ou ramfier, est un animal du genre des cerfs; il se trouve dans la Norvege, dans la Suede & dans les pays du nord du côté du pôle arctique.

Ce quadrupede, qui est de la classe des ruminans, forme le principal bétail des Lapons. Il a la figure du cerf, mais il est plus grand & plus gros; tous ses membres sont encore plus déliés. Ses deux cornes, qui vont en arriere, sont grandes & branchues, rondes près de la tête, & toutes leurs

extrémités sont en palmes, terminées par des pointes. Une singularité remarquable dans les rhennes, c'est que la femelle porte aussi des cornes, mais elles sont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuses.

Le rhenne a les pieds semblables à ceux des buffles, plus courts que ceux du cerf, & beaucoup plus gros; la corne est fendue en deux comme celle de la vache; son poil est d'un gris cendré, excepté sous le ventre, sur les côtés & sur les epaules, où il est blanc.

Cet animal est farouche de sa nature; mais les habitans de la Laponie ont trouvé moyen de l'appivoiser. Il vit rarement plus de treize ans.

Leur chair est excellente à manger fraîche ou séchée. On fait avec leur peau des vêtemens de toute espee. On tire des femelles un lait abondant & gras, dont les Lapons se nourrissent, & font des fromages.

Mais les rhennes, dont ils ont grand soin, & dans lesquels consiste leur richesse, leur servent de chevaux. Un Lapon est réputé riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne se vend à-peu-près que trois florins. C'est même la coutume en Laponie, lorsqu'il s'agit des biens de quelqu'un,

de demander combien il possède de rhennes : si le nombre ne va pas jusqu'à cent, il passe pour n'être pas à son aise.

C'est sur-tout lorsque la terre est couverte de neige, que les Lapons ont besoin de cet animal singulier.

On attache le rhenne à un petit bateau, nommé *pulka*, pointu pardevant pour fendre la neige sans résistance, & sur laquelle il doit glisser; c'est pour cela qu'on lui fait une quille étroite. Un homme moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut faire la plus grande diligence. En voyageant ainsi, l'on porte sa nourriture sur l'avant-trâneau.

18. *L'Eléphant.*

C'est le plus grand des quadrupedes, comme la baleine est le plus grand des poissons, & l'autruche le plus grand des oiseaux.

L'Eléphant a l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien.

Il a des yeux très-petits; ses paupieres sont garnies de poil, ce qui lui est particulier avec l'homme, le singe, l'autruche & le grand vautour. Quoique petits relativement au volume de son corps, les yeux de l'éléphant sont brillans & spirituels; & ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du

sentiment. Il les tourne lentement & avec douceur vers son maître ; il a pour lui le regard de l'amitié , celui de l'attention lorsqu'il parle , le coup d'œil de l'intréelligence quand il l'a ecouté , celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir ; il semble réfléchir , délibérer , penser , & ne se déterminer qu'après avoir examiné & regardé à plusieurs fois , & sans précipitation , sans passion , les signes auxquels il doit obéir.

Son corps est couvert d'une peau toute composée de rides ; ce qui la fait paroître fort vilaine.

L'organe le plus admirable & particulier à l'éléphant , est sa trompe , dans laquelle on remarque des mouvemens & des usages qui ne se trouvent point dans les autres animaux. Cette trompe est très-longue , & l'animal l'allonge & la raccourcit à volonté. Cette partie , qui à proprement parler n'est que son nez , est charnue , nerveuse , creuse comme un tuyau , extrêmement flexible dans tous les sens ; l'extrémité de cette trompe s'élargit comme le haut d'un vase , & fait un rebord dont la partie de dessous est plus épaisse que les côtés ; ce rebord s'allonge par le dessus , & forme alors comme le bout d'un doigt : au fond de cette espèce de petite tasse , on apperçoit deux trous , qui sont les narines. C'est

par le moyen de ce rebord qui est à l'extrémité de la trompe ou de cette espece de doigt, que l'éléphant fait tout ce qu'on peut faire avec la main. Lorsqu'il applique les bords de l'extrémité de sa trompe sur quelque corps, & qu'il retire en même temps son haleine, ce corps reste collé contre la trompe, & en fait les divers mouvemens; c'est ainsi qu'il enleve des choses fort pesantes, & même jusqu'à un poids de deux cens livres.

De la mâchoire supérieure sortent deux dents très-fortes, qu'on appelle *défenses*; elles sont longues de quelques pieds, & un peu recourbées en haut. L'animal s'en sert pour attaquer & pour se défendre vivement contre ses ennemis. La femelle est armée de défenses de même que le mâle. Leur substance est ce qu'on nomme l'*ivoire*; elle approche plus de la nature de la corne que de celle des dents; car elle s'amolit au feu, ce qui n'arrive pas à celle des dents.

Tous les éléphants privés ont d'abord été sauvages; mais ils s'appriivoisent aisément.

Sa hauteur, à prendre depuis la terre jusqu'au-dessus du dos, est de treize à quatorze pieds, & même au-delà. On ne fait pas exactement combien il vit; mais

on prétend qu'il va jusqu'à cent vingt ans, & au-delà.

Les Princes Indiens font confister en partie leur grandeur à nourrir beaucoup d'éléphans ; ce qui est pour eux d'une grande dépense. Un éléphant consomme plus en huit jours que ne consommeroient trente Negres. Celui qui étoit en 1668 à la ménagerie du Roi de France, & qui n'avoit que sept pieds & demi, consommoit tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin, & deux seaux de potage, où il entroit quatre ou cinq livres de pain ; il avoit aussi tous les jours une gerbe de bled pour s'amuser. Ainsi la nourriture de cet animal pouvoit monter chaque année à près de cinq mille francs.

Ces animaux portent des fardeaux d'un poids enorme ; la charge des plus forts va au-delà de trois mille livres. En Perse & aux Indes, les femmes de qualité & les grands Seigneurs voyagent sur ces animaux : on dispose sur leur dos de larges pavilions richement ornés, dans lesquels plusieurs personnes peuvent se coucher ou s'asseoir.

On fait que les anciens s'en servoient en guerre ; & qu'on leur mettoit sur le dos des tours, où se tenoient plusieurs combattans, qui faisoient pleuvoir sur les ennemis une grêle de javelots.

Quoique l'éléphant soit supérieur à tous les autres quadrupèdes par la masse, qu'il ait dans sa trompe & dans ses langues & vigoureuses défenses, des armes terribles, il est cependant attaqué par d'autres animaux féroces, dont quelques-uns ont la force jointe à la légèreté des mouvemens. Ses ennemis sont le tigre, le lion, les serpens, le rhinocéros, sur-tout l'homme, qui emploie divers moyens pour l'attraper, le réduire en esclavage, ou le faire mourir pour lui enlever ses défenses d'ivoire.

19. *Le Cerf.*

Animal quadrupède ruminant, qui a le pied fourchu. C'est un de ces animaux innocens & tranquilles, qui ne semble fait que pour embellir, animer la solitude des forêts, & occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles & nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légèreté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois; & comme il est le plus

noble d'entr'eux , il ne sert qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes.

La femelle du cerf se nomme *biche* , & son petit , toujours unique , *faon*.

Le cerf , qui est cinq à six ans à croître , vit aussi sept fois cinq ou six ans , c'est-à-dire , trente-cinq à quarante ans , malgré ce que l'on a débité de fabuleux sur la durée de sa vie : (on a dit qu'elle étoit de cent ans.)

Le cerf paroît avoir l'œil bon , l'odorat exquis & l'oreille excellente. Tout le monde sait avec quelle légèreté il peut franchir d'un saut une haie ou un mur de plus de six pieds de hauteur. Il nage parfaitement bien ; on en a vu passer à la nage d'une îlle à une autre à plusieurs lieues de distance.

Le faon fournit un aliment tendre , de facile digestion : la chair de la biche n'est pas mauvaise ; mais celle du cerf ne vaut rien , à cause de son odeur désagréable.

Les cornes du cerf sont employées en médecine : on préfère celles qu'ils ont mises bas d'eux-mêmes dans le mois d'avril. Elles sont propres pour arrêter le cours de ventre , les dysenteries , les hémorrhagies.

On prépare avec sa peau un cuir souple & durable. Son bois est employé par les couteliers.

20. *Le Chevreuil.*

Animal quadrupede sauvage ruminant : Il est plus petit que le cerf auquel il ressemble assez ; & quoique la queue du cerf soit courte , celle du chevreuil l'est encore davantage , car on ne l'apperçoit pas.

Le chevreuil a plus de graces , plus de vivacité & même plus de courage que le cerf. Il est aussi plus gai , plus lesté , & plus éveillé. Sa forme est plus arrondie & plus élégante ; sa figure plus agréable. Ses yeux sont plus beaux & plus brillants. Il est encore plus rusé que le cerf , plus adroit à se dérober & plus difficile à suivre. Il a plus de finesse & plus de ressource d'instinct.

Les chevreuils ne vont point par troupes , comme les cerfs & les daims ; ils demeurent en famille ; le pere , la mere (la chevrette) , & les petits ou faons qui sont au nombre de deux , l'un mâle & l'autre femelle , vont ensemble.

Ainsi que la tête du cerf , celle du chevreuil est ornée d'un bois vivant , mais moins grand. Il perd son bois tous les ans vers la fin de l'automne , lequel se refait pendant l'hiver.

On a lieu de penser que le chevreuil ne vit tout au plus que douze à quinze ans.

On peut l'appivoiser , mais non pas le rendre obéissant ni même familier ; il retient toujours quelque chose de son naturel ; & quelque privé qu'il puisse être , il faut s'en défier.

De tous les animaux des forêts , la chair du chevreuil est sans contredit la meilleure ; elle est très-agréable ; mais celle des chevreuils qui vivent dans les pays secs , montagneux , est bien supérieure à celle des autres.

Le bois du chevreuil a les mêmes propriétés en médecine que celui du cerf.

On prépare sa peau en blanc ; elle est très-douce.

21. *Le Daim.*

Il ressemble beaucoup au cerf , mais il est plus petit. Il en diffère sur-tout en ce que ses cornes sont larges & plattes par le bout. La tête de la femelle , qu'on nomme daine , n'est point ornée de bois.

Les daims paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du cerf ; ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les élève dans des parcs où ils sont pour ainsi dire à demi domestiques. L'Angleterre est l'endroit de l'Europe où il y en a le plus , & où l'on fait le plus de cas de cette venaison.

La tête du daim mue plus tard que celle du cerf.

Ces animaux sont portés à demeurer ensemble ; ils se mettent en garde & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs , lorsqu'ils se trouvent en grand nombre , ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes , bien séparées & qui bientôt deviennent ennemies , parce qu'ils veulent occuper également le même endroit du parc. Chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier , & c'est le plus fort & le plus âgé ; les autres suivent , & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner. Ils s'attaquent avec ordre , se battent avec courage , se soutiennent les uns les autres & ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours , jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles & les releguent dans le mauvais pays.

Le daim ne vit qu'environ vingt ans. Il rumine , ainsi que le cerf.

Sa peau est estimée , après qu'elle a été passée en huile par les chamoiseurs , ou en mégie. On en fait des gants , des culottes , &c...

22. *Le Lion.*

Le Lion a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fiere, la voix terrible. Sa taille est bien prise, & si bien proportionnée, que son corps paroît être le modele de la force, jointe à l'agilité. Aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, & ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf & tout muscle. Cette grande force musculaire se marque au-dehors par les sauts & les bonds prodigieux qu'il fait aisément; par le mouvement brusque de sa queue qui est assez fort pour terrasser un homme; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, & sur-tout celle de son front qui est traversée de rides profondes, ce qui ajoute beaucoup à la physionomie ou plutôt à l'expression de la fureur; & enfin par la faculté qu'il a de remuer sa criniere, laquelle non-seulement se herisse, mais se meut & s'agite en tous sens, lorsqu'il est en colere. Le front de cet animal est quarré; le nez est grand, large, evasé; sa gueule est fort grande & fendue; ses mâchoires sont composées de grands os extrêmement forts, & garnies chacune de quatorze dents, dont quatre sont incisives, quatre canines & six molaires. Sa

langue est grande , rude , très-âpre , & parfemée de quantité de petites pointes aussi dures que la corne , longues environ d'un quart de pouce & recourbées vers le gosier. C'est cette disposition des parties de la langue qui rend le léchement du lion extrêmement dangereux ; car il a bientôt endormi la chair & excoxié l'épiderme. Au reste on doit être en garde contre les léchements de cet animal , même le plus apprivoisé ; car dès qu'il a senti le sang , son naturel sanguinaire s'irrite & l'excite à mordre , & à faire de cruels ravages.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur , depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue , qui est elle-même longue d'environ quatre pieds ; ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur , sur trois pieds & demi de hauteur , & la queue longue d'environ trois pieds ; elle est terminée par une espèce de houpe.

La lionne est dans toutes les dimensions , d'environ un quart plus petite que le lion.

Le lion porte un crinière , ou plutôt un long poil qui couvre toutes les parties antérieures de son corps , & qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance

en âge. La lionne n'a jamais ces longs poils , quelque vieille qu'elle soit.

Les lions n'habitent que les climats brûlants de l'Asie & de l'Afrique.

Le lion est susceptible d'être apprivoisé jusqu'à un certain point : aussi l'histoire nous parle-t-elle de lions attelés à des chars de triomphe , de lions conduits à la guerre , ou menés à la chasse , & qui , fideles à leur maître , ne déployoient leur force & leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr , c'est que le lion pris jeune , & élevé parmi les animaux domestiques , s'accoutume aisément à vivre & jouer innocemment avec eux ; qu'il est doux pour ses maîtres , & même caressant , sur-tout dans le premier âge ; & que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois , il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très-impétueux & ses appétits très-véhémens , on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer : aussi y auroit-il du danger à lui laisser trop long-temps souffrir la faim , ou le contrarier en le tourmentant hors de propos ; non-seulement il s'irrite contre les mauvais traitemens , mais il en garde le souvenir , & paroît en méditer la vengeance , comme

il conserve aussi la mémoire & la reconnaissance des bienfaits.

On peut conclure de différens faits, que sa colere est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité; qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, & que dès qu'il est repu, il est en pleine paix; tandis que le tigre, le loup, le renard, la fouine, le putois, le furet donnent la mort pour le seul plaisir de la donner; & que dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse, & plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits (ce qui n'arrive qu'une fois l'année): elle ne connoît point le danger; elle se jette indifféremment sur les hommes & sur les animaux qu'elle rencontre; elle les met à mort; elle se charge ensuite de sa proie, la porte, & la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à fucer le sang & à déchirer la chair.

On s'est faussement imaginé que le chant de coq épouvante le lion; l'on a plus d'une expérience que cet animal a ravagé des poulaillers sans que le chant des coqs,

ni le cri des poules aient fait la moindre impression sur lui. Il n'en est pas de même à l'égard des serpens; l'on est convaincu par des expériences réitérées qu'il les craint extrêmement; c'est pour cela que quand les Maures rencontrent quelque lion, & qu'ils sont hors d'état de se sauver de ses griffes, ils défont promptement la bande de toile qui compose leur turban, & l'agitent devant eux de manière qu'elle imite les mouvemens d'un serpent. Le lion ne l'a pas plutôt apperçu que, sans examiner la vérité ou la fausseté de cette représentation, il quitte la partie, se retire, & les laisse aller en paix.

23. *L'Ours.*

Cet animal quadrupède, bien que sauvage, est connu de tout le monde. Il a le sens de la vue, de l'ouïe, du toucher très-bon; son œil est très-petit relativement au volume de son corps. Il a les oreilles courtes, la peau épaisse, le poil fort touffu, les bras & les jambes charnus comme l'homme. Il a cinq orteils aux pieds de derrière; les os du carpe égaux dans les pieds de devant: mais le pouce n'est pas séparé, & le plus gros doigt est en dehors de cette espèce de main; au lieu que dans celle de l'homme il est en dedans. Ses

doigts font gros , courts , & ferrés l'un contre l'autre aux mains comme aux pieds ; les ongles font noirs & fort durs. Il frappe avec ses poings comme l'homme avec les siens.

L'Ours est non - seulement sauvage , mais solitaire : il fuit par instinct toute société ; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès ; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent à la vieille nature. Une caverne antique dans des rochers inaccessibles , une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre au milieu d'une épaisse forêt , lui servent de domicile. Il s'y retire seul , y passe une partie de l'hiver , sans provision , sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi , ni privé de sentiment , comme le loir ou la marmotte : mais comme il est naturellement gras , & qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne , temps auquel il se recèle , cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence , & il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé.

La femelle met bas un , deux , trois ou quatre petits , qui ont long - temps besoin du secours de leur mere , & qui la suivent durant un an ou deux.

L'ours vit vingt ou vingt-cinq ans. La

voix de l'ours est un grondement , un gros murmure , souvent mêlé d'un frémissement de dents , qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite ; il est très-susceptible de colere , & sa colere tient toujours de la fureur , & souvent du caprice. Quoiqu'il paroisse doux pour son maître , & même obéissant lorsqu'il est apprivoisé , il faut toujours s'en méfier , & le traiter avec circonspection , sur-tout ne le pas frapper au bout du nez.

La chair de l'ours est délicate & bonne ; celle de l'ours est mangeable , mais elle est peu délicate & peu recherchée , parce qu'elle est mêlée d'une graisse huileuse.

La peau de l'ours est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix.

La quantité d'huile qu'on retire de l'ours est considérable. A la Louisiane , on voit dans l'automne des ours qui se sont tellement engraisés , qu'ils n'ont pas la force de marcher , ou du moins qui ne peuvent courir aussi vite qu'un homme.

Ainsi que toutes les graisses , celle d'ours est emolliente , adoucissante , &c....

24. *La Panthere.*

Le corps de cet animal , lorsqu'il a pris son accroissement entier , a cinq ou six

pieds de longueur, en le mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle est longue de deux pieds. Sa peau est pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos & sur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre sous le ventre; elle est marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de rose; ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps.

La Panthere a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, & le cri semblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus & durs.

On la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise. Jamais elle ne perd en entier son caractère féroce: cependant on s'en sert pour la chasse; mais il faut beaucoup de soins pour la dresser, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer: on la mene sur une charrette, enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paroît; elle s'elance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse & l'etrangle; mais si elle manque son coup, elle devient furieuse, & se jette quelquefois sur son

maître , qui d'ordinaire prévient ce danger , en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivans , comme des agneaux , des chevreaux , & lui en jette un pour calmer sa fureur.

La panthere est un animal de l'Asie & de l'Afrique , qui vit de proie : cependant elle se jette rarement sur les hommes , quand même elle seroit provoquée.

Sa peau est un objet de commerce ; on en fait de belles fourrures.

25. *L'Once.*

Cet animal , qui est du genre de la panthere , est beaucoup plus petit , n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur. Il a le poil plus grand que la panthere , la queue de trois pieds de longueur , & quelquefois davantage. Le fond du poil est d'un gris blanchâtre sur le dos & sur les côtés du corps , & d'un gris encore plus blanc sous le ventre. Les taches sont à-peu-près de la même force & de la même grandeur que celles de la panthere.

L'Once s'apprivoise aisément : on la dresse à la chasse ; elle est assez douce pour se laisser manier & caresser à la main. Il y en a de si petites , qu'un cavalier peut les porter en croupe. Aussi-tôt que le chasseur apperçoit une gazelle , il fait descen-

dre l'once , qui est si légère , qu'en trois bonds elle saute au cou de la gazelle , quoiqu'elle coure fort vite : si la gazelle lui échappe , elle demeure sur la place , honteuse & confuse.

L'once se trouve très-communément en Barbarie , en Arabie , & dans toutes les parties méridionales de l'Asie. Elle grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage , & se laisser tomber dessus. Cette maniere d'attraper la proie est particulière aussi à la panthere & au léopard , dont nous allons parler.

On fait de sa peau des fourrures : on l'appelle dans le commerce *peau de tigre d'Afrique*.

26. Le Léopard.

Animal du Sénégal , de la Guinée , & des autres pays méridionaux. Il est un peu plus grand que l'once , mais beaucoup moins que la panthere , n'ayant guere que quatre pieds de longueur ; la queue a deux pieds ou deux pieds & demi. Le fond du poil , sur le dos , est d'une couleur fauve , plus ou moins foncée ; le dessous du ventre est blanchâtre ; les taches sont en anneaux ou en roses ; mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la panthere ou de l'once , & la plupart sont composés
de

de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a aussi de ces taches pleines , disposées irrégulièrement.

Le Léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que la panthere. On ne voit pas qu'on l'ait apprivoisé comme l'once , ni que les Negres de Guinée & du Sénégal , où il est très-commun , s'en soient jamais servis pour la chasse. .

27. Le Tigre.

Le véritable Tigre , qui ne se trouve que dans l'Asie & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique , n'est pas moucheté ; mais il a de longues & larges bandes en forme de cercle. Ces bandes prennent sur le dos , se rejoignent par-dessous le ventre ; & continuant le long de la queue , y font comme des anneaux blancs & noirs , placés alternativement.

Le plus grand de tous les tigres est celui qu'on nomme *Tigre royal*. Il est extrêmement rare , & de la hauteur d'un cheval.

Le tigre fait mouvoir la peau de sa face , grince des dents , frémit , rugit comme le lion ; mais son rugissement est différent.

Dans la classe des animaux carnassiers , le lion est le premier , le tigre est le second ;

Phil. III. Part. Tome I. I

mais le tigre est plus à craindre que le lion. Celui-ci oublie souvent qu'il est Roi, c'est-à-dire , le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille , il n'attaque jamais l'homme , à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite point ses pas ; il ne court , il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre au contraire , quoique rassasié de chair , semble toujours altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embuches. Il désolé le pays qu'il habite ; il ne craint ni l'aspect , ni les armes des hommes ; il égorge , il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques ; met à mort toutes les bêtes sauvages , attaque les petits éléphans , les jeunes rhinocéros , & quelquefois même ose braver le lion.

Le tigre , trop long de corps , trop bas sur ses jambes , la tête nue , les yeux hagards , la langue couleur de sang , toujours hors de la gueule , n'a que les caractères de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté. Il n'a pour tout instinct qu'une rage constante , une fureur aveugle , qui ne connoît , qui ne distingue rien , & qui lui fait dévorer ses propres enfans , & déchirer leur mere lorsqu'elle veut les défendre.

Ce furent des Ambassadeurs Indiens

qui présenterent à Auguste , dans le temps qu'il étoit à Samos , le premier tigre qui ait été vu des Romains ; & ce fut aussi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il voulut atteler à son char , à l'imitation du Dieu Bacchus.

Le tigre fréquente les bords des fleuves & des lacs ; car comme le sang ne fait que l'altérer , il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume ; d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent , & que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois par jour.

C'est là qu'il choisit sa proie , ou plutôt qu'il multiplie ses massacres.

Quand il a mis à mort quelque gros animal , comme un cheval ou un buffle , il ne les eventre pas sur la place , s'il craint d'y être inquiété. Pour les dépecer à son aise , il les emporte dans les bois , en les traînant avec tant de légèreté , que la vitesse de sa course paroît à peine ralentie par la masse enorme qu'il entraîne. Ceci suffit seul pour nous faire juger de sa force.

Cet animal fait des bonds prodigieux ; car en lui supposant , proportion gardée , autant de force & de souplesse qu'au chat , qui lui ressemble beaucoup par la confor-

mation , & qui dans l'instant d'un clin d'œil fait un saut de plusieurs pieds d'étendue , on sentira que le tigre , dont le corps est dix fois plus long , peut , dans un instant presque aussi court , faire un bond de plusieurs toises.

C'est la vitesse des sauts de cet animal qui le rend si terrible , parce qu'il n'est pas possible d'en éviter l'effet.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel. Ni la force , ni la contrainte , ni la violence ne peuvent le contraindre entièrement. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens. Il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe. Il rugit à la vue de tout être vivant.

L'espèce du tigre a toujours été plus rare & moins répandue que celle du lion ; cependant la tigresse produit , comme la lionne , quatre ou cinq petits. Elle est furieuse en tout temps ; mais sa rage est extrême , lorsqu'on les lui ravit. Elle brave alors tous les périls ; elle suit les ravisseurs , qui se trouvant pressés , sont obligés de relâcher un de ses petits ; elle s'arrête , le saisit , l'emporte pour le mettre à l'abri , revient quelques instans après , & les poursuit jusqu'aux portes des villes , ou jusqu'à leurs vaisseaux.

Les Rois & les grands Seigneurs des Indes se font une gloire d'aller à la chasse des tigres.

La seule utilité qu'on retire du tigre, est sa peau, qui est assez estimée, sur-tout à la Chine.

28. *L'Hyene.*

L'Hyene est à-peu-près de la grandeur du loup, mais son corps est plus court & plus ramassé; elle a la tête plus quarrée & plus courte que lui; ses oreilles sont longues, droites, nues, & ses jambes, sur-tout celles de derriere, sont plus longues. Elle a des yeux placés comme ceux du chien; le poil du corps long, une criniere de couleur gris - obscur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes transversales. Elle est peut-être de tous les quadrupedes le seul qui n'ait que quatre doigts, tant aux pieds de derriere qu'à ceux de devant.

Cet animal, sauvage & solitaire, demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce; & quoique pris tout petit, il ne s'appriivoise pas. Il vit de proie, comme le loup, mais il est plus fort, & paroît plus hardi; il attaque quel-

quefois les hommes ; il se jette sur le bétail , fuit de près les troupeaux , & souvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obscurité , & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Son cri , au rapport de Kœmpfer, témoin auriculaire , imite le mugissement du veau.

L'hyène se défend contre le lion , ne craint pas la panthere , terrasse l'once. Lorsque la proie lui manque , elle creuse la terre avec les pieds , & en tire par lambeau les cadavres des animaux & des hommes.

On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Asie & de l'Afrique.

On a débité beaucoup d'absurdités au sujet de cet animal : par exemple , qu'il fait imiter la voix humaine , retenir le nom des bergers , les appeller , les rendre immobiles , &c.

20. *Le Lynx , ou Loup-Cervier.*

Le Lynx , dont les Anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques , & dont l'urine , suivant leur opinion , avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide , une pierre précieuse , appelée *lapis lynceus* ,

est un animal fabuleux. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom.

Ce dernier ne voit pas à travers les murailles ; mais il est vrai qu'il a les yeux brillans , le regard doux , l'air agréable & gai. Son urine ne fait pas des pierres précieuses , mais seulement il la recouvre de terre , comme font les chats , auxquels il ressemble beaucoup , & dont il a les mœurs & même la propriété. Il n'a du loup qu'une espèce de hurlement , qui , se faisant entendre de loin , a dû tromper les chasseurs , & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de loup , auquel , pour le distinguer du vrai loup , les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier* , parce qu'il attaque les cerfs , ou plutôt parce que sa peau est variée de taches , à-peu-près comme celle des jeunes cerfs , lorsqu'ils ont la livrée.

Le lynx est communément de la grandeur d'un renard. Il diffère de la panthere & de l'once par les caractères suivans ; il a le poil plus long , les taches moins vives , & mal terminées ; les oreilles bien plus grandes , & surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs ; la queue beaucoup plus courte , & noire à l'extré-

mité; le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle.

Il a les pieds divisés comme les lions, & la langue couverte de pointes. Il ne court pas de suite comme le loup: il marche & saute comme le chat. Il vit de chasse, & poursuit son gibier jusques sur la cime des arbres. Les chats sauvages, les martes, les hermines, les ecrevilles ne peuvent lui échapper. Il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au passage, & s'elance dessus; il les prend à la gorge; & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang, & lui ouvre la tête pour manger la cervelle; après quoi, souvent il l'abandonne pour en chercher une autre.

Les lynx, ou loups-cerviers à peau tachée, se trouvent dans le nord de l'Allemagne, en Moscovie, en Sibérie, au Canada, & dans les autres parties septentrionales de l'un & de l'autre continent.

On fait avec les peaux de loups-cerviers de très-belles fourrures, qui font d'un grand usage.

30. *Le Furet.*

Joli petit animal du genre des belettes,

Il a le corps plus alongé & plus mince , la tête plus étroite , le museau plus pointu que le putois ; la longueur de son corps , jusqu'à l'origine de sa queue , est d'environ quatorze pouces. Quoique facile à apprivoiser , & même assez docile , il ne laisse pas d'être fort colere. Il a une mauvaise odeur en tout temps , laquelle devient plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite. Il a les yeux vifs & rouges , le regard enflammé , tous les mouvemens très-souples. Il est l'ennemi juré des lapins ; & il est en même temps si vigoureux , qu'il vient aisément à bout d'un lapin quatre fois plus gros que lui.

On croit le Furet originaire d'Afrique , d'où il fut transporté en Espagne. On s'en est servi pour y détruire les lapins , qui s'étoient singulièrement multipliés dans ce pays.

La femelle est dans cette espee sensiblement plus petite que le mâle. Elle donne des petits deux fois par an ; quelques-unes les dévorent aussi-tôt qu'ils sont nés.

Lorsqu'on présente un lapin , même mort , à un jeune furet qui n'en a jamais vu , il se jette dessus , & le mord avec fureur ; s'il est vivant , il le prend par le cou , & lui suce le sang.

Lorsqu'on le lâche dans les trous des

lapins, on le mufele , afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier , & qu'il les oblige feulement à sortir & à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée.

31. *La Fouine.*

La Fouine est de la grandeur du chat. Elle a la tête petite , le corps alongé , les jambes très-courtes , une queue presque de la longueur de son corps , bien touffue , & dont le poil a deux pouces de longueur.

Cet animal , dit M. de Buffon , a la physionomie très-fine , l'œil vif , le saut léger , les membres souples , le corps flexible , tous les mouvemens très-pressés ; il saute & bondit plutôt qu'il ne marche ; il grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites , entre dans les colombiers , les poulaillers ; mange les œufs , les pigeons , les poulets , en tue quelquefois un grand nombre , & les porte à ses petits. La fouine prend aussi les souris , les rats , les taupes & les oiseaux dans leurs nids.

Elle s'apprivoise à un certain point ; mais elle demeure toujours assez sauvage , pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée. Elle ne vit guere que huit ou dix ans.

La fouine est très-commune en France.

La fourrure que donne sa peau est moins estimée que celle de la marte ; on la met au rang des pelleteries communes.

32. *Le Putois.*

Le Putois ressemble beaucoup à la fouine , par le tempérament , par le naturel , par les habitudes ou les mœurs , & aussi par la forme du corps. Il est plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte , le museau plus pointu , le poil plus épais & plus noir ; il a du blanc sur le front , aussi-bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix : la fouine a le cri aigu , & assez éclatant ; le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux , aussi-bien que la marte & l'écureuil , un grognement d'un ton grave & colere , qu'ils répètent souvent lorsqu'on les irrite. Enfin , le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur , qui loin d'être agréable , est au contraire si fétide , qu'on l'a d'abord distingué & nommé par - là.

Sans faire autant de bruit que la fouine , le putois fait plus de dégât dans les colombiers , dans les poulaillers ; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles , & ensuite il les transporte une à une , & en fait un magasin. Il est aussi fort avide de

miel ; il attaque les ruches en hiver , & force les abeilles à les abandonner. Il fait aussi la guerre aux lapins ; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne.

On n'estime point sa peau , parce qu'elle conserve une partie de l'odeur fétide de l'animal vivant.

33. *Le Blaireau, ou Taïsson.*

Le Blaireau , qui ressemble au chien par le museau , a le corps gros & raccourci , le col court , les oreilles courtes , arrondies , assez semblables à celles du rat domestique ; le poil long & rude , à-peu-près comme des foies de cochon. Le dos de cet animal est mêlé de noir & de blanc , ce qui lui fait donner aussi le nom de *grisart*. Sa queue est courte & garnie de poils longs & forts.

Cet animal est paresseux , défiant , solitaire ; il se retire dans les lieux les plus écartés , dans les bois les plus sombres , & s'y creuse une demeure souterraine. Il semble fuir la société , même la lumière , & passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux , dont il ne sort que pour chercher sa subsistance.

Lorsqu'il est surpris par les chiens , il se jette sur le dos , se défend courageuse-

ment , & jusqu'à la dernière extrémité , avec ses griffes & ses dents , qui font de profondes blessures.

La femelle , prête de mettre bas , coupe de l'herbe , en fait une espede de fagot , qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier , où elle fait un lit com-
 • mode pour elle & pour ses petits.

Les jeunes blaireaux s'appriivoisent aisément ; ils jouent avec les petits chiens , & suivent comme eux la personne qu'ils connoissent & qui leur donne à manger.

Cet animal , sans être malfaisant ni gourmand , est carnassier.

34. *La Belette.*

Petit quadrupede , d'une forme allongée , très-bas de pattes. Son dos & les côtés du corps sont de couleur rousse ; la gorge & le ventre sont blancs ; la tête allongée , les oreilles courtes.

• La Belette est fort vive & fort agile : elle habite dans les greniers , dans les étables , & sur-tout dans les trous en terre. Elle cherche avec avidité les œufs de poules & de pigeons pour les sucer. Ce petit animal tue les jeunes poulets & les petits poussins d'un coup de dent , qu'il leur donne à la tête , & les emporte l'un après l'autre dans son trou. Il parcourt les

champs, dévore les cailles & leurs œufs. On prétend qu'il donne la chasse aux rats. Il surprend les taupes dans leurs trous : il est assez agile & assez fin pour attraper des chauve-souris & des oiseaux, dont il suce le sang. Il n'entre point dans les ruches, comme le putois & la fouine, n'étant point friand de miel.

Cet animal a une odeur extrêmement forte & désagréable. Il est si farouche, qu'on ne peut l'appivoiser ; il s'agite dans sa cage, & cherche à se cacher. Si l'on veut le conserver, il faut mettre dedans un paquet d'étoupe, dans lequel il puisse se fourrer.

35. *L'Hermine.*

Animal du genre de la belette. Il est un peu plus grand qu'elle ; il a les ongles blancs, & le bout de la queue noir. Tout le reste de son corps est blanc en hiver ; mais en été la partie supérieure du corps est rouge, & la partie inférieure est blanche.

L'Hermine fait sa nourriture de rats & de taupes. On la trouve en Russie, en Scandinavie, & dans tous les pays du nord, rarement en France. On fait un grand commerce de sa peau, qui est estimée ; les bouts de queue sont fort chers.

36. *La Marte.*

Elle ressemble beaucoup à la fouine ; la Marte cependant a la tête plus grosse & plus courte ; les jambes plus longues , aussi court-elle plus aisément. Mais la gorge de la marte est jaune , au lieu que celle de la fouine est blanche ; le poil de la marte est aussi plus fin , plus fourni , & moins sujet à tomber que celui de la fouine.

Originnaire du nord , la marte est naturelle à ce climat ; & s'y trouve en si grand nombre , que l'on est étonné de la quantité de fourrures qu'on en tire. Elle est au contraire en fort petit nombre dans les pays tempérés , & ne se trouve point dans les pays chauds ; elle est aussi rare en France , que la fouine y est commune .

La marte parcourt les bois , & grimpe au-dessus des arbres ; elle vit de chasse , & détruit une prodigieuse quantité d'oiseaux , dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs ; elle prend les ecureuils & les mulots ; elle mange aussi du miel , comme la fouine & le putois.

La marte s'empare , pour mettre bas ses petits , de ces nids que les ecureuils font pour eux avec tant d'art ; elle se contente d'en élargir l'ouverture.

37. *La Marte Zibeline , ou simplement Zibeline.*

Petit animal sauvage des pays du nord , que les Danois & les Moscovites nomment *Zabelles* , ou *Sables*.

La Zibeline ressemble à la marte , dont on vient de parler , par la forme & l'habitude du corps , & à la belette par les dents. Ses pieds sont larges , & armés de cinq ongles. On voit des zibelines de diverses couleurs , grises , blanches , &c. . . . & la couleur du même animal change suivant les saisons : celui qui dans l'hiver étoit d'un brun noir , est dans l'été d'un jaune brun.

Ces animaux se plaisent le long des fleuves , dans les bois épais & ombragés ; ils ne craignent point l'eau , se nourrissent de poissons , de rats , de fruits , même d'oiseaux & d'écureuils. On les voit grimper & sauter d'arbre en arbre avec la plus grande légèreté. Pendant la nuit , ils sont dans une agitation étonnante ; le jour au contraire , sur-tout après avoir mangé , ils dorment à-peu-près une heure , & sont alors dans une sorte d'engourdissement ; car on a beau les prendre , les secouer , les pincer , ils ne se réveillent pas.

En Sibérie, on emploie les criminels, & des soldats qu'on y envoie exprès, pour la chasse de la zibeline; ils sont obligés de fournir une certaine quantité de peaux; ils ne peuvent tirer qu'à balle, afin de les moins gêner; ce qui exige d'eux beaucoup d'adresse.

Cette riche fourrure se distingue de toutes les autres en ce que lorsqu'on passe la main sur le poil à sens contraire, il s'incline aussi facilement que dans son sens ordinaire.

Les peaux de zibelines de Kamtschatka sont plus estimées que celles de Sibérie.

38. La Civette & le Zibet.

La Civette est originaire d'Afrique. Le Zibet est vraisemblablement la civette de l'Asie, des Indes orientales & de l'Arabie: il diffère de la civette, en ce qu'il a le corps plus allongé, le museau plus délié; la queue plus longue, & mieux marquée de taches & d'anneaux; le poil plus court, plus mollet; point de crinière, c'est-à-dire, point de poils plus longs que les autres sur le cou, ni le long de l'épine du dos; point de noir au-dessous des yeux, ni sur les joues: caractères particuliers & très-remarqués dans la civette.

On appelle ces animaux *chats musqués*,

ou *chats-civettes*. Ils n'ont cependant rien de commun avec le chat que l'agilité du corps ; ils ressemblent plutôt au renard , sur-tout pour la tête. Ils ont la robe marquée de bandes & de taches.

Les civettes mâles & femelles , les zibets mâles & femelles produisent également la liqueur odorante , qu'on nomme *civette* : elle se trouve dans une poche ou sac placé au-dessous de l'anus. La liqueur qu'elle contient est de la consistance de pommade : le parfum qu'elle exhale , bien que fort , est très-agréable , au sortir même du corps de l'animal.

Il ne faut pas confondre cette matière des civettes avec le musc , qui est une humeur donnée par la gazelle.

Quoique ces animaux soient originaires des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie , ils peuvent cependant vivre dans les pays tempérés , & même froids , pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air , & qu'on leur donne des alimens succulens & choisis. On en nourrit un assez grand nombre en Hollande , où l'on fait commerce de leur parfum.

Le parfum de ces animaux est si fort , qu'il se communique à toutes les parties de leur corps , & que leur poil en est imbu.

36. *La Genette.*

Animal plus petit que les civettes, dont le corps est plus allongé, la tête plus effilée, les jambes beaucoup plus courtes; tacheté de même, ayant sur le dos une espèce de crinière : sa queue, qui est aussi longue que le corps, est marquée alternativement d'anneaux noirs & blancs.

La Genette est un peu plus grande que la fouine, qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps, aussi-bien que par le naturel & les habitudes; seulement il paroît qu'on apprivoise la genette plus facilement.

On l'appelle *chat de Constantinople*, *chat d'Espagne*, *chat-genette*, quoique l'animal n'ait rien de commun avec les chats, que l'art d'épier & de prendre les souris, & de pouvoir s'apprivoiser comme eux.

La genette ne se trouve guère que dans l'Espagne & dans le Levant. Comme la civette, elle porte un sac, dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais foible, & dont l'odeur ne se conserve pas.

La peau de cet animal fait une fourrure légère & très-jolie. Cependant la mode en est passée.

40. *La Gazelle, ou animal du Musc.*

Joli quadrupede à pied fouchu , d'une taille fine & bien prise , & des plus légers à la course. Il se trouve communément en Afrique & aux Indes orientales.

Les Gazelles ruminent ; la femelle , ainsi que le mâle , a des cornes. Elles ont les jambes de devant moins longues que celles de derriere , ce qui leur donne , comme au lievre , plus de facilité pour courir en montant qu'en descendant.

L'espece de gazelle qui donne le *musc* , a des caracteres qui lui sont particuliers. Elle a le poil rude & long , le museau pointu , & des défenses à-peu-près comme le cochon : mais ce qui la distingue surtout , c'est cette bourse qui contient la substance appelée *musc* ; bourse qui s'eleve au-dessus du ventre à environ un pouce.

Les mâles & les femelles donnent également ce parfum ; mais celui des mâles est préférable.

Les Parfumeurs faisoient autrefois une plus grande consommation de musc qu'ils n'en font aujourd'hui. Il a passé de mode.

41. *Le Rat.*

Le Rat , connu de tout le monde , est

carnassier, & même omnivore : il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres. Il ronge la laine, les étoffes, les meubles ; perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers ; il en sort pour chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner ; il y fait même quelquefois magasin, sur-tout lorsqu'il a des petits.

Malgré les chats, le poison, les pièges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. Heureusement ils se tuent, ils se mangent entr'eux pour peu que la faim les presse ; en sorte que lorsqu'il y a disette à cause du grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête, & mangent d'abord la cervelle, & ensuite le reste du corps : le lendemain la guerre recommence, & dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre. C'est pour cette raison qu'il arrive ordinairement qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps, ils semblent souvent disparaître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps.

Un gros rat est plus méchant, & presque aussi fort qu'un jeune chat. Pour qu'un chat résiste au rat, il faut qu'il soit vigou-

reux & aguerris. La belette, quoique plus petite que le chat, est pour le rat un ennemi plus redoutable, parce qu'elle le poursuit jusques dans son trou, & qu'elle le suce pendant le temps même qu'il la mord.

La femelle met bas plusieurs fois l'année, & toujours cinq ou six petits. Elle veille sur eux, les défend, se bat même contre les chats pour les sauver.

M. Morand, Médecin de la Faculté de Paris & de l'Académie des Sciences, a observé que les rats sont particulièrement sujets à la pierre de la vessie, lorsqu'ils sont vieux, sur-tout les mâles.

42. *La Souris.*

Petit animal du genre du rat. Elle est beaucoup plus petite, plus nombreuse, plus commune, plus généralement répandue. Elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en diffère guere que par la foiblesse & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familiere par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvemens: elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en ecarte guere, & y rentre à la premiere alerte. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les

fourins , les belettes , les rats même lui font la guerre.

Les Souris font d'une immense fécondité. Aristote ayant mis une souris , prête de mettre bas , dans un vase à ferrer du grain , il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris toutes issues de la même mere.

Au reste , la vie de ce petit animal , qui en moins de quinze jours est en état d'aller chercher sa nourriture , n'est pas de longue durée.

Ces petits animaux ne sont pas laids ; ils ont l'air vif , & même assez fin , l'ouïe fort subtile. L'espece d'horreur qu'on a pour eux , n'est fondée que sur les petites surprises & sur l'incommodité qu'ils causent. Leur urine exhale une très-mauvaise odeur.

43. *Le Mulet.*

C'est un animal plus petit que le rat , & plus gros que la souris. Il n'habite jamais les maisons , & ne se trouve que dans les champs & dans les bois. Il est remarquable par les yeux , qu'il a beaux & proéminens.

Il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits , ou qu'il se pratique sous des buissons ou sous des troncs d'arbres. Il y amasse une

quantité prodigieuse de glands, de noisettes, de faines : on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou. Ces trous sont ordinairement à plus d'un pied sous terre, & souvent partagés en deux loges ; l'une où il habite avec ses petits, & l'autre où il fait son magasin.

Ces animaux, qui sont souvent d'un grand dommage aux plantations, pullulent encore plus que le rat ; la femelle fait des petits plusieurs fois par an, & les portées sont souvent de neuf ou dix.

Ils se détruisent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits.

Nous avons mis, dit M. de Buffon, dans un même vase douze Mulots vivans : un jour qu'on oublia d'un quart-d'heure à leur donner à manger, il y en eut qui servirent de pâture aux autres ; & enfin au bout de quelques jours, il n'en resta qu'un seul ; tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilés.

44. L'Ecureuil.

L'Ecureuil est un joli petit animal, qui n'est qu'à demi sauvage, & qui par sa gentillesse,

gentillesse , par sa docilité , par l'innocence même de ses mœurs , méritoit d'être épargné. Il n'est ni carnassier , ni nuisible , quoiqu'il faisisse quelquefois des oiseaux. Il fait sa nourriture ordinaire de fruits , d'amandes , de noisettes , de glands , &c.... Il est propre , lesté , vif , très-alerte , très-éveillé , très-industrieux ; il a les yeux pleins de feu , la physionomie fine , le corps nerveux , les membres très-dispos. Sa jolie figure est rehaussée & parée par une belle queue , en forme de panache , qu'il relève jusques dessus sa tête , & sous laquelle il se met à l'ombre.

Il est , pour ainsi dire , moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis , presque debout lorsqu'il veut manger , & se sert de ses pieds de devant , qui sont libres , comme d'une main , pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre , il est toujours en l'air : il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure , comme eux , sur la cime des arbres ; parcourt les forêts en sautant d'un arbre à l'autre , y fait son nid , cueille les graines , boit la rosée , & ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. Il ne s'engourdit pas , comme le loir , pendant l'hiver ; il est en tout temps très-éveillé.

Phil. III. Part. Tome I. K

Il ramasse des noisettes pendant l'été ; en remplit le tronc & les fentes d'un vieux chêne , & a recours en hiver à sa provision.

C'est ordinairement sur l'enfourchure d'une branche qu'ils s'établissent pour faire leur nid ; ils commencent par transporter des buchettes , qu'ils mêlent , qu'ils entrelacent avec de la mousse ; ils la serrent ensuite , ils la foulent , & donnent assez de capacité & de solidité à leur ouvrage , pour y être à l'aise & en sûreté avec leurs petits : il n'y a qu'une ouverture par le haut , juste , étroite , & qui suffit à peine pour passer. Au - dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône , qui met le tout à l'abri , & fait que la pluie découle par les côtés , & ne pénètre pas.

45. *L'Écureuil volant.*

Petit animal long d'environ cinq pouces , dont les oreilles sont rondes , les yeux grands & noirs : il porte une moustache composée de poils noirs , longs d'un pouce & demi. Les pieds de devant sont armés de quatre ongles pointus & recourbés. Son poil est très-épais , très-doux au toucher , & d'un gris obscur.

Ce petit quadrupède habite sur les arbres , comme l'Écureuil ordinaire ; il va

de branche en branche ; & lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre , ou pour traverser un espace considérable , sa peau , qui est lâche & plissée sur les côtés du corps , se retire au-dehors , se bande , & s'élargit par la direction contraire des pattes de devant , & de celles de derrière , qui s'étendent en arrière dans le mouvement du saut. La peau , ainsi tendue & tirée en dehors de plus d'un pouce , augmente d'autant la surface du corps , sans en accroître la masse , & retarde par conséquent l'accélération de la chute , en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance. Ainsi ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux , ni un voltigement comme celui des chauve-souris , qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées. C'est un simple saut dans lequel tout dépend de la première impulsion , dont le mouvement est seulement prolongé & subsiste plus long-temps , parce que le corps de l'animal présentant une plus grande surface à l'air , éprouve une plus grande résistance , & tombe plus lentement ; mais il ne tomberoit pas certainement de bien haut sans se tuer , parce que le volume qu'il oppose à l'air ne seroit pas capable de le soutenir contre l'accélération de sa chute , si elle

duroit trop long - temps. Il nage comme les autres animaux , sans étendre les prolongemens de sa peau ; & quoique son poil soit mouillé , l'animal se soutient en l'air comme s'il étoit sec , & il peut voler à sa manière en sortant de l'eau. On observe dans l'espèce de saut que fait ce quadrupède pour passer d'un arbre à un autre , qu'il agite sa queue en lui faisant faire des ondulations de côté , & d'un bout à l'autre.

On voit de ces animaux en Pologne , en Laponie , dans la Finlande , en Virginie , dans la nouvelle Espagne , & en Canada. Ceux qu'on voit à la Louisiane sont de la grosseur d'une souris , & s'élancent d'un arbre à un autre , jusqu'à 25 ou 30 pieds de distance. On peut les apprivoiser : il est cependant bon de leur mettre une petite chaîne ; car aimant la liberté , ils regagneroient promptement les bois.

Ils se font un lit de feuilles , dans lequel ils s'enfouissent , & où ils demeurent tout le jour ; ils n'en sortent que la nuit , & quand la faim les presse,

46. *Le Herisson terrestre.*

Petit animal terrestre , gros comme un lapin moyen , & qui fréquente ordinairement les bois. Ses yeux sont petits & à

fleur de tête; ses oreilles sont larges, longues & élevées; ses narines dentelées. Il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles; le pouce est plus court que les autres. Tout le dessus du corps, savoir le dos, les côtés & le sommet de la tête, sont couverts de piquants durs & pointus, comme le sont les coques de châtaignes: ces piquants sont variés de brun & de blanchâtre; les plus longs ont environ un pouce & demi.

Le Herisson leve & abaisse à son gré ces epines, qui sont ses armes naturelles. Sa tête, si l'on en excepte le sommet, sa gorge, son ventre, ses pieds & sa queue sont couverts de poils bruns & blanchâtres.

Quand le herisson a peur, il se met en rond, & par ce moyen il cache sa tête & ses pieds, & n'offre de toutes parts qu'une boule epineuse. Dans cet état, il se défend très-bien contre les chiens & les autres bêtes; si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaisent aussi-tôt.

Cet animal ne sort que la nuit: il se nourrit de fruits; il détache avec ses pattes les grappes de raisins. Rien d'aussi singulier que de le voir se rouler sur ces grappes qui sont à fleur de terre, ou sur les fruits que le vent a abattus. Dès qu'il sent que ses pointes sont entrées dans ces fruits, il s'enfuit avec sa charge dans les

lieux où il se retire, soit dans les creux des arbres, soit dans les cavernes, ou au pied des vieilles masures.

Cet animal passe le fort de l'hiver à dormir.

47. *Le Porc-epic.*

On distingue diverses especes de Porc-epics, lesquelles se trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, dans la Nouvelle-Espagne, dans la baie de Hudson, & dans les deux Indes.

Le Porc-epic d'Afrique est commun au Cap de Bonne-Espérance : il a deux pieds & demi de long ; ses jambes sont courtes ; celles de devant n'ont que quatre pouces, & celles de derriere six ; sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; ses oreilles ressemblent à celles de l'homme ; il n'a point de queue. Le dos & les côtés sont couverts de piquants un peu courbes, de différentes longueur & grosseur, pointus comme des alènes, annelés de blanc & d'un brun noirâtre ; il y en a de tout-à-fait blancs : les plus gros sont les moins longs ; ils ont depuis six jusqu'à douze pouces ; les autres ont quinze pouces, & sont flexibles. Le porc-epic a sur la tête & le derriere du col une espece de panache formé de quantité de piquants

fort déliés, semblables à des foies de sanglier; la poitrine & le ventre sont encore couverts de foies à-peu-près pareilles.

Quand ces animaux sont irrités, ils enflent leur corps de rage, dressent leurs aiguillons, & se jettent de côté pour frapper. Leur peau paroît mobile, & ils font mouvoir avec force tout l'assemblage de leurs dards. Quoiqu'ils soient faciles à mettre en colere, ils ne sont pourtant pas méchants, & ne mordent ni ne blessent personne, à moins qu'ils n'aient été auparavant harcelés.

Les piquants du porc-epic tiennent si peu, qu'il est impossible qu'en se donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns. Les mêmes mouvemens qui les détachent, peuvent les porter à quelque distance; mais il est difficile de croire que le porc-epic les décoche, comme on le lit dans quelques Auteurs.

Les chasseurs prétendent que le porc-epic vit douze ou quinze ans.

Il dort six mois sous terre, & reste dans une espece d'engourdissement, & ils n'ont pas besoin de nourriture: pendant ce temps leurs piquants tombent, & il leur en revient d'autres.

48. *La Marmotte.*

Animal moins grand qu'un lievre, mais

K 4

bien plus trapu, & qui joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse. La couleur de son poil sur le dos est d'un roux brun, plus ou moins foncé; ce poil est assez rude, mais celui du ventre est roussâtre, doux & touffu.

Prise jeune, la Marmotte s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, & presque autant que nos animaux domestiques. Elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître.

Comme la marmotte a les cuisses très-courtes & les doigts des pieds forts à-peu-près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, & se dresse, comme lui, aisément sur les pieds de derrière; ainsi placée, elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux du devant. Elle mange debout comme l'écureuil; elle court assez vite en montant, mais assez lentement en plaine; elle grimpe sur les arbres, elle monte même entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines.

La marmotte s'enferme l'hiver dans une retraite qu'elle s'est faite; elle y demeure engourdie tout l'hiver; elle n'en sort qu'au mois d'Avril.

Les habitans des Alpes, où cet animal est commun, le chassent l'hiver; ils man-

gent les plus grasses , & apprivoisent les plus jeunes.

49. *Le Loir.*

Ce quadrupede est à-peu-près de la taille de l'ecureuil ; il a , comme lui , la queue couverte de longs poils. Il ressemble encore assez à l'ecureuil par ses habitudes naturelles ; il habite , comme lui , les forêts , grimpe sur les arbres , saute de branche en branche ; il fait sa nourriture ordinaire de faines , de noisettes , de châtaignes & autres fruits sauvages : il mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans le nid ; il se loge dans le tronc d'un arbre creux , où il se fait un lit de mousse. Il ne s'apprivoise point ; il demeure toujours sauvage.

Quoique la chair du Loir n'ait rien d'exquis , les anciens Romains la mangeoient avec délices. Varron donne la maniere de faire des garennes de loirs. Ce goût n'a pas été suivi , au rapport de Pline ; les Censeurs défendirent à Rome qu'on en servît sur les tables , parce que leur chair est de difficile digestion. Cependant encore aujourd'hui en Italie , on les prend pour les manger.

Ces petits animaux sont courageux , & défendent leur vie jusqu'à la dernière extrémité ; ils ne craignent ni la belette , ni

K 5

les petits oiseaux de proie : ils échappent au renard , qui ne peut les suivre à la sommité des arbres. Leurs grands ennemis sont les chats sauvages & les martes.

Le Loir reste engourdi l'hiver ; c'est en automne qu'ils se rassemblent plusieurs dans un même trou , d'où ils ne sortent qu'au printemps. *

50. *Le Lérot.*

Le lérot est un petit quadrupède qui n'est pas si gros que le loir , ni que le rat ; il a la queue couverte de poils très courts , avec un bouquet de poils à l'extrémité. Il a le corps & la tête plus courts , les oreilles plus longues , & le museau un peu plus pointu que le loir.

Le lérot habite nos jardins , & se trouve quelquefois dans nos maisons. Ils se nichent dans les trous des murailles ; ils courent sur les arbres en espaliers , grimpent sur les arbres des vergers , choisissent les meilleurs fruits , & les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir. Lorsque les fruits doux leur manquent , ils mangent des amandes , des noisettes , des noix , & même des graines légumineuses. Ils en transportent une grande quantité dans leurs retraites , qu'ils pratiquent en terre , ou dans des arbres creux , où ils se font un lit d'herbes & de mousse.

Le froid les engourdit, la chaleur les ranime; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous resserrés en boule au milieu de leur provision de noix & de noisettes.

51. *Le Muscadin.*

Especes de loir, ainsi que le lérot.

Le Muscadin n'est pas plus gros que la souris; il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité.

C'est, dit M. de Buffon, le moins laid de tous les rats. Il a les yeux brillans, la queue touffue, le poil d'une couleur distinguée; il est plus blond que roux. Il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins; il se trouve, comme le loir, plus souvent dans les bois, où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espece n'en est pas à beaucoup près aussi nombreuse que celle du lérot. On trouve le muscadin presque toujours seul dans son trou.

Ce petit animal est assez commun en Italie, où l'on dit qu'il y en a deux especes; l'une rare, qui a l'odeur du musc; l'autre qui est celle dont nous parlons, & qui n'a point d'odeur.

On trouve ce petit animal en Suede.

Le muscadin s'engourdit par le froid,

& se met en boule comme le loir & le lérot. Il se ranime, comme eux, dans le temps doux; il fait aussi provision de noix & de noisettes, & autres fruits secs. Ainsi que l'ecurcuil, il fait son nid sur les arbres, mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noisettier ou dans un buisson.

52. *La Taupe.*

La Taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue: mais elle a le toucher délicat; son poil est doux comme de la soie; elle a l'ouïe très-fine, & de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & presque semblables aux mains de l'homme.

Elle ferme l'entrée de sa retraite; n'en sort presque jamais qu'elle n'y soit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorsque l'eau la remplit, ou lorsque le pied du jardinier en affaisse le dôme. Elle se pratique une voûte en rond dans les prairies, & assez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviser & à soulever une terre meuble & cultivée, qu'un gazon ferme & tissu de racines.

La taupe ne reste point engourdie l'hiver; elle se nourrit de vers & de racines potageres.

53. *Le Bouquetin, ou Bouc-etain.* ♀

Eſpece de bouc ſauvage qui habite les Alpes de la Suiſſe & de la Savoie. Il ſurpaſſe en grandeur le bouc le plus grand. Ses cornes ſont brunes, noires, longues, un peu recourbées en arc ſur le dos, très-fortes, marquées dans toute leur longueur par des eminences : ſes jambes ſont menues; ſon poil eſt de couleur fauve.

Les Bouquetins vont par petits troupeaux de douze ou quinze; ils ſont ſi légers à la courſe, qu'ils paſſent facilement pardeſſus les rochers les plus eſcarpés. S'il leur arrive en ſautant de ſe précipiter, ils tombent ſur leurs cornes, & ne ſe font aucun mal. Lorsqu'on chaffe ces animaux ſur les montagnes, & qu'ils ſont au large, ils ſe ruent ſur les chaffeurs; mais lors, dit-on, qu'ils n'ont pas aſſez d'eſpace pour ſe tourner, ils perdent courage, & ſe laiſſent prendre.

Les payſans de Suiſſe ſe ſervent dans leurs maladies du ſang de bouquetin, comme d'un ſudorifique : ils ſont ſécher ce ſang, le mettent dans des veſſies, & le vendent aſſez cher.

Les Médecins ne preſcrivent guere le ſang de bouquetin, que les gens de la campagne emploient pourtant dans certaines maladies.

54. *L'Elan, ou l'Ellend.*

Animal quadrupede, ruminant & cornu, sauvage, grand comme un cheval, & habitant les pays septentrionaux.

On en trouve en Moscovie, en Lithuanie, en Pologne, en Suede, en Laponie & en Canada.

La tête de l'Elan est fort grosse, ses yeux sont étincelans, ses levres sont grandes, grosses, & détachées des gencives; ses dents sont médiocres, ses oreilles ressemblent assez à celles de l'âne pour la largeur & pour la longueur; son ventre est ample comme celui de la vache; sa queue est fort petite; ses jambes sont longues & menues, ses pieds noirâtres, & ses ongles fendus comme ceux du bœuf. Son poil, d'un jaune obscur, mêlé d'un gris cendré, approche assez pour la couleur de celui du chameau. Ce poil a jusqu'à trois pouces de longueur; comme il est elastique, il est propre à faire des matelas, & à garnir des selles.

Il faut que les jambes de ce quadrupede soient extrêmement fortes & roides, puisque d'un coup de pied il terrasse l'animal ou le chasseur qui ose l'approcher. Il a les jambes si fermes, qu'il court sur la glace & sur les rochers avec une extrême vitesse sans tomber, ce qui lui donne le

moyen de se sauver des loups, qui ne peuvent l'y suivre.

La femelle de l'elan n'a point de cornes; elles tombent chaque année aux mois de Février & de Mars; au mois d'Août sa tête se trouve ornée d'un nouveau bois.

L'elan aime les lieux ombrageux & humides; il se nourrit de feuilles, d'écorces d'arbres, de mousse. Ces animaux, pour l'ordinaire, vont en troupe; ils sont aussi habiles à nager que le cerf.

La femelle met bas vers la mi-Mai, & n'a qu'un faon ou deux à la fois. Ces faons suivent leur mere pendant deux ou trois ans; & lui sont si attachés, qu'ils se feroient plutôt tuer que de l'abandonner. En prenant les faons tout jeunes, on peut les apprivoiser; on leur fait tetter des vaches, qui les souffrent volontiers.

L'elan, naturellement peureux & timide, se retire dans les plus profondes retraites des épaisses forêts. On le prend de différentes manieres; lorsqu'il a été blessé, si le chasseur ne se fauve pas au plus vîte, l'elan en fureur revient sur lui, le renverse, le foule aux pieds, l'eleve sur ses cornes, & le tue.

L'elan habite les contrées septentrionales, & particulièrement en Lithuanie, en

Moscovie , en Pologne , en Suede , en Lapponie , en Prusse.

Il passe pour être sujet à l'épilepsie , qui chez lui est causée , dit - on , par de petits vermissaux ou insectes , qui lui picotent la membrane pituitaire , & qui se nichent fort avant dans son cuir.

Comme les Anciens croyoient que cet animal se délivroit de l'attaque de l'épilepsie , en fourrant son pied dans son oreille , ils ont demandé le pied gauche de derriere de cet animal , & ont voulu qu'on le lui coupât vivant. Ils ont attribué à ce pied des vertus sans égales ; ils ont dit qu'il guérissoit l'épilepsie , les convulsions , & qu'il étoit bon contre les poisons. Ils en ont fait des amulettes , des bagues , qu'ils ont fait porter aux enfans , pour les préserver de l'épilepsie , des convulsions ; ils en ont mis dans leurs langes , dans leurs berceaux : tous ces moyens n'ont cependant aucune vertu réelle. On pourroit de ses cornes obtenir les mêmes principes que des cornes de cerf.

On envoie en France la peau de l'elan , passée en huile. On la vend improprement sous le nom de *buffle*. On fait de cette peau des baudriers , des ceinturons , des gants , &c....

TROISIEME SECTION.

DES OISEAUX.

NOTIONS GÉNÉRALES.

L'OISEAU est un animal bipède (ou à deux pieds), ovipare, qui a des plumes & des ailes. Ses plumes sont renversées en arrière, & couchées les unes sur les autres dans un ordre régulier. Son corps n'est ni extrêmement massif, ni également épais par-tout, mais bien disposé pour le vol; aigu pardevant, grossissant peu-à-peu; par cette structure, il est plus propre à fendre l'air. Tous les oiseaux viennent d'un œuf; mais ils different beaucoup les uns des autres, par leur figure, leur grandeur, la variété de leurs couleurs, leur maniere de vivre: chaque espece donne une forme particuliere à son nid; autant d'especes, autant de sortes d'œufs.

Entrons dans quelques détails.

Parmi les oiseaux, qu'on a divisés par familles; 1°. les uns ont le bec courbé & les ongles crochus; tels sont les oiseaux de proie, qui sont carnivores; ceux de cette

famille font ou oifeaux de jour , ou oifeaux nocturnes ; ils vivent presque tous folitaires , font très-garnis de plumes ; leur vie est beaucoup plus longue que celle des autres.

2°. Les autres font à bec de pic , un peu oblong , fort & gros.

3°. Cette famille comprend les oifeaux de riviere , qui fréquentent les bords des rivieres , mais fans nager ; ils ont les pieds fendus , les jambes & les cuiffes fort longues , un bec long & pointu ; ils n'ont point de plumes au-deffous des genoux ; quelques-uns font haut-montés fur leurs jambes , & ont le bec court.

4°. Ceux de cette famille qui nagent fur les eaux , & qui s'y promènent , ont les doigts des pieds unis par une membrane ; ce font les oifeaux aquatiques par excellence.

5°. Ceux de la cinquieme famille ont le bec assez droit , quelquefois courbé , plus ou moins long ; les jambes courtes , les aîles fort etendues , un vol fort & rapide , une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle , foible & pointu , vivent d'insectes ; ceux qui vivent de grains , d'herbes epineuses , l'ont fort court & propre à broyer.

6°. On met dans la fixieme famille les oifeaux du genre des poules ; ils ont le bec assez court , un peu recourbé ; le corps

gras, charnu & pesant; des ailes courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut, ni long-temps; leurs pieds sont garnis d'une peau; ils se nourrissent d'herbes, & quelquefois d'insectes; ils font leur nid à terre: leurs petits, qui sont couverts de duvet, suivent la mere, courant çà & là, & ramassent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

Avant que de pondre, les oiseaux font un nid, où ils doivent déposer leurs œufs. Dans certaines especes, le mâle & la femelle partagent ce travail; dans d'autres, la femelle se charge seule de ce soin. Toutes sortes de matieres servent à composer ces nids; mais la même matiere n'est pas employée par toutes les especes. Celle-ci met en usage la mousse, de l'écorce, des herbes seches, de la paille, &c.... Celle-là emploie du jonc, des épines, &c... d'autres se servent de boue, qu'ils garnissent en dedans de matieres douces.

Ces nids sont posés, suivant les especes, tantôt à terre, tantôt dans un buisson, tantôt dans un tronc d'arbre, tantôt sur la cime des plus grands arbres. Mais tous les oiseaux donnent à leur nid une dimension proportionnée au nombre des œufs qui doivent y être déposés.

Ces œufs varient infiniment, & par la

couleur & par la grosseur. Dans certaines especes, la femelle en pond un très-grand nombre, d'autres n'en pondent que deux, d'autres trois, d'autres quatre, &c. . . . On fait que l'œuf est revêtu d'une ecorce assez dure, qu'on appelle *coque* ou *coquille* : mais cette coquille n'avoit pas d'abord cette solidité ; elle ne devient telle qu'à l'air extérieur. Sous cette enveloppe crustacée est une membrane qui entoure tout l'œuf, composé de deux substances ; l'une appelée *blanc*, & l'autre *jaune*. L'une & l'autre ont encore une membrane propre, qui en soutient la masse. Sous la membrane qui environne le jaune, se trouve une petite tache blanche, qu'on appelle *ticatricule* ; c'est dans cette partie que sont contenus les rudimens d'un embryon tout formé, mais invisible à l'œil, même armé de la plus forte lentille. Il demeure dans cet état d'inertie, tant qu'il n'est point vivifié par une chaleur convenable. Elle lui est communiquée par l'incubation. On entend par ce mot l'action de la femelle, qui s'étend sur ses œufs, & y demeure constamment durant un certain temps. Dans certaines especes d'oiseaux, la femelle ne quitte point ses œufs, même pour manger ; le mâle est chargé du soin de lui en apporter : dans d'autres, la femelle est remplacée

par le mâle , lorsqu'elle va chercher sa nourriture.

Suivons les progrès de l'incubation dans la poule de nos basses - cours ; elle dure vingt - un jours. Le degré de chaleur de l'incubation est de trente - deux degrés & demi au thermometre de M. de Réaumur. C'est par cette chaleur que les parties de l'embryon se développent insensiblement.

Après six heures d'incubation , la cicatrice a déjà considérablement augmenté ; on voit distinctement la tête du poulet , jointe à l'épine du dos ; six heures après tout se distingue plus clairement , parce que tout a grossi. Après dix - huit heures d'incubation , la tête a grossi & l'épine s'est allongée ; au bout de vingt - quatre , la tête du poulet paroît s'être recourbée ; presque dans le même temps on voit paroître le commencement des aîles ; la tête , le col & la poitrine s'allongent. Après trente heures d'incubation , il ne paroît rien de nouveau ; mais tout s'est augmenté ; on remarque les vaisseaux ombilicaux , qui sont d'une couleur obscure. Au bout de trente - huit heures , le poulet étant devenu plus fort , montre une tête assez grosse ; au bout de quarante heures , on voit le poulet vivant dans la liqueur enfermée par la membrane appelée *amnios* ; les

premieres ebauches des yeux paroissent , le cœur bat , le sang circule déjà. Au bout de deux jours , on voit l'amnios remplie d'une liqueur assez abondante , dans laquelle est le poulet ; la tête , composée de vésicules , est courbée ; l'épine du dos s'est allongée ; le cœur , qui pend hors de la poitrine , bat trois fois de suite. A cette époque , le poulet ayant été séparé du blanc de son œuf , le mouvement du cœur ne laisse pas de continuer , & de durer un jour entier. Après deux jours & quatorze heures , ou soixante & deux heures d'incubation , le poulet , quoique devenu plus fort , demeure toujours la tête penchée dans la liqueur contenue par l'amnios ; on voit des veines & des arteres qui arrosent les vésicules du cerveau ; on voit les linéamens des yeux & ceux de la moëlle de l'épine qui s'étend le long des vertèbres , & tout le corps du poulet est comme enveloppé de cette liqueur qui a pris alors plus de consistance que le reste. Au bout de trois jours , le corps du poulet paroît courbé ; on voit dans la tête , outre les deux yeux , cinq vésicules remplies d'humour , lesquelles dans la suite forment le cerveau : on voit aussi les premieres ebauches des cuisses & des aîles ; le corps commence à prendre de la chair ; la pru-

nelle des yeux se distingue, & on peut déjà reconnoître le cryftallin & l'humeur vitrée. Après le quatrième jour, les vésicules du cerveau s'approchent de plus en plus les unes des autres; les eminences des vertebres s'avancent davantage; les aîles & les cuiffes deviennent plus folides à mefure qu'elles s'allongent; tout le corps est recouvert d'une chair onctueufe; on voit fortir de l'abdomen les vaisseaux ombilicaux; le cœur est caché en dedans, parce que la capacité de la poitrine est fermée par une membrane fort mince.

Après le cinquième jour & à la fin du fixième, les vésicules du cerveau commencent à se couvrir; la moëlle de l'épine s'étant divisée en deux parties, commence à prendre de la folidité, & à s'avancer le long du tronc; les aîles & les cuiffes s'allongent & les pieds s'étendent; le bas-ventre est fermé & tuméfié: on voit le foie fort diftinctement; le cœur bat dans fes deux ventricules; le corps du poulet est recouvert de la peau, & l'on y distingue déjà les points de la naiffance des plumes.

Le feptième jour, la tête du poulet est fort groffe; le cerveau paroît recouvert de fes membranes; le bec se voit très-bien entre les deux yeux; les aîles, les cuiffes

& les pieds ont acquis leur figure parfaite; le cœur paroît alors être composé de deux ventricules.

Le développement continue de se faire jusqu'au vingt-unieme jour, où le poulet casse sa coquille après avoir *pipé*. De toutes ses parties, le cœur est le dernier à prendre la forme qu'il doit avoir, & à se réunir en deux ventricules; le poumon paroît à la fin du neuvieme jour; le dixieme, les muscles des aîles paroissent, les plumes sortent; ce n'est qu'au onzieme jour qu'on voit des arteres, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher comme les doigts à la main, & qu'il est parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

I. *Le Coq & la Poule.*

Le Coq est un oiseau domestique qui se fait remarquer par la beauté de sa taille, par sa démarche fiere & majestueuse, par ses longs eperons aux pattes; par sa crête charnue, dentelée, d'un rouge vif & brillant; par ses pendants sous le menton; par la richesse & la variété des couleurs de son plumage, & par le contour agréable des plumes de sa queue, qui sont posées verticalement.

Il annonce par son chant les heures de
la

la nuit & la pointe du jour ; il est l'horloge vivante des gens de la campagne. On a remarqué que de tous les oiseaux de jour, le rossignol & le coq sont les seuls qui chantent pendant la nuit. Aussi les Mythologiftes ont regardé le coq comme le fymbole de la vigilance ; c'est pour cette raifon qu'on le trouve fouvent dans les antiques, entre les attributs de Minerve & de Mercure.

Cet oifeau regne en fouverain parmi fes poules ; il aime fingulièrement fes fujettes ; il veille avec affiduité à leur confervation. A-t-il trouvé quelques grains, il les appelle, il s'en prive pour elles. Un bon coq doit être d'une taille plus grande que petite ; avoir le plumage ou noir ou rouge-obscur ; la patte groffe, & bien garnie d'ongles & d'ergots ; la cuiffe longue, groffe & bien emplumée ; la poitrine large ; le cou élevé & bien fourni de plumes ; le bec court & gros ; les yeux noirs ou bleus ; l'oreille blanche & grande ; les barbes rouges & bien pendantes ; les plumes de la tête & du cou étendues jufques fur les epaules, & dorées ; l'aîle forte, la queue grande & repliée en faucille. Il faut qu'il foit éveillé, ardent, beau chanteur.

Les coqs font fiers & courageux ; ils fe battent avec opiniâtreté.

Phil. III. Part. Tom. I. L

On trouve quelquefois dans le nid des poules un petit œuf, gros comme un œuf de pigeon, qu'on appelle *œuf de coq*, parce qu'on croit vulgairement que le coq l'a pondue; & le peuple y ajoute d'autres idées superstitieuses: on dit même que ces œufs étant couvés dans le fumier ou ailleurs, on en voit eclorre des serpents ailés, qu'on appelle *basilics*.

L'observation a démontré que les coqs ne pondent point ces œufs; qu'ils viennent des poules; qu'ils sont sans jaunes, & qu'ils sont inféconds.

Quant aux poules, on observera qu'elles présentent une multitude de variétés; on estime comme les meilleures pondeuses, celles qui sont de moyenne grandeur, & noires de plumage. Comme elles sont ordinairement des œufs en abondance pendant la plus grande partie de l'année, elles ne sauroient suffire long-temps à tant de productions; aussi ont-elles coutume de devenir stériles au bout de trois ou quatre ans. Les premiers œufs que pondent les poules sont petits, & en général les œufs de la seconde, de la troisième & de la quatrième année, sont plus gros que ceux de la première. Il y a des poules qui ne donnent qu'un œuf en trois jours; d'autres pondent de deux jours l'un; d'autres tous les jours.

Nous avons parlé de l'incubation ; nous avons dit qu'elle duroit vingt-un jours de la part de la poule ; & que le degré de chaleur qu'elle donnoit étoit de trente - deux degrés & demi au thermometre de M. de Réaumur. Ces observations ont conduit les anciens Egyptiens à faire eclorre des poulets sans le secours des poules : aujourd'hui même encore on met ce moyen en usage dans l'Egypte.

On construit de longs, & spacieux fours d'une forme particuliere , dans lesquels on met une grande quantité d'œufs ; avec un feu doux & bien ménagé, on leur procure une chaleur egale à celle que les poules communiquent aux œufs qu'elles couvent ; & au bout d'un certain nombre de jours, on voit eclorre un si grand nombre de poulets, qu'on peut les mesurer, & les vendre au boisseau.

M. de Réaumur a fait à ce sujet beaucoup d'expériences ; il les a rendues publiques dans un ouvrage *ex professo* , où il donne la construction des fours qui peuvent servir à faire eclorre des poulets comme en Egypte ; il indique encore un autre moyen de suppléer à l'incubation de la poule , en employant le fumier.

2. *Le Coq de bruyere.*

Il est à-peu-près de la taille du Coq-

d'Inde. Cet oiseau paroît noir de loin ; mais lorsqu'on le regarde de plus près , on voit que ses plumes sont entremêlées de toutes sortes de couleurs. Au-dessus des yeux & autour des oreilles , on remarque de petites plumes rouges ; les deux aîles , aussi-bien que la queue , sont traversées d'une bande blanche , qui représente un beau cercle blanc , quand l'oiseau étale sa queue , comme font le paon & le coq d'Inde.

Le Coq de bruyere se plaît dans les bois écartés , dont le terrain est marécageux , & couvert de beaucoup de mousse. Il se nourrit de fruits & d'œufs de fourmis. Parmi les arbres , il s'attache principalement aux chênes , & aux pins dont les pommes lui servent de nourriture.

Le coq de bruyere est l'oiseau le plus paisible. Il n'offense pas le moindre insecte , & ne fait aucun dommage , ni aux champs , ni aux prés.

La Poule de bruyere est plus petite que le coq , & ressemble par son plumage à la perdrix. Elle pond jusqu'à huit ou neuf œufs blancs marquetés de jaune. Elle les dépose au milieu de la mousse dans un lieu sec.

Quoique ces poules soient très-fécondes , ces oiseaux ne sont pas très-nom-

breux , parce que les oiseaux de proie , les renards & autres animaux en détruisent beaucoup.

3. *Le Coq-d'Inde.*

C'est un gros oiseau qui nous a été apporté des Indes occidentales.

Les Poules - d'Inde font deux pontes tous les ans ; l'une en Février , & l'autre au mois d'Août. Chaque ponte est de quinze œufs ; une poule en peut couvrir à la fois vingt ou vingt-cinq. Ces œufs sont blancs , marquetés de petites taches rougeâtres mêlées de jaune.

Quoique cet oiseau soit très-bien habitué à notre climat , les petits sont délicats à élever dans leur première jeunesse : mais lorsque ce temps critique est passé , ils deviennent très - vigoureux , supportent le froid ; c'est même dans le temps des gelées que les dindons engraisent le plus. Ils supportent à merveille en plein air , le froid , la neige & les frimats.

On voit à la Louisiane beaucoup de Coqs-d'Inde , ou dindons sauvages ; ils ont la forme des nôtres , mais leur plumage est d'un gris de maure , bordé d'un filet doré ; ce qui les rend plus beaux.

4. *Le Canard domestique.*

Cet oiseau est très - privé , bien qu'il

vienne originairement d'œuf de canard sauvage.

Le mâle, ou *malard*, est un peu plus gros que la femelle, qu'on nomme *canne*.

Cet oiseau est d'une grande ressource à la campagne, & de peu de dépense. Il se nourrit de racines, de plantes aquatiques, de vers, & d'autres insectes qu'il trouve. On appelle ce Canard *barboteux*, parce qu'il se veautre dans les lieux bourbeux, dans les ruisseaux, aux bords des étangs & des mares, où il plonge son bec pour y trouver sa nourriture.

La canne fait d'une seule ponte quinze ou vingt œufs, aussi gros que ceux des poules, assez bons à manger, & qui ont la coquille un peu plus épaisse, d'une couleur blanchâtre, teinte de verd mêlé de bleu; le jaune qu'on trouve dans ces œufs est gros & rougeâtre.

5. *Le Canard sauvage, ordinaire.*

Cet oiseau a un grand rapport avec le canard privé ou domestique. Il est de passage, & va par troupe pendant l'hiver. Au printemps le mâle accompagne la femelle; alors ils marchent par paires, & ils ne manquent guère de faire leurs nids près de l'eau, dans les joncs, dans les bruyères. La ponte & la couvée de la

femelle font de quinze à seize œufs, qui produisent autant de petits.

La chair du Canard sauvage est plus estimée que celle du canard domestique.

6. *L'Oie domestique.*

Oiseau de basse-cour, plus grand que le canard; son col est long. La couleur du plumage varie beaucoup.

L'Oie vit très long-temps. Willughby parle d'une oie qui avoit quatre-vingts ans, & qu'on fut obligé de tuer à cause de sa méchanceté, & des mauvais traitemens qu'elle faisoit aux oisons.

Cet oiseau vole peu; il se nourrit principalement d'herbes & de grains: on fait qu'il vit, comme le canard, sur la terre & dans l'eau.

Les femelles font jusqu'à trois pontes par an, & dix à douze œufs à chaque ponte.

L'oie se fert sur presque toutes les tables.

Ses petites plumes servent à faire des lits, des oreillers: les grandes plumes des aîles nous fournissent un instrument pour écrire. On plume les oies deux fois l'année; au printemps & en automne.

Cet oiseau peut causer beaucoup de dommage dans les jardins & dans les

bleds. La jusquiame , la ciguë & l'amande amere sont des poisons pour lui.

7. *L'Oie sauvage.*

Elle est plus petite que l'oie domestique ; elle s'apprivoise difficilement : elle arrive chez nous en hiver , après les grues.

Les Oies sauvages volent par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre , en forme de triangle sans base , comme font les grues & les canards sauvages. Leur cri est perçant , & se fait entendre de fort loin.

Elles se plaisent dans les grandes plaines remplies de bled verd , qui lui sert de pâture. Elles pondent dans les isles & dans les lieux maritimes , où il y a des marécages.

Sa chair est infiniment plus légère , plus favorable & plus délicate que celle de l'oie domestique.

8. *Le Pigeon ordinaire.*

Tout le monde connoît cet oiseau , dont il y a un grand nombre de variétés.

Des deux œufs que le Pigeon pond & couve , l'un produit un mâle & l'autre une femelle ; quelquefois cependant il en sort deux mâles ou deux femelles.

La ponte des deux œufs étant finie , la

femelle se met à les couvrir, de manière que pendant quinze jours complets, elle reste dessus depuis trois ou quatre heures après midi, jusqu'au lendemain matin sur les neuf à dix heures; le mâle alors prend sa place jusqu'à quatre heures du soir, tandis qu'elle va chercher à manger & se reposer; elle revient à l'heure marquée pour relever le mâle, qui lui cede la place jusqu'au lendemain; & ainsi de suite, jusqu'à ce que les petits soient éclos. Si durant la couvaïson la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher, & la pousse à son nid; celle-ci en fait autant à l'égard du mâle, quand il est paresseux.

Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois ou quatre jours aux deux pigeonneaux nouvellement éclos; ils ont seulement soin de les tenir bien chaudement; alors c'est la femelle qui se charge seule de ce soin, si ce n'est pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture; après quoi ils les nourrissent pendant huit jours d'alimens à demi digérés, comme de la bouillie, qu'ils leur soufflent ou dégorgeant deux à trois fois par jour dans le bec; le mâle souffle ordinairement à la petite femelle, & la mere au petit mâle. Peu-à-peu, ils leur donnent un nourriture plus solide, à proportion de

leur force ; & dès qu'ils sont en état de voler , le pere les chasse du nid , & les oblige de pourvoir eux - mêmes à leur nourriture.

Le vol du pigeon est très-rapide & sifflant , sur-tout quand il se sent poursuivi par l'épervier , par le milan , ou par quelque autre oiseau de proie : le pigeon a d'ailleurs la vue & l'ouïe excellentes.

9. *Le Pigeon-ramier.*

On le nomme ainsi , parce qu'il se perche sur les branches d'arbres. Il vole en troupe pendant l'hiver. Il est plus grand que le pigeon ordinaire , & presque aussi charnu qu'un poulet. On en prend beaucoup en certains pays , dans les forêts qui sont plantées de chênes , de frêne & de lierre.

Ce Pigeon bâtit son nid assez mal-proprement , à peu d'élévation ; mais il le rend difficile à trouver. Ce n'est point un oiseau de passage ; mais , suivant les saisons , il fait sa demeure , tantôt dans la plaine , & tantôt dans les montagnes.

Le plumage de son col est chatoyant , ou d'un éclat de soie ; celui de la poitrine , des épaules & des aîles est vineux ; le milieu du dos , couleur de frêne sombre ; le reste est à-peu-près comme dans le pigeon ordinaire.

Sa chair est plus dure que celle du pigeon ordinaire.

10. *Le Faisan, ou Coq-Faisan.*

Cet oiseau est admirable par la variété & par l'éclat de son plumage. Il ressemble un peu au coq ordinaire. Trois couleurs dominent principalement dans son plumage, le brun, le doré & le verd; le dessus de sa tête est d'un cendré luisant. A l'endroit des oreilles, il s'élève des plumes plus longues que les autres. La poule-faisande n'a point de couleurs aussi brillantes que le mâle; elle est à-peu-près de la couleur de la caille.

Les Faisans se perchent la nuit dans les hautes futaies; le jour, ils fréquentent les bois taillis, les buissons & les lieux remplis de broussailles.

La femelle fait son nid à terre, dans les buissons les plus épais; elle pond pour le moins autant d'œufs que la perdrix.

Dans les faisanderics, on a soin de recueillir les œufs, qu'on fait souvent couver par une poule de basse-cour.

La chair de cet oiseau est estimée; elle est très-agréable & nourrissante, lorsqu'elle est attendrie: si l'on mangeoit le faisans le garder plusieurs jours après qu'on l'a tué, la chair seroit dure & coriace.

11. *Le Francolin.*

Oiseau qu'on voit rarement en plaine; il ne fréquente que les montagnes; il se trouve communément dans les Alpes & dans les Pyrénées.

Le Francolin est moins gros que le faisan; ses pieds & ses jambes sont couverts de plumes; sa tête ressemble à celle de la perdrix grise; comme celui de la perdrix, son bec est court & fort, son plumage est de différente couleur. Il porte sur la tête une huppe jaune, avec des taches blanches & noires. Il a au-dessous du bec une sorte de barbe, composée de plumes très déliées.

Les francolins font leurs nids à terre, & pondent autant d'œufs que la perdrix. Ils se nourrissent de graines & de vers.

Sa chair est un peu plus recherchée aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois.

12. *La Gelinotte des bois.*

Cet oiseau est moins gros que le francolin. Il a les jambes à moitié garnies de plumes, & les pieds faits comme ceux de la perdrix grise: les plumes du dos sont comme celles de la bécassie; celles du ventre & de l'estomac sont noires, tiquetées de blanc; les plumes du col ressemblent à celles de la faisande. Sa tête & son bec sont de même que ceux de la perdrix.

Cet oiseau fréquente les lieux où il y a beaucoup de coudriers & d'épines. On en voit en hiver, dans la Lorraine, dans la forêt des Ardennes, dans les montagnes du Forez & du Dauphiné, au pied des Alpes.

Les Gelinottes pondent deux œufs d'où sortent deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Quand ces petits sont un peu grands & élevés, les pere & mere les mettent hors du lieu où ils sont nés, & les abandonnent.

Leur chair, qui devient blanche par la cuisson, est plus délicate & plus saine que celle de la perdrix. La rareté de cet oiseau fait aussi qu'il est très-recherché.

On a fait, par ordre de Louis XIV, des essais pour multiplier les gelinottes dans ce pays-ci, comme les faisans; mais on n'a pu y réussir.

13. *Le Paon.*

Cet oiseau est connu de tout le monde, & distingué de tous les autres oiseaux, par la longueur de sa queue & par les yeux brillans dont elle est ornée.

La femelle, qu'on nomme *paonneffe*, ou *panone*, n'a pas les couleurs du plumage si brillantes que le mâle; sa queue n'a pas le beau plumage de la queue du mâle.

La femelle à sa premiere ponte ne donne que six œufs ; les suivantes font de douze. Ces œufs ont la coque dure , grisâtre & joliment tachetée. Les petits qui en naissent , & qu'on nomme *paonneaux* , sont difficiles à elever. La femelle a grand soin de cacher son nid , parce que le mâle est sujet à casser les œufs qu'elle couve.

Le Paon se nourrit de toutes sortes de graines , comme les poules. Quoique cet oiseau soit etranger à notre climat , il s'y est naturalisé. Il se perche dans les arbres fort elevés , & sur le toit des maisons. Il cause beaucoup de dégâts dans les jardins , & renverse les tuiles qui couvrent les toits.

Le paon (observe M. Pluche) est à la vue ce qu'est le rossignol à l'oreille. Cet oiseau l'emporte sur le coq , sur les canards , les chardonnerets , les perroquets , les faisans , &c.... Au milieu de tous ces oiseaux , dont la parure est magnifique , on distingue le paon ; les yeux se réunissent sur lui ; l'air de sa tête , la légéreté de sa taille , les couleurs de son corps , les yeux & les nuances de sa queue , l'or & l'azur dont il brille de toute part , cette roue qu'il promene avec pompe , sa contenance pleine de dignité , l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux

yeux d'une compagnie que la curiosité lui amene ; tout est singulier & ravissant. Cet oiseau est tout seul un spectacle , & sa beauté a été cause qu'il a été consacré à la Déesse Junon.

14. *L'Outarde, ou Bitarde.*

C'est un oiseau de la grandeur du coq-d'Inde. Il a la tête & le col de couleur cendrée ; le ventre est blanc , & le dos bigarré par des lignes transversales, rousses & noires ; son bec est semblable à celui d'une poule ; il n'a point de doigt de derrière , comme tous les autres oiseaux en ont un.

En hiver les Outardes sont en grandes bandes dans les plaines. Lorsqu'elles sont à terre , il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe , qui sont sentinelle , ayant toujours la tête levée pour avertir les autres , quand quelqu'un paroît ; comme elles ont beaucoup de peine à s'élever , parce que leurs aîles sont courtes , elles sont obligées de s'y prendre de bonne heure.

Les outardes se nourrissent de grenouilles , de souris , de mulôts , de petits oiseaux & de différens insectes ; ainsi elles sont carnassières. L'hiver ; elles mangent des feuilles de navets , de choux & des grains.

Elles font leurs nids dans les terres en friche, & se contentent le plus souvent de creuser la terre pour y poser deux œufs, qui sont blancs, avec quelques taches rousses au gros bout; du reste ils sont aussi blancs que des œufs de cygne.

La ponte se fait sur la fin de Mars ou de Juin. La couvaïson est d'à-peu-près cinq semaines, comme celle des dindes. Les petits courent, comme les poulets, aussitôt qu'ils sont éclos. Le cri des outardes est à-peu-près semblable à celui du corbeau. La chair de l'outarde a le goût de la chair du dindon.

On voit beaucoup d'outardes aux environs de Châlons en Champagne. Il y en a aussi en Poitou.

15. *La Pintade.*

C'est un oiseau originaire des Indes, & du genre des poules, qu'on a ainsi nommé, parce que son plumage paroît être peint de taches blanches & noires.

La Pintade est à-peu-près de la grandeur de la poule domestique ou de basse-cour; mais elle a la queue baissée comme la perdrix: tout le plumage n'est que de deux couleurs, blanc & noir. Ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées, couchées, & comme collées sur la peau.

Sur la tête est une crête , ou une sorte de casque , qui tient de la nature d'une peau sèche , ridée , d'un fauve brun , & ressemblant intérieurement à une chair desséchée & endurcie comme du bois.

On appelle encore cet oiseau *poule d'Afrique* , de *Barbarie* , de *Tunis* , &c. . . .

La pintade est comptée parmi les meilleurs gibiers ; c'est un oiseau des champs comme la perdrix , & elle paroît dans nos climats chercher moins les lieux aquatiques que les faisans mêmes.

16. *La Perdrix grise.*

Cet oiseau commun se nourrit de fourmis & d'œufs de fourmis , de grains de bled , de baies , de chatons de coudrier & de bouleau , & même de feuilles vertes.

La Perdrix fait à chaque ponte seize à dix-huit œufs. Son nid est une petite fosse , presque à fleur de terre , où se trouvent quelques brins de paille ou d'herbe sèche , mis au hazard. Ces œufs qui ont la coque assez ferme , sont d'un gris jaunâtre.

La perdrix court plus qu'elle ne vole. Lorsque quelqu'un s'approche de son nid , elle le quitte , & s'en éloigne pour engager adroitement le chasseur à la suivre ; & après l'avoir écarté assez loin , elle se sauve rapidement. Quand tout est tranquille ,

elle appelle ses petits , qui s'assemblent aussi-tôt à son cri.

A peine ses petits font-ils eclos , qu'ils courent après la mere ; celle-ci leur apprend à chercher leur vie , & les rassemble sous ses aîles pour se reposer , comme une poule fait ses poussins. Tout foibles qu'ils sont alors , & quoique incapables de voler , ils sont déjà si rusés , qu'il est comme impossible de les trouver ; ils se trouveroient plutôt ecrasés sous les pieds de l'oiseleur , que de remuer de la place.

La vie des perdrix est de seize ans. Les femelles vivent jusqu'à vingt & plus.

On fait que leur chair est excellente , & que le suc qu'elle fournit est un restaurant.

17. *La Perdrix rouge.*

Cet oiseau est fort connu dans nos provinces méridionales & ailleurs , sous le nom de *bartavelle* ; il s'apprivoise plus aisément que la perdrix grise ordinaire ; il est d'un cinquieme plus grand que cette dernière. Ses jambes sont rouges. Son chant est différent de celui des autres. Il paroît se plaire davantage dans les lieux montagneux , remplis de pierrailles , de buissons & de bruyeres. Les Perdrix rouges ne partent pas toutes ensemble , mais les unes après les autres ; & quoiqu'elles soient

dans le même canton, elles sont toujours séparées.

Quand elles ont des petits nouvellement eclos, & qu'elles voient que le chasseur s'approche d'elles avec les chiens, elles s'enfuient en faisant de petits vols, comme si elles étoient estropiées, ou avoient une aîle rompue; c'est ce que les chasseurs appellent *traîner*. On en a vu, après s'être enfuies en traîneuses, revenir à plein vol, & avoir la hardiesse de se défendre contre les chiens qui mangeoient leurs perdreaux; tant est grande dans les animaux la tendresse des meres pour leurs petits!

18. *La grande Poule d'eau.*

Le bec de cet oiseau est noir & long d'un pouce. Ses jambes sont vertes, & ses griffes d'un brun sombre; les cuisses sont garnies de plumes presque jusqu'aux genoux; le reste est rouge; l'étendue de l'aîle est ornée d'une raie blanche; le plumage de la poitrine est couleur de plomb. Les plumes du dos & celles du petit rang de l'aîle, sont d'un gris de fer. L'oiseau est presque noirâtre. Quand il nage, il agite sa queue; il montre alors le plumage blanc qui est en-dessous.

La grande Poule d'eau cherche sa nour-

riture sur les bords herbeux des rivières, & dans les rivières même, où il y a des herbes sauvages; elle mange aussi les insectes qui se trouvent parmi ces herbes. Elle fait son nid sur des arbrisseaux, près des rivières ou de la mer. La femelle pond deux ou trois fois l'année des œufs pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre, & marquetés de taches rouges. Elle chasse ses petits dès qu'ils sont en état de pourvoir à leur nourriture.

Cet oiseau vole les pieds pendants.

19. *La petite Poule d'eau.*

Elle est d'un tiers plus petite que la précédente. Son bec est aplati, étroit & pointu. Le plumage de la tête est d'un brun nuancé de rouge. Le dessus du dos, du col, des ailes est aussi de cette couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers. Le plumage de la poitrine est d'un blond jaunâtre; le bas du ventre est rougeâtre & sale; la queue est courte; les plumes du milieu sont les plus longues & tiquetées de blanc. Le reste est comme dans l'espèce précédente.

20. *La Caille.*

Est un oiseau de passage, dont le ramage est assez agréable. Il se nourrit or

dinairement de bled, de millet & autres graines. On le trouve ordinairement dans les bleds verts ou dans le chaume, quand ils sont coupés; on ne le voit guere avant ni après ce temps.

La Caille multiplie prodigieusement; elle fait son nid contre terre, & y dépose jusqu'à seize œufs au commencement du mois de Mai; ces œufs sont bariolés. La mere conduit ses petits dans la campagne, & les retire sous ses aîles à la maniere des poules & des perdrix.

La caille jeune, tendre, grasse & bien nourrie, tient un rang distingué parmi les mets les plus exquis, servis sur nos tables.

Les mâles sont courageux; ils aiment tant à se battre, qu'autrefois dans Athenes on prenoit plaisir à les dresser au combat à la maniere des coqs. On voit encore quelquefois à Naples, tout le monde s'assembler avec empressement pour jouir de ce spectacle. Il est surprenant qu'un oiseau si foible montre tant d'audace & de courage.

Au reste, la caille aime si fort sa liberté, que, bien qu'on l'ait nourrie pendant deux ou trois ans, elle saisit toujours l'occasion de la recouvrer; elle s'envole, & va chercher le lieu où l'espece se plaît.

21. *La Tourterelle.*

La Tourterelle est un oiseau du genre des pigeons. Sa voix est gémiffante. Ses aîles sont fort longues; aussi son vol est-il plus haut, plus rapide que celui des pigeons bizets, & se soutient long-temps.

Le tourtereau ne s'attache qu'à une seule femelle; aussi regarde-t-on ces oiseaux comme le symbole de la fidélité conjugale. Quand il en meurt un des deux, celle qui survit demeure seule, & ne fait plus de liaison.

Cet oiseau habite les lieux sablonneux, écartés & montagneux; il se tient sur le haut des arbres, où il fait son nid; il n'en descend que pour aller butiner dans les campagnes; il se nourrit de toutes sortes de grains, & sur-tout de millet.

La femelle pond une ou deux fois par an, sur-tout dans les pays chauds; chaque ponte est de deux œufs.

Cet oiseau est de passage.

Sa chair est moins sèche que celle du pigeon ramier; elle est de meilleur goût: il faut que l'oiseau soit jeune & gras; lorsqu'il vieillit, sa chair devient coriace, & n'est bonne qu'à faire des bouillons.

22. *Le Pinçon, ou Pinson.*

Petit oiseau, dont il y a beaucoup d'es-

peces. Les marques caractéristiques du genre sont d'avoir le bec conique & pointu, quatre doigts simples, dont trois devant & un derrière.

Le Pinçon fait son nid contre un arbre, & le construit avec de la mousse verte, de menues broussailles & du crin de cheval. La femelle pond six ou sept œufs, & fait deux ou trois pontes chaque année.

Cet oiseau se nourrit de grains. Son ramage est assez agréable; il chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre temps. Il quitte les bois l'hiver, pour venir dans les campagnes se nourrir de vers, de semences, de raves, de chardons, &c.... Il pince si fortement les doigts avec son bec, qu'il fait sortir le sang.

23. Gros-bec.

Cet oiseau est du genre du pinçon; on lui a donné ce nom, à cause de la grosseur de son bec. Il est d'un tiers plus grand que le pinçon; sa tête est grosse en comparaison du corps; elle est de couleur rousâtre; son col est cendré, son dos roux; la poitrine & les côtés de couleur cendrée, légèrement teinte de rouge.

Le Gros-bec est fort commun en France, en Allemagne, en Italie. L'été, il habite dans les bois & sur les montagnes;

l'hiver , il descend dans les plaines. Son bec est si fort, qu'il casse avec facilité les noix, les noyaux d'olives & de cerises; il fait du tort aux arbres, dont il rongé les bourgeons. Il se nourrit ordinairement de graines de chenevis, de paniz.

Il place toujours son nid sur le sommet des arbres. La femelle pond cinq ou six œufs.

24. *Le Bréant, ou Bruant.*

Oiseau de la grosseur du pinçon; dont le chant est fort agréable. Les mâles sont presque tous d'un verd jaunâtre, à l'exception de quelques parties des aîles & de la queue: leurs jambes sont d'un rouge couleur de chair.

La femelle tire sur le gris, & pond quatre ou cinq œufs.

On eleve cet oiseau facilement en cage, en le nourrissant de navette & de chenevis.

25. *Le Serin commun.*

Il est semblable au tarin, mais un peu plus gros; il a le champ de son plumage jaune & verd. Le mâle a sur la tête une tache beaucoup plus noire que ne l'a la femelle; son corps est aussi plus jaunâtre.

Cette espece de Serin n'est pas si sauvage que le chardonneret; il ne se bat
jamais

Jamais avec les autres oiseaux ; il vole en troupes. On en prend en automne. Quand les premiers froids se font sentir, & que les premières neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, se cache dans les bois epais, où il fait son nid, & s'en retire tout l'été. Il fait quatre ou cinq œufs.

On voit quantité de ces serins en Hongrie ; ils font de passage, & viennent tous les trois ans en très-grand nombre en Provence, en Italie & dans les pays chauds. Il y en a qui passent en Angleterre, & cela selon les vents qui les y amènent.

On eleve cet oiseau en cage ; il chante agréablement.

26. *Le Serin de Canarie.*

Cet oiseau est originaire des isles Canaries, situées dans l'Océan, à l'ouest de l'Afrique. Quoique d'une contrée beaucoup plus chaude que la nôtre, il s'est naturalisé en Europe. On l'eleve en cage, où il fait son nid, & pond trois ou quatre œufs. En général on fait grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu & la queue la plus longue.

Le Serin a la voix douce & perçante ; il la soutient long-temps sans perdre haleine. Il vit dix-huit à vingt ans, pourvu

Phil. III. Part. Tome I. M

qu'on en ait soin ; mais il cesse de chanter dans ses dernières années.

On ne peut voir sans étonnement ce que la patience & des soins assidus sont capables de produire sur quelques-uns de ces petits oiseaux. Le public a vu en l'année 1760, à la foire S. Germain (à Paris), un serin qui connoissoit parfaitement toutes les couleurs, & savoit assortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montrait. Il formoit ensuite avec des caractères détachés tous les mots que les spectateurs demandoient ; il marquoit très-exactement avec des chiffres, qu'il alloit choisir, l'heure & les minutes d'une montre ; il faisoit les quatre règles de l'arithmétique avec les fractions.

27. *Le Verdier, Verdrier, ou Verdere.*

Petit oiseau à gros bec, à quatre doigts simples, trois devant & un derrière. Le nom qu'il porte lui vient sans doute de ce que dans l'espèce la plus commune, le corps est de couleur verte tirant sur le jaune.

Cet oiseau brise très-bien les grains d'orge & de bled. Il se nourrit d'ailleurs des mêmes graines que la linotte & le chardonneret. Il est d'un caractère doux & gai, peu rusé ; presque niais. Il chante

agréablement. On prétend que dans certaines saisons, il change de contrée.

Il fait son nid à terre, le long des haies; il le garnit en dedans de bourre, de laine, de plumes & de poils; quelquefois il place son nid dans les haies mêmes; la partie extérieure est formée de foin, ou de chaume & de mousse. La femelle y dépose quatre ou six œufs, qui sont d'un verd pâle, mouchetés de taches rouges.

28. *Le Chardonneret.*

Petit oiseau fort agréable par ses couleurs & par son chant. Si on le met auprès d'une linotte, d'un serin ou d'une fauvette, leur chant se coupe, & par sa variété forme un petit concert.

Les Chardonnerets vont en troupe, vivent plusieurs ensemble, & font leurs nids dans les buissons & les arbrisseaux. Ils pondent sept ou huit œufs, & couvent jusqu'à trois fois l'an, en Mai, en Juin & en Août. Ils font leur nid avec de la mousse, de la laine, & le garnissent en dedans de toutes sortes de poils.

Le chardonneret vit jusqu'à vingt ans.

Il y a au Cap de Bonne-Espérance un joli chardonneret, grisâtre en été, d'un noir mêlé d'incarnat en hiver. Il compose son nid de coton, & le divise en deux

appartemens; la femelle occupe la partie du rez-de-chauffée; le mâle, l'étage le plus élevé.

29. *Le Tarin.*

Cet oiseau, ainsi nommé, parce qu'il semble prononcer ce mot en chantant, est très-commun en France. Il diffère du serin commun & de Canarie, 1°. par son col, qui est de couleur cendrée; 2°. par son ventre, qui est tout verd; 3°. par sa queue, qui est un peu fourchue; 4°. par quelques taches qu'il a aux côtés; 5°. enfin, parce qu'il est moins gros & moins rare que le serin. Il ne pond pas si souvent que ce dernier; mais sa couvée est de sept à huit œufs.

Il se nourrit de semences ou de charbons, & d'autres plantes, & non de vers. En cage, on lui donne du chenevis.

30. *La Linotte.*

Cet oiseau, qui est de la grosseur du moineau, a le bec court, fait en cône; les bords en sont tranchans, & l'extrémité fort pointue.

Il aime à manger la graine du lin, d'où le nom de *linotte* lui est venu. En cage, on le nourrit de pain, de millet, de navette, de graine de lin, de chenevis. Son

chant est très - agréable ; il apprend volontiers les airs qu'on lui joue sur un flageolet.

La Linotte fait son nid dans les lieux bas & frais , dans les buissons d'épine noire , d'aubépine & de genêt ; elle fait deux pontes par an , & dépose à chaque ponte quatre ou cinq œufs. Si l'on détruit son nid , elle le rétablit jusqu'à trois fois.

31. *Le Moineau.*

Cet oiseau , bien connu de tout le monde , est assez joli ; mais il cause beaucoup de dégâts dans les campagnes & dans les jardins. Pour en diminuer l'espèce , on a fait dans certains pays des Ordonnances qui obligent les gens de la campagne à représenter tous les ans une certaine quantité de têtes de Moineaux.

Il fait un grand carnage de mouches à miel , sur - tout lorsqu'il a des petits : il perce avec son bec le jabot des jeunes pigeons , pour manger le grain qui y est contenu. Mais d'un autre côté , il détruit les guêpes , les mouches , les fourmis , les hannetons , & autres scarabées.

Le moineau sautille , & ne marche point ; il multiplie considérablement ; il fait son nid tantôt dans le creux d'un arbre , tantôt sous un toit ou dans un trou

de muraille , tantôt dans un vieux nid de pie , tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier , quelquefois dans un puits , à une certaine profondeur. Il s'empare aussi des nids d'hirondelles à cul-blanc , qu'on appelle *petits martinets* ; alors il se livre de rudes combats entr'eux.

Il fait son nid avec des herbes seches , du crin , de la laine , des plumes ; la femelle y dépose quatre ou cinq œufs à coque très-mince , cendrés , marquetés çà & là d'une couleur de détrempe d'encre & de laque : elle couve trois fois l'année.

Le moineau vit en cage pendant sept à huit ans. Il s'apprivoise fort aisément , & est fort amusant.

32. *Le Bouvreuil , ou Pivoine.*

Oiseau plus gros que le moineau. Ses couleurs mâles & foncées le rendent très-agréable. Le dessous du col & le dos sont cendrés , avec une légère teinte de roux. Toute la poitrine du mâle est d'une belle couleur rouge. Son bec est noir , court , fort : la base du bec inférieur est contournée en forme de croissant , & recouverte de la piece supérieure qui débordé un peu.

Le Bouvreuil aime beaucoup les premiers boutons qui précèdent les feuilles

& les fleurs des pommiers , poiriers , pêchers & autres arbres , auxquels il cause de grands dommages.

On l'éleve facilement en cage ; il est susceptible d'une belle education ; il apprend sans beaucoup de peine à imiter le son de la flûte , & à répéter des airs. Son chant n'est pas aussi agréable que celui de la linotte.

33. *Le Merle.*

Cet oiseau , qui est du genre des grives & des etourneaux , a le bec long d'un pouce , jaune safrané , ainsi que le dedans de la bouche ; sa queue est longue de quatre pouces & demi ; ses pieds sont noirs.

Il ne devient d'un beau noir par tout le corps , & son bec n'est d'un beau jaune , que quand il est sorti de la première jeunesse. Il se nourrit indistinctement de baies & d'insectes.

Le Merle construit son nid avec beaucoup d'art. Extérieurement , il est composé de mousse , de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble , avec de la boue qui tient lieu de colle ; le dedans est aussi luté de boue , & recouvert ensuite de paille fine , de poils , de crin , de jonc , & d'autres matieres douces & molletes.

C'est dans l'épine blanche & à hauteur

d'homme, qu'il place son nid, dont la forme ressemble assez à une ecuelle.

L'hiver, il ne fait que gazouiller; mais pendant l'été, il chante beaucoup. Son ramage est agréable, sur-tout quand on l'entend dans un bois, dans une vallée, où il y a echo.

Il y a une si grande différence entre le merle & la merlesse, qu'on prendroit volontiers celle-ci pour un oiseau d'une autre espece. Elle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs blanchâtres, parsemés de taches brunes. Le mâle les couve de temps en temps, à la place de la femelle, pendant le jour; le reste du temps, il s'occupe à lui aller chercher à manger, & veille autour d'elle pour l'avertir de l'approche des oiseaux de proie.

On eleve le merle en cage; il est docile: on peut l'instruire à parler; ce qu'il a une fois appris, il ne l'oublie jamais.

Sa chair est d'un bon suc pendant les vendanges, parce qu'il mange alors du raisin; mais elle devient amere, lorsqu'il est réduit à se nourrir de baies de genievre, de grains de lierre, &c....

34. *La Grive.*

La Grive que nous connoissons, fait son nid dans les haies; elle le construit de

mouffe & de paille en dehors; elle l'enduit de boue en dedans; elle pond sur cette boue nue cinq à six œufs de couleur bleue, verdâtres, piquetés de taches noires clair-semées.

Elle se nourrit d'insectes, de vermisseaux, de scarabées, de limaçons; elle aime passionnément la graine de jusquiame; dans les vignobles, elle mange beaucoup de raisins; ainsi elle est grasse dans le temps des vendanges; sa chair est alors excellente, & on la sert sur les tables les plus délicates.

La grive chante joliment; son ramage, qui renferme une grande quantité de tons, procure de l'agrément pendant neuf mois de l'année.

35. *L'Etourneau, ou Sansonnet.*

Cet oiseau est de la grosseur du merle. Son plumage est noirâtre, tacheté de gris, de blanc, &c. . . . Son bec est semblable à celui de la pie; sa langue est dure, de la nature de la corne, & fendue. Sa queue est courte & noire. Ses cuisses sont garnies de plumes jusqu'aux genoux.

Il habite en été les endroits aqueux, vers les prés; & en hiver, sur les tours & sur les toits des maisons. Il se nourrit de vers, de petits scarabées, de chair

M 5

de cadavres , de baies , de raisins & de semences.

Il fait son nid dans des trous de maisons ou d'arbres. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs , qui sont légèrement teints d'un bleu verdâtre.

Les Etourneaux sont des oiseaux de société , qui volent & demeurent ensemble : leur vol est en quelque sorte circulaire , parce qu'ils tâchent de gagner toujours le milieu de la bande.

Cet oiseau vit vingt ans & plus. Il est fort docile : on l'apprivoise facilement , & on lui apprend à répéter quelques mots.

Sa chair est bonne à manger , sur-tout au temps des vendanges , où le raisin , dont il s'est nourri , l'a engraisé.

36. *L'Alouette.*

Un des caractères distinctifs des Alouettes , est d'avoir l'éperon ou l'ongle de derrière très - long ; ce qui leur donne beaucoup de facilité pour mieux courir dans les terres labourées , la base de leurs pieds étant plus large. Lorsque ces oiseaux s'élèvent dans les airs , ils décrivent toujours un cercle plus ou moins grand.

L'alouette multiplie considérablement ; elle fait trois pontes par an : savoir , en Mai , en Juin & en Août ; à chaque ponte,

elle a quatre ou cinq œufs grivelés ; elle les dépose dans un nid à terre , seulement recouvert d'herbes seches , de paille & de menues racines ; elle le cache avec tant de soin , qu'il n'est pas facile de l'appercevoir.

On apprivoise sans peine l'alouette , qui vit dix ans ; mais dans sa cage , elle est toujours portée à s'élever verticalement ; elle se tueroit , si l'on n'avoit pas l'attention de fermer le dessus de la cage par une toile légèrement tendue.

Elle se nourrit de grains , de menues semences , de vermisseaux & d'autres insectes ; elle se nourrit encore des œufs d'une petite espece de fauterelle , nommée en latin *attelabus*.

37. Bergeronnette , Hochequeue , ou *Lavandiere*.

On donne ces divers noms à un petit oiseau , dont il y a trois especes différentes ; l'une noire & blanche , l'autre jaune , & la troisieme cendrée.

Ce jolis oiseaux , qui fréquentent les rivieres & suivent les troupeaux , se font remarquer par le branlement continuel de leur queue , qui est fourchue & plus longue que leur corps. Ils sont de la forme la plus élégante , & ne volent jamais loin sans se reposer.

M 6

Ils se nourrissent de petits vers & d'insectes aquatiques. Ils habitent dans les bleds, où ils forment leurs nids avec des brins d'herbes, dont le fond est garni d'une couche de poil.

La femelle fait d'une seule ponte quatre ou cinq œufs parsemés de taches & de lignes brunes disposées irrégulièrement.

38. *Le Cul-blanc, ou Vitrec.*

Ce nom convient à plusieurs especes d'oiseaux, qui different par la grosseur, par la couleur & par les lieux qu'ils habitent.

Le Cul-blanc est ordinairement gris par-dessus, mais il a le ventre blanc, ainsi que les plumes du croupion; ce qui l'a fait nommer *cul-blanc*: d'autres sont cendrés, & ont également le croupion blanc.

Cet oiseau est de la grandeur du moineau, & de la grosseur de la mésange; son bec, qui est noir, ressemble à celui du pluvier; ses jambes & l'extrémité de sa queue sont noires. Son vol n'est pas long; il pousse en partant un petit cri, & vole à fleur d'eau; il n'a aucun chant suivi.

Le cul-blanc ne vit ni en cage, ni en voliere. Sa chair est peu délicate. Il place

son nid dans les interstices des pierres amoncelées, ou dans les trous des vieux murs & des masures. La femelle pond cinq à six œufs.

On voit cet oiseau suivre le laboureur pour manger les vers & les insectes que la charrue découvre. •

Le cul-blanc d'Angleterre dépose ses œufs dans de vieux trous de lapins.

39. *Le Gorge - rouge , ou Rouge - gorge.*

Petit oiseau auquel on a donné ce nom, parce que sa poitrine est d'un rouge-orangé. Son dos, ainsi que celui des grives, est d'un gris cendré.

Pendant l'hiver, il cherche sa nourriture dans les maisons, sans avoir peur des personnes qu'il y rencontre; il ne paroît que dans cette saison. Durant l'été, il se retire dans les bois. Sa voix est très-mélodieuse.

Le Rouge - gorge fait son nid au printemps, parmi les arbrisseaux & les épines; il le couvre de feuilles de chêne, & y pratique d'un côté seulement une entrée disposée en voûte; il fait aussi quelquefois son nid dans le creux d'un arbre, avec de la mousse, de l'herbe fauchée, & de menues broussailles.

La femelle ne pond pas moins de quatre

œufs, & jamais plus de cinq ; lorsqu'elle sort de son nid pour chercher sa nourriture, elle en bouche l'entrée avec des feuilles.

On eleve en cage le rouge-gorge, en lui donnant de la pâtée ; quand les petits sont elevés, ils mangent de tout comme les autres oiseaux.

La chair du rouge-gorge est un mets estimé.

40. *Le Bec-figue.*

Cet oiseau, qui est assez rare dans les provinces septentrionales de France, a le plumage du dos de couleur cendrée ; tirant sur le brun. Sa poitrine est jaunâtre ; ses pieds sont noirs.

On en trouve beaucoup en Provence sur la fin de l'automne, où ils mangent des raisins & des figues. Ils deviennent gras ; ils sont alors recherchés, & servis sur les tables les plus délicates.

Le Bec-figue siffle très-bien ; il contre-fait le chant du rossignol & celui de la fauvette.

41. *La Fauvette.*

Petit oiseau, qui est très-connu par la mélodie de son chant, & dont il y a plusieurs especes. Il est plus petit que le rossignol.

La Fauvette fréquente le bord des ruisseaux , & fait son nid sur le bord des grands chemins ; & ce nid est très-artistement tissu de crin de cheval. Elle y dépose plusieurs œufs de couleur cendrée , avec des taches de couleur de fer.

Toutes les especes de fauvettes se nourrissent de mouches & de vers. Parmi celles qu'on veut elever en cage à cause de leur chant , on préfere celles qui sont à tête noire. On prend les petits six jours après qu'ils sont eclos ; on les nourrit avec une pâtée faite de chenevis ecrafé , de persil haché , & de mie de pain arrosée d'eau.

42. *Le Roitelet.*

Très-petit oiseau , qui pese environ trois gros. Il a la tête , le col & le dos d'un bai brun ; le croupion & la queue plus bai ; le dos , les aîles & la queue bigarrées par des lignes noires transversales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre , tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux ; le bout des aîles & de la queue , pointillé de blanc. Son bec est long d'un demi-pouce , menu , jaunâtre en dessous & brun en dessus ; le doigt & l'ongle de derriere fort longs.

Le Roitelet rampe , pour ainsi dire , à

travers les haies , & les trous des fossés & des murailles ; il fait de courtes volées , & vole bas. Il bâtit ordinairement son nid le long des murs , derrière des maisons ou des étables couvertes de paille , mais le plus souvent dans les bois & dans les haies ; il le construit de mousse en dehors , de plumes & de crin en dedans , lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ses bouts , avec une petite ouverture vers le milieu , par laquelle il entre & sort. La femelle y dépose neuf à dix œufs.

Ce petit oiseau aime à se tenir seul ; il est toujours gai , alerte & vif ; il porte sa queue retroussée comme un coq. Il se nourrit ordinairement de vers , d'araignées. On ne le prend qu'avec beaucoup de peine. On l'entend chanter soir & matin de fort loin , sur-tout en hiver , & d'une voix plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps.

Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

43. *Le Rossignol.*

Oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs ; il les surpasse tous par la douceur de sa voix , par la variété de ses tons doux , par ses frédons , & par son gazouillement harmonieux.

Le Rossignol est un oiseau solitaire , sauvage & craintif , lorsqu'il n'est pas apprivoisé.

Au retour du printemps , il chante continuellement durant quinze jours ; après quoi son ramage n'est plus varié , ni vif , ni harmonieux , mais tout simple. Son chant , dans l'automne , est si différent de celui du printemps , qu'on ne sauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiseau. Quand ses petits sont éclos , il chante rarement , parce qu'il est occupé du soin de les nourrir. Il les instruit , & ceux - ci l'écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité , répétant ensuite leur leçon.

Le rossignol n'a presque pas de chair ; il ne pèse qu'une once. On ne fait point où il se retire pendant l'hiver.

Il fait son nid près de terre , parmi les broussailles , dans des buis ou des ifs , au pied d'une haie ou d'une charmille : aussi les chiens , les chats , les renards , les fouines , &c. . . mangent-ils souvent ses œufs. Ce nid est un peu long & profond , composé pour la plus grande partie , de feuilles de chêne seches , qui se tiennent bien unies ensemble , quoique sans fil , ni aucune autre liaison , pourvu toutefois qu'on ne le déplace point ; car si-tôt qu'on y touche , tout s'écroule.

Il ne fait que deux pontes dans notre climat ; chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze , & qui produisent plus de mâles que de femelles , comme dans presque tous les autres oiseaux.

Le rossignol se nourrit de mouches , d'araignées , de vers.

44. *La Mésange.*

On ne fera point l'énumération des nombreuses espèces de Mésanges. Il suffit de dire en général que cet oiseau se tient dans les bois. Il monte & descend le long des troncs d'arbres , à la manière du pivert , & se nourrit des insectes qui y rampent, ou qui volent autour. Il vit aussi de chenevis & de noyaux de fruits , qu'il casse avec son bec.

Sa femelle pond ordinairement douze œufs par nichées , d'un gris cendré , tiquetés de rouge. Elle fait son nid avec de la bourre dans des creux d'arbres.

La mésange vit cinq ans , & vole par troupes. Son chant est assez doux , mais il est monotone.

45. *L'Hirondelle.*

Des cinq espèces d'Hirondelles connues en France , on ne parlera ici que de l'hirondelle domestique.

Il n'y a point d'oiseau qui vole avec tant d'agilité ; son vol est aussi tortueux que rapide , & ses aîles sont très-fortes & très-étendues.

On fait qu'elle fait son nid dans les cheminées , au plancher , & dans les endroits où les rats , les chats & autres animaux de proie ne sauroient aller. Elle le bâtit de chaume , de foin , de paille , en prenant toujours une becquetée de boue avec chaque brin de chaume , afin de mieux mastiquer le tout ensemble. Ce nid est en forme de panier , ou de figure sphérique ; l'entrée est une petite ouverture à la partie supérieure. Quand le nid est bien uni en dedans , l'hirondelle y apporte des plumes , & toutes sortes de matieres molles.

On prétend qu'elle fait deux pontes par an. Ses œufs sont blancs ; elle en a cinq à six à chaque ponte.

L'hirondelle mange en volant ; sa nourriture est d'insectes de toute espee. On ne la voit guere à terre , que pour prendre la matiere propre à construire son nid.

Le gazouillement de l'hirondelle est assez agréable : il approche du chant ; mais il ne plaît pas long - temps , parce qu'il est monotone. Cet oiseau , privé de sa liberté , & mis en cage , périt bientôt , ou de cha-

grin , ou par le défaut d'exercice ; il refuse même les insectes qu'on lui donne.

L'emigration des hirondelles est encore un fait rempli d'incertitude. Ce qu'on fait , c'est qu'elles disparoissent vers la fin de l'automne ; mais où vont-elles ? On a dit qu'elles passaient la Méditerranée , pour se réfugier en Afrique ; mais d'un autre côté , on en a trouvé d'engourdis pendant l'hiver , dans les carrières , les trous des murailles & des arbres : on a débité aussi qu'on en avoit vu au fond des étangs , où elles n'étoient qu'engourdis.

46. *Le Tette-Chevre.*

On a donné ce nom à un oiseau qu'on a cru être assez avide de lait pour s'insinuer la nuit dans les étables , & y fucer le lait des chèvres. Il est encore permis de douter de ce fait.

Quoi qu'il en soit , le Tette - Chevre est un oiseau de nuit , de la grandeur du coucou. Son cri est un roucoulement qui n'est point effrayant.

Cet oiseau pond ses œufs , qui sont longs , blancs , tiquetés de noir , dans le premier trou qu'il trouve en terre ; il les couve dans ce nid formé par le hasard. Quand il est inquieté , il emporte ailleurs ses petits.

Le tette-chevre est encore nommé *crapaud-volant*.

47. *Le Pluvier.*

On en distingue particulièrement un verd & un gris.

En général le Pluvier est de la grosseur d'un moyen pigeon. Il habite ordinairement les rivières & les lacs ; il est toujours en mouvement ; il se nourrit de vers & de mouches. Il vole rapidement, & fait en volant un assez grand bruit. On le trouve fréquemment en France.

Sa chair est délicate & d'un bon goût ; elle se sert sur les meilleures tables.

48. *Le Vanneau.*

Cet oiseau est de la grosseur du pluvier. Il est commun en France. Il court avec beaucoup de vitesse & avec grace. Il se nourrit de mouches, de vers, de chenilles, de limaçons, de sauterelles.

La femelle pond quatre ou cinq œufs, plus gros que ceux de pigeon, d'un jaune sale, avec de grandes taches, ou des lignes, de couleur noire. Son nid est placé près de terre, au milieu de quelque bruyère. Elle a soin de couvrir ses œufs, & même son nid, de brins de paille & de jonc. Dès que les petits sont éclos, ils quittent

aussi-tôt le nid , & suivent leur mère , comme font les petits poulets.

Le Vanneau vole seul avec sa femelle durant l'été ; mais en hiver , il est toujours en grande compagnie. Alors ils ne descendent guere dans les prairies , que lorsqu'elles sont spacieuses. Ils aiment les lieux frais & humides.

Son chant , qui se fait entendre plus de nuit que de jour , semble prononcer *dix-huit*.

Son vol , quoique léger , se fait entendre à une certaine distance , & n'imité pas mal le bruit du van dont on se sert pour vanner le bled.

La chair du vanneau est tendre & grasse. En quelques endroits , & sur-tout en Hollande , où cet oiseau est fort commun , on fait grand cas de ses œufs : on dit que les personnes riches en ce pays paient volontiers un ducat (une pistole) une couple de ces œufs dans le temps de la primeur.

49. *La Bécasse.*

Oiseau de passage , moins gros que la perdrix , pourvu d'un long bec , & dont le vol est assez pesant : le roux , le noir & le cendré forment sa couleur.

Durant l'été , ces oiseaux se retirent sur le haut des montagnes de la Suisse , de la

Savoie, de Pyrénées, des Alpes. L'hiver, ils descendent dans la plaine; on en voit alors en France & dans les pays voisins. Ils volent par paires; ils fréquentent les bois humides & les ruisseaux près des haies, où ils trouvent des vers, dont ils font leur nourriture. C'est le soir & le matin que les Bécasses volent pour chercher leur nourriture. On dit qu'elles viennent & qu'elles s'en vont dans le temps des brouillards.

Il en reste quelquefois dans le pays, & elles y pondent; leurs œufs sont de couleur rougeâtre pâle, bigarrés d'ondes & de taches bien foncées.

Si le vol de cet oiseau est pesant, il trotte à terre avec une grande vitesse, & est déjà bien loin du chasseur à l'instant qu'il l'aperçoit.

La chair de la bécasse est excellente & nourrissante,

50. *La Bécassine.*

Oiseau de passage, qui forme une espèce différente de celle des bécasses. Il est de la grosseur de la caille.

La Bécassine vit dans les lieux marécageux, & se plaît sur les bords des petites mares d'eau, où elle cherche des vers & autres insectes à l'aide de son bec, qui est long de près de trois pouces.

Ils nichent dans les marais. La femelle pond quatre ou cinq œufs.

Lorsque la bécassine prend son essor, elle jette un petit cri. Elle est fort difficile à tirer, à moins qu'on ne choisisse l'instant où elle vole en ligne droite. On la sert sur les tables les plus recherchées, comme un mets délicat.

51. *Le Corlieu, ou Courlis.*

Oiseau à long bec, ainsi nommé, parce qu'il semble articuler ce mot. Son bec est de la longueur d'un demi-pied, & voûté en faucille. Son plumage est d'un gris marqué de brun; le dessous du ventre est blanchâtre, avec des mouchetures noires. Sa queue est courte & bigarrée. Il est haut monté sur ses jambes.

Le Corlieu habite les marais; il court avec vitesse; il vole en troupe, & se nourrit dans les prairies humides, de petits vers qu'il tire de terre avec son bec fort effilé & arqué. Il pond quatre œufs au mois de Mai.

Sa chair, qui a un goût sauvageon, est néanmoins assez bonne.

52. *Le Chevalier.*

Oiseau aquatique, ou espèce de pluvier; il est de la grosseur d'un pigeon. Il y en a
de

de rouges & de noirs. Leur bec & leurs jambes sont fort longs. Ils entrent dans l'eau jusqu'aux cuisses. Ils habitent les prés, les rivières & les étangs. Quand ils sont dans la mue, on les prendroit pour des pluviers noirs.

La chair du Chevalier est délicate & de bonne odeur.

53. *Le Heron.*

Oiseau aquatique, dont le bec est long d'un demi-pied, droit, pyramidal, fort, & d'un verd jaunâtre ou brunâtre. Ses jambes sont très-longues, dégarnies de plumes, ainsi que les cuisses, & verdâtres comme les pieds.

Le Heron est un peu plus petit que la grue & la cicogne. Il se nourrit de poissons, de grenouilles, & souvent il blesse d'assez grands poissons sans pouvoir les tirer de l'eau, ou les emporter. Son attitude naturelle est d'avoir la tête ramassée entre les deux épaules, & le col contourné.

Cet oiseau, qui est fort commun en basse Bretagne, fait son nid au sommet des arbres de haute futaie : on trouve souvent plusieurs nids peu éloignés les uns des autres. Les œufs du heron sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre. Il nourrit ses petits avec des intestins de poissons,

qu'il leur porte. Les heronneaux sont un très-bon mets ; leur viande est délicate.

Comme ces oiseaux ont les jambes fort longues , leur habitude pendant le jour est de se tenir dans l'eau , où ils font une grande destruction de menus poissons. Leur longueur & leur bec leur sont très-utiles pour poursuivre & atteindre leur proie bien avant. Cette position leur est aussi très-avantageuse pour éviter les insultes des oiseaux de proie & des bêtes à quatre pieds. Quelquefois on voit le heron dormir sur les arbres. Ses grandes aîles , qui paroîtroient devoir incommoder un animal dont le corps n'est pas volumineux , lui sont d'un secours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air , & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans son nid , qui est quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche.

54. *La Grue.*

La Grue a le col très-long , aussi-bien que les jambes ; le bec droit , pointu , d'un noir verdâtre , & long de près de quatre pouces. Sa queue est courte , & paroît arrondie quand elle se développe.

Cet oiseau , qui est de passage , ne fait ordinairement que deux petits , nommés *gruaux* ou *gruons* , dont l'un est mâle &

l'autre femelle. Si-tôt que la mere les a élevés , & qu'ils ont appris à voler , elle s'en va en pouffant un cri qu'elle fait entendre de loin.

Les grues aiment les lieux marécageux ; il se fait quelquefois entr'elles des combats fort rudes. Lorsqu'elles volent en troupe , elles forment un triangle. Il y a peu d'oiseaux dont le cri se fasse entendre d'aussi loin.

La grue est facile à tromper ; car elle se joue & saute à la voix de l'homme , qui contrefait son cri : elle aime la compagnie , & s'apprivoise aisément ; mais sans appreau , il est fort difficile d'en approcher , & d'en tuer une seule , quoiqu'on les voie en foule posées à terre : elles sont toujours aux aguets , & s'envolent dès qu'elles apperçoivent le chasseur.

Les grues ont beaucoup de peine à s'élever de terre ; mais quand une fois elles sont à une certaine hauteur , elles volent avec aisance , & souvent à perte de vue , & au point de ne pas paroître plus grosses que des grives. On prétend qu'elles vivent plus de quarante ans.

La grue ne se nourrit point de poissons ; elle mange du grain ou de l'herbe , & quelquefois des scarabées & d'autres insectes.

Sa chair étoit très-estimée par les Anciens; cependant elle est fibreuse & coriace; elle n'est passable qu'après avoir été bien faïandée.

55. *La Cicogne.*

La Cicogne est plus grande que le héron. Il y en a de blanches & de noires.

Cet oiseau a quarante-huit pouces depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds; le col fort gros par le bas; les ailes de deux pieds & demi, à prendre du milieu du dos jusqu'à l'extrémité, qui est noire; le globe de l'œil fort gros, ayant deux pouces de diamètre; le contour des yeux dégarni de plumes, & la peau fort noire en cet endroit; le bec d'un rouge pâle tirant sur la couleur de chair, tout droit, & non courbé; à angles, & non rond, pointu; les jambes & les pieds rouges: ceux-ci ont quatre doigts; les trois de devant sont joints ensemble par des peaux courtes & épaisses seulement en leur commencement; le quatrième, qui est derrière, gros & court; le col & tout le corps sont blancs.

La cicogne est un oiseau de passage; elle se retire l'hiver dans les pays chauds, comme l'Égypte, l'Afrique; les grandes chaleurs l'en chassent, & elle y habite

des pays plus tempérés; elle y arrive vers la mi-Mars.

Elle fait son nid au haut des grands arbres, sur le faite des maisons, sur le haut des cheminées. La femelle pond deux, trois ou quatre œufs, de la couleur & de la grosseur de ceux des oies. Le mâle couve en la place de la femelle durant le temps qu'elle est absente pour chercher sa pâture : l'incubation dure un mois. La cicogne a un très-grand soin de ses poussins, & se laisseroit plutôt brûler que de les abandonner.

Cet oiseau, qui voyage par troupe, se nourrit de lézards, de grenouilles, de serpents, de poissons, de petits oiseaux, de chair, de pain, &c. Il se tient souvent sur un pied, la tête entre les deux épaules.

On le servoit autrefois sur les tables, quoique sa chair soit désagréable, dure, coriace, & difficile à digérer.

56. *Le Cygne.*

Le plus grand de tous les oiseaux palmipèdes, & l'un des plus beaux oiseaux aquatiques. Il pèse jusqu'à vingt livres, lorsqu'il a pris toute sa croissance.

Son bec est terminé par un appendice en forme d'ongle. Ce bec est large; ainsi

l'oiseau peut prendre à la fois une plus grande quantité du limon , & y saisir ce qui s'y trouve de vermissaux , en éparpillant le reste; le dessus est percé, ainsi que dans l'oie & le canard , afin que l'oiseau puisse rejeter l'eau par cette ouverture , & avaler seulement les herbes aquatiques, ou les œufs de poissons qu'il a pris.

Son col est très-long , & composé de vingt-huit vertebres ; ce qui met le Cygne , qui se promene sur l'eau , en état d'atteindre sa proie à une profondeur considérable.

On prétend que le cygne vit long-temps. La femelle pond cinq à six œufs , qu'elle couve pendant près de deux mois. Elle aime éperdument ses petits , & les défend vigoureusement.

La chair du cygne est dure & de difficile digestion ; celle des jeunes est cependant assez délicate.

On se sert du duvet de cet oiseau pour remplir des coussins & des oreillers ; ses grandes plumes peuvent servir pour écrire.

57. *La Sarcelle , ou Cercelle.*

Oiseau aquatique , dont le corps est noir , le ventre blanc , avec une tache blanche sur l'aîle. Son bec a un peu de lar-

geur. Il ne se plonge point entre deux eaux comme le morillon.

On ne trouve guere de Sarcelle qu'en automne & en hiver ; sa chair est plus délicate que celle du canard , oiseau auquel elle ressemble beaucoup , bien qu'elle soit plus petite.

58. *Le Morillon.*

Oiseau de riviere, ou plutôt de rivage de mer, semblable à la canne pour la figure & pour la grosseur. Son bec est comme une scie par les bords. Ses jambes & ses pieds sont rougeâtres en dedans & noirs en dehors. Il a la tête de couleur tannée jusqu'au milieu du col , où commence son collier blanchâtre. Sa poitrine est cendrée ; le dessous du ventre est blanc, & le dessus du dos noir. Ses ailes sont bigarrées comme celles de la pie ; le reste du corps & la queue sont noirs.

Il cherche sa nourriture dans l'eau ; il se nourrit de petits poissons , d'insectes aquatiques , de jeunes ecrevisses & de limaces.

59. *Le Cormoran.*

Oiseau aquatique , excellent pêcheur , lequel est de la grosseur d'une oie.

La poitrine & le ventre sont cendrés , & le corps noirâtre. Son bec est long ,

crochu à l'extrémité, ses bords sont tranchans; il s'en sert habilement pour attraper & retenir le poisson.

Il habite les côtes maritimes. Lorsqu'il a saisi un poisson avec son bec crochu, soit par le derrière, soit par le côté, comme il ne peut l'avaler commodément, il le jette en l'air, pour lui faire faire un demi-tour, & le rattrape par la tête, sans manquer son coup.

On dresse en certains pays cet oiseau pour la pêche.

Il fait son nid non-seulement sur les rochers du bord de la mer, mais aussi sur des arbres. Ils nourrissent leurs petits de poissons d'eau douce & salée.

La chair du Cormoran n'est pas excellente.

60. *La Mouette.*

Cet oiseau a le bec fort, long, étroit, pointu, un peu courbé à l'extrémité. Ses ailes sont longues & fortes; ses pieds petits & palmés; le corps menu, très-emplumé, souvent de couleur blanchâtre ou cendrée.

La Mouette est peu charnue, toujours volant, toujours affamée: elle se nourrit de poissons plats.

Elle est fort criarde: lorsqu'elle a des

petits, elle vole çà & là, & crie contre les hommes & les animaux qui approchent de son nid. Elle le place contre terre dans les landes, parmi les bruyeres, proche de la mer, souvent sur les rochers dans les petites isles. Elle pond en Octobre & en Novembre. Ses œufs, qui sont gros comme ceux de la canne, sont excellens. Le blanc de ces œufs ne se durcit point dans l'eau bouillante, comme celui des autres œufs; il reste toujours comme une gelée.

Les mouettes volent communément en troupe, même pour aller à la pêche.

61. *L'Aigle Royal.*

Oiseau de proie remarquable par sa grandeur & par sa force. Il pèse quelquefois jusqu'à douze livres. Ses aîles etendues ont sept pieds & demi d'envergure. Son bec est fort & recourbé dans toute sa longueur, mais plus crochu à l'extrémité. Ses jambes sont revêtues de plumes jusqu'aux pieds. Ses ongles sont noirs, crochus & très-forts. La couleur du plumage varie dans les especes; mais il tire sur le châtain brun, le roux & le blanc mêlé.

L'Aigle a la vue très-perçante. Il est très-vorace; il fait sa nourriture de tortues, de crabes, d'oiseaux, tels que pi-

N 5

geons, canards, poules ; il enleve les lievres & les autres animaux de plaines ; il attaque & déchire les brebis, les daims, les chevres, les cerfs.

L'aigle fait son nid sur les arbres les plus élevés, & sur les rochers les plus escarpés. On a vu de ces nids qui avoient jusqu'à six pieds en carré ; ils sont doublés en dedans de peaux d'animaux. La ponte n'est ordinairement que de deux œufs. L'Aigle les couve pendant vingt à trente jours, & nourrit ses poussins, ou ses aiglons, de lievres, d'agneaux.

62. *L'Aigle des Alpes de la Suisse.*

Cet Aigle, qu'on nomme en langage du pays *laemmer-geyer*, c'est-à-dire Vautour des agneaux, est d'une force prodigieuse, qui répond à sa taille ; car les ailes étendues de cet oiseau ont quatorze pieds d'une extrémité à l'autre. Ce tyran de l'air, qu'on n'a pas encore pu détruire dans les hautes montagnes de la Suisse, fait une guerre cruelle, tant aux troupeaux de chevres & de brebis, qu'aux chamois, aux lievres & aux marmottes.

Lorsqu'il voit sur un roc escarpé quelque animal trop fort pour l'enlever, il dirige son vol de manière à renverser cet animal dans quelque précipice pour jouir

commodément de sa proie. Quant aux petits animaux, il fait les enlever en volant, & sans s'abattre. Arrivé près de son aire avec son fardeau, il le laisse tomber à terre, afin que l'animal se tue; il le relève ensuite, & le porte à ses petits. Ces oiseaux digèrent même les os des agneaux & des cabrits.

Il y a peu d'années, *dit-on*, qu'un laemmer-geyer, de la plus grande espèce, faisoit, près d'une maison bâtie sur le bord du lac de Thun, un enfant de trois ans. Il alloit l'emporter, lorsque le père, armé d'un bâton, accourut aux cris de son enfant; & comme cet oiseau, placé dans un terrain plat, ne peut prendre que difficilement son vol, il attaqua le ravisseur, qui abandonna sa proie pour se défendre, & l'oiseau ne tomba mort qu'après un combat très-opiniâtre.

Le Gouvernement Helvétique accorde une récompense considérable à ceux qui tuent de ces pernicious oiseaux.

63. *Le Vautour.*

Grand oiseau de proie, dont il y a plusieurs espèces. Il y en a qui égalent les aigles en grandeur; d'autres sont plus petits.

Le Vautour, entre plusieurs choses qui

le distinguent de l'aigle , a le bec fort & alongé ; mais il ne commence point à se courber dès sa racine ; il s'alonge peu-à-peu dans une juste proportion , jusqu'à la longueur de deux pouces , sous la mâchoire inférieure , avant qu'il devienne courbé au bout. Ses ongles sont aussi moins le croissant que ceux des aigles.

Le vautour est un oiseau fier & hardi. Il place son aire sur des futaies , aux lieux escarpés & de difficile accès.

64. *La Buse.*

Oiseau de proie , qui est de la grosseur du faisan. Ses aîles étendues ont quatre pieds & plus. Son plumage est mêlé de couleur de rouille & de noir. Son bec est noirâtre , pointu , un peu recourbé ; ses griffes très-fortes. Il a la vue perçante.

La Buse se nourrit de lapins , de levrauts , de perdrix , qu'il enleve dans ses griffes au milieu des airs , cherchant quelque lieu retiré & solitaire pour y dévorer sa proie. Lorsqu'il ne sauroit rien attraper de mieux , il mange des rats , des taupes , des oiseaux , & même des vers de terre.

Les œufs de la buse sont blancs , parsemés de quelques taches roussâtres.

65. *Le Faucon.*

Cet oiseau est de couleur grise ; son bec

est fort crochu, & ses serres très-vigoureuses.

On divise les Faucons en huit espèces, dont quatre volent haut, & les quatre autres volent bas. Les premiers sont l'autour, l'épervier, le gerfaut & l'emerillon ; les quatre autres sont le faucon, le lanier, le sacre & le hobereau.

On fait que la chasse qui se fait avec le faucon, n'appartient qu'aux Rois & aux Princes.

66. *Le Milan.*

Grand oiseau de proie, dont l'envergure est de cinq pieds. Son bec a environ deux pouces de long ; la partie supérieure, qui est la plus longue, est courbée. Sa couleur est un mélange de brun & de noir.

Lorsqu'il vole & qu'il est élevé, il se balance en l'air, où il demeure longtemps, pour ainsi dire, immobile ; ses ailes semblent ne faire aucun mouvement.

Le Milan est un terrible destructeur de poulets, de jeunes canards & d'oisons ; à la ville, comme à la campagne, il fond sur les basses-cours.

Il se cache l'hiver. Le sacre & le duc font cruellement la guerre au milan.

67. *L'Épervier.*

Oiseau carnivore , dont la tête est ronde ; le bec court , gros , crochu , noirâtre. Il est à-peu-près de la grandeur du pigeon. On le nomme encore *mouchet* , ou *emouchet* , & par ce mot on désigne principalement le mâle.

L'Épervier se nourrit d'oiseaux ; il est friand de lapins , de rats & de grenouilles. Il est hardi , intrépide ; on en eleve pour la chasse ; il vole bien les faisans , les perdrix , les cailles ; & dans quelques endroits , le merle , l'étourneau , la grive , la pie & le geai.

L'épervier fait son nid sur les rochers & sur les arbres les plus élevés. La femelle pond cinq œufs blancs , mouchetés vers la pointe , qui est obtuse , d'un cercle de taches purpurines.

68. *La Quercerelle , Cercerelle , ou Cresserelle.*

Le mâle , qui est plus petit que la femelle , a le bec long d'un pouce , un peu courbé & noir par la pointe ; sa tête est de couleur cendrée ; sa gorge , sa poitrine & son ventre sont jaunâtres & semés de taches noires ; le manteau & le dos sont remplis de plumes couleur de rouille ti-

quetée de noir; le bout de la queue est blanc. Ses pieds sont garnis de grands doigts & d'ongles robustes & aigus, qui sont noirs & jaunes.

Cet oiseau a peu de courage; il ne se plaît qu'à prendre des fouris, des mulots, des rats, des lézards & autres animaux qui défolent les campagnes.

Il fait son nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, dans les tours & dans les rochers, & même dans le creux des arbres.

La femelle pond quatre œufs, qui sont de couleur rougeâtre.

Quand la femelle s'éloigne du mâle & l'abandonne, celui-ci en conçoit une douleur si grande, qu'il fait des cris & des plaintes continuelles.

69. *Le Duc.*

Especes de hibou très-fort, le plus grand des oiseaux nocturnes, lequel fait beaucoup de dégât parmi les corneilles, & qui l'hiver passe souvent la nuit sur le toit des greniers. Il chasse si adroitement, que, sans faire un bruit sensible, il amasse en une nuit un butin très-considérable, soit d'oiseaux, soit de petits animaux à quatre pieds.

Ce n'est pas seulement dans les sombres cavernes des montagnes & des rochers qu'il se retire, mais encore dans les arbres creux, dans les edifices ruinés, dans les mafures abandonnées, dans des trous de tours & de murailles. C'est-là qu'il dépose ses œufs.

On se sert de cette forte d'oiseau de proie, pour attirer d'autres oiseaux. On le pose sur une perche, près de quelque arbre isolé, d'où l'on tire facilement sur les oiseaux qui viennent tomber en foule sur leur ennemi commun.

70. *Le Perroquet.*

Les Anciens ne connoissoient qu'une espece de perroquet, dont le plumage étoit entièrement verd, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon; mais depuis la découverte de l'Amérique, on en a trouvé dans ce nouveau continent une grande quantité d'especes: les Auteurs en comptent plus de cent, que l'on distingue par le plumage.

Ceux du Brésil sont totalement verts. Ils volent en troupe, & cherchent les grains & les fruits à mesure qu'ils mûrissent. Quand le chasseur en a tué un d'un coup de fusil, ils le regardent tomber, & se mettent à crier tous ensemble de toute leur force.

Les Perroquets ont beaucoup d'adresse à construire leur nid. Ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tissu, qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches des arbres les plus élevés; ce nid ainsi suspendu, est agréablement balancé par l'oiseau. La forme de ce nid est celle d'un ballon, & il est de la longueur d'un pied. Ils n'y laissent qu'un trou pour leur servir d'entrée; peut-être ces oiseaux choisissent-ils ces branches foibles pour se garantir des serpents, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Ils choisissent aussi des troncs d'arbres pour faire leurs nids, dont ils garnissent le fond avec des plumes qu'ils s'arrachent. Le mâle & la femelle couvent tour-à-tour les deux œufs que celle-ci pond. Ces œufs sont à-peu-près de la grosseur des œufs de pigeons, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix. Rarement les perroquets font des petits dans nos climats.

71. *L'Oiseau de Paradis, ou Manucodiata.*

Oiseau très-agréable à la vue, par la singularité, la forme & la situation de ses aîles, différentes de celles de tous les autres oiseaux; car des côtés de la poitrine sortent

de très-longues & nombreuses plumes qui passent de beaucoup la longueur de la queue, & qui sont très-larges; & du croupion de quelques-uns de ces oiseaux sortent deux longs filets noirâtres, non emplumés, mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux sont petits à proportion du corps; le bec est effilé comme celui de la pie.

On a cru faussement que ces oiseaux se nourrissent de l'air; qu'ils volent sans relâche, & qu'ils sont sans pieds: ils les perdent, à la vérité; mais c'est par vieillesse ou par maladie.

Ils font la chasse aux petits oiseaux. Ils se perchent sur des arbres; leur vol prompt & rapide, ressemble à celui des hirondelles.

Ces oiseaux ne sont point de notre continent, mais de l'Inde. Ils ont une espèce de Roi, qu'ils suivent en troupe, comme font les étourneaux.

. 72. *Le Corbeau.*

Cet oiseau, très-connu, a le bec robuste, gros, pointu, un peu voûté, & très-noir; sa langue est large & fendue; tout le corps est noir, avec une certaine couleur bleue, luisante; ses aîles & sa queue sont longues; les pieds écailleux &

noirâtres; les ongles crochus, grands, surtout ceux de derriere.

Le Corbeau pousse un croassement très-désagréable, & un peu effrayant. Il a le gosier dilaté au-dessous du bec; ce qui forme une poche, dans laquelle il porte sa nourriture. Il vit très-long-temps; mange de tout, grains, insectes, charognes de quadrupedes, de poissons, d'oiseaux. Il est hardi, & doué d'un odorat exquis; il ne craint ni le froid ni le chaud. Cet oiseau, qu'on peut aisément apprivoiser, est naturellement voleur.

Il fait son nid dans les forêts epaisses, sur les arbres les plus elevés, ou dans de vieilles tours, au commencement de Mars. Les femelles font quatre, cinq & même six œufs, qui sont d'un verd pâle, tirant sur le bleu, tachetés de raies noirâtres. Le mâle marque un grand amour pour sa femelle; il prend soin de la nourrir & de l'engraisser dans le temps de l'incubation.

Dans l'isle de Féroë, le corbeau est de tous les oiseaux de proie le plus redoutable aux brebis; on lui fait la chasse, & il est d'usage qu'à certain jour de l'année, chaque habitant apporte à la Chambre de Justice un bec de corbeau. On fait de tous ces becs un monceau; on y met le feu, & il y a

amende pour ceux qui ne fournissent pas leur contingent.

Ces oiseaux se jettent impitoyablement sur les petits agneaux , & leur crevent les yeux pour les empêcher de se sauver ; souvent ils les ont mangés avant que les payfans , toujours au guet , soient arrivés au secours.

Le corbeau a pour ennemi le milan. Son vol est pesant. Ses *pennes* servent à faire des touches pour frapper les cordes des epinettes.

73. *La Corneille.*

Oiseau plus petit que le corbeau ; il a le bec , les pieds & les jambes noires , ainsi que tout le reste du corps.

La Corneille fréquente les bois , les campagnes , les bords des eaux , & vit de toutes sortes de substances animales & végétales.

Elle fait son nid au haut des arbres , & pond cinq à six œufs d'un blanc bleuâtre. La femelle les couve seule ; le mâle a soin de lui apporter de la nourriture pendant le temps de l'incubation. Les petits qui en éclosent sont bons à manger.

Ces oiseaux volent en troupe ; leur vol est rapide , & leur marche lente. Leur bec est si fort , qu'il peut casser des noix. Ils

font un grand dégât dans les terres nouvellement ensemencées.

74. *Le Geai.*

Oiseau du genre de la pie ; il en diffère par la diversité de son plumage , & en ce qu'il est plus petit.

L'ouverture de son gosier est si ample , qu'il avale des glands tout entiers ; c'est sa nourriture en automne & en hiver , car il en fait provision : le printemps & l'été , il va chercher les pois verts , les groseilles , les fruits de la ronce & les cerises , qu'il aime beaucoup. Son bec est noir , fort robuste , long de deux travers de doigt.

Il fait son nid dans les chênes & autres arbres. Sa femelle pond quatre ou cinq œufs cendrés , avec des taches plus apparentes.

Elevé en cage , il apprend à parler , à siffler ; il contrefait plusieurs sortes d'oiseaux , & devient très - familier ; mais il faut qu'il ait été pris au nid. Il est aussi voleur que la pie ; il se plaît à dérober , & cherche les lieux les plus secrets pour cacher ce qu'il a enlevé.

75. *La Pie.*

Elle approche du genre des corbeaux , par le bec , les pieds & les ongles. Mais

elle a , comme on fait , la tête , le col , la gorge , le dos , le croupion , le bas-ventre de couleur noire ; la poitrine & les côtés blancs.

La Pie fait son nid sur les arbres les plus élevés & les plus inaccessibles ; elle le garnit d'épines dans toutes ses faces , & n'y laisse qu'un trou fort étroit pour l'entrée.

La femelle pond à chaque couvée cinq ou six œufs , quelquefois huit , chargés de taches noires.

Sa nourriture est la même que celle de la corneille ; elle se jette sur les moineaux & autres petits oiseaux , & les mange ; elle détruit aussi le gibier de vol , aussi-bien que les levrauts & les lapreaux ; elle mange aussi les œufs des autres oiseaux , & notamment ceux du merle , dont le nid est ordinairement mal caché. Quand elle est rassasiée , elle va cacher adroitement ce qui lui reste de provision pour les besoins à venir.

Élevée en cage , elle apprend aisément à prononcer des mots ; elle dérobe , & cache ce qu'elle a pris.

76. *Le Coucou.*

Le nom de cet oiseau vient de ce qu'il semble prononcer ces deux sons.

Il a des plumes jusques sur les pieds , faits de manière qu'il a deux doigts der-

rière & deux doigts devant. Il est carnassier & vorace ; car il se nourrit de la chair des cadavres , de petits oiseaux , de chenilles , de mouches , de fruits & d'œufs d'oiseaux.

On n'apperçoit dans ce climat le Coucou , que depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Dans tout le reste de l'année , il disparoît absolument , soit qu'il se retire dans les contrées éloignées & chaudes , ce que sa pesanteur ne permet guere de croire ; soit qu'il se cache dans des endroits où il n'est pas possible de le trouver ; soit qu'il reste engourdi dans des arbres creux , dans des trous de roche , dans la terre.

La femelle de cet oiseau a une singularité qui la distingue de toutes les autres ; c'est de ne point faire de nid & d'aller pondre dans celui de quelque petit oiseau , comme fauvette , linotte , mésange ; & de laisser ainsi à cette nouvelle mere le soin de couver l'œuf unique (dit - on) qu'elle y a déposé.

77. *Le Pivert.*

Son bec est long d'environ deux pouces , noir , dur , fort & triangulaire ; ses pieds ont deux doigts en devant & deux par derriere.

La femelle pond cinq à six œufs à la fois : on a trouvé jusqu'à six petits ensemble dans son nid.

Cet oiseau, qui se pose souvent à terre, a une façon de vivre singulière. Il est muni d'instrumens ou d'organes, qui lui sont propres & particuliers. Sa langue, outre sa longueur, est armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers son extrémité. Il tire sa subsistance de petits vers ou insectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément sous l'écorce du vieux bois, même sous l'écorce des plus grosses buches flottées ; il essaie, par des forts coups de bec, qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés & vuides ; il s'arrête où la branche sonne creux, & casse avec son bec l'écorce & le bois ; alors il avance son bec dans le trou qu'il a fait, & pousse dans le creux de l'arbre une espece de sifflement pour détacher & mettre en mouvement les insectes qui y dorment ; il darde ensuite sa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle est herissée, & de la colle dont elle est enduite, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir.

78. *Le Grimpereau.*

Petit oiseau de passage, dont on distingue plusieurs

plusieurs especes. En général ces oiseaux ont un bec en forme de faux , obtus par-dessus , comme emoussé par la pointe , & dont les côtés sont un peu en forme de coin.

Le Grimpereau noir est un peu plus grand que le pinçon. Son plumage est plombé , avec une tache blanche au bout de la queue , & une autre d'un rouge châtain sous le ventre & à la gorge.

Il grimpe & descend le long des arbres , & les creuse. Il se retire sous le toit des maisons , dans les murailles & dans les creux des arbres.

Quand cet oiseau trouve un grand trou dans un arbre , où il veut faire son nid , il le ferme très-industrieusement avec du limon , en n'y laissant qu'une petite entrée. Sa couvée est nombreuse.

Il vit des insectes qu'il trouve aux environs des arbres & autour de leur ecorce ; il se nourrit aussi de noix , qu'il ouvre très-adroitement avec son bec.

79. *La Hupe , ou Putput.*

Fort bel oiseau , auquel on a donné ces noms à cause de la hupe ou crête qu'il porte sur la tête , & à raison de son cri , qui semble exprimer ces deux sons *put put*.

La figure de son corps approche de

Phil. III. Part. Tome I. O

celle du pluvier. Le col est de couleur roussâtre pâle ; la poitrine blanche , bariolée de raies noires ; la queue longue de quatre pouces , noire , bariolée de taches blanches & fauves ; le croupion blanc ; le plumage des epaules bigarré de blanc & de noir , ainsi que les aîles.

On trouve cet oiseau en Alsace , aux environs de Cologne , de Francfort , en Angleterre & ailleurs.

La Hupe fait son nid dans le creux d'un arbre ; elle y dépose quatre œufs cendrés.

Elle se nourrit de vers , de chenilles , de petits scarabées. Elle s'apprivoise aisément.

80. *Le Guépier.*

Oiseau de la grosseur du merle , mais plus long. Son plumage est fort varié pour la couleur ; rougeâtre derrière la tête , d'un jaune verdâtre au col : les plumes des aîles sont vertes , mêlées de noir ; quelquefois bleues , mêlées de rouge.

La structure du pied du Guépier est singulière ; car le doigt extérieur tient à celui du milieu par trois phalanges , & le doigt intérieur par une phalange seulement. Ses jambes sont courtes & grosses ; ses griffes sont noires.

Il se nourrit non-seulement d'abeilles ,

de cigales , de scarabées , mais aussi de femences d'hepatique , de perfil bâtard , de navets , &c....

81. *L'Autruche.* -

L'Autruche est montée sur de très-hautes jambes. Elle a un col très-long , & une tête fort petite. Sa hauteur egale presque celle d'un homme monté à cheval. Elle n'a que deux doigts à chaque patte : ces doigts sont tous les deux en devant , & unis jusqu'à la première articulation par une forte de membrane. Ses cuisses sont fortes , charnues , & sans plumes jusqu'aux genoux , ainsi que le dessous des aîles. Ses aîles sont petites , & absolument inutiles pour voler. Elles lui ont été données pour l'aider dans sa course , lorsqu'elle a le vent favorable.

L'autruche dévore indifféremment tout ce qu'on lui présente ; cuir , herbe , pain , poil & toute autre chose : elle ne digere cependant point le fer , ni les autres corps durs qu'elle avale ; elle les rend entiers par l'anus.

Les autruches pondent douze à quinze œufs très-gros ; il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur. La solidité de la coque est telle qu'on en fait des vases. Elles déposent ces œufs dans le sa-

ble, où elles les couvent seulement pendant la nuit.

Cet oiseau est fort commun en Afrique. Les Seigneurs de cette contrée prennent plaisir à les chasser à cheval & avec des chiens, qui souvent ont beaucoup de peine à les atteindre à la course.

Les plumes d'autruches sont très-employées par les plumassiers; elles se blanchissent, & se teignent en diverses couleurs. Leur usage est devenu bien plus étendu depuis quelques années que les femmes en portent sur leurs têtes, & qu'elles en garnissent des chapeaux, qu'elles ont adoptés pour coëffures.

La chair d'autruche est de difficile digestion. Ses œufs sont d'un goût à-peu-près semblable au goût des œufs d'oie. L'Empereur Heliogabale fit servir un jour sur sa table les têtes de six cens autruches pour en manger les cervelles,



QUATRIÈME SECTION.

DES POISSONS.

NOTIONS GÉNÉRALES.

LE Poisson est un animal sanguin, qui vit continuellement dans l'eau, & n'en sort jamais volontairement; qui n'a point de pieds, mais des nageoires; couvert d'écailles ou d'une peau unie & sans poil; qui respire ou par les poumons ou par les ouies, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut considérer les poissons sous une multitude de points de vue, tous plus intéressans les uns que les autres; soit que l'on envisage la variété immense de ceux de mer ou d'eau douce, soit qu'on examine leur organisation, les alimens si variés par la faveur de leur chair qu'ils nous procurent, & l'utilité infinie dont plusieurs sont pour les besoins de la vie.

Les eaux des fleuves, des rivières, des lacs, des étangs, sont remplies d'une multitude de poissons qui varient pour la forme, pour la couleur, pour le goût. Le bassin immense des mers en contient d'au-

tres, dont le nombre est immense & varié à l'infini : les uns sont monstueux en grosseur, & vivipares; les autres sont cartilagineux; d'autres sont épineux, c'est-à-dire, que leurs nageoires sont garnies d'aiguillons.

On voit sur-tout, avec étonnement & avec admiration, que des poissons de mer, qui se nourrissent d'une eau dont le goût est insupportable, qui est chargée de sels si inhérents que les filtrations ne peuvent les en séparer, ont cependant une chair délicieuse, & que bien de gens préfèrent aux volailles les plus exquisés.

Lorsque l'on considère un poisson, on est d'abord arrêté par sa forme extérieure; on remarque ses nageoires & sa queue, à l'aide desquelles il rame & exécute tous les mouvemens qui lui sont nécessaires; on le voit s'élever, s'abaisser, agiter ses ouies d'un mouvement continuél. Tout le jeu de cette mécanique pique la curiosité.

Le poisson est recouvert d'écailles artificiellement arrangées; elles servent à le garantir, & à conserver toute la flexibilité de son corps. Tous les poissons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivières, sont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une souplesse infinie, & d'ailleurs très-propres à passer par les

lieux les plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant ; il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vides presque insensibles que les écailles laissent entre elles. Ce suc gras & huileux, étant impénétrable à l'eau, est encore propre à défendre le sang des poissons du froid de ce fluide, & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaisons du corps ; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'océan septentrional, où le froid n'épargneroit aucun poisson.

La forme des poissons étant toujours un peu aiguë par la tête, les rend propres à traverser le liquide des eaux ; la queue, par son impulsion alternative de droite & de gauche, fait avancer l'animal en ligne droite ; ses nageoires, placées sous le ventre, servent aussi un peu à repousser l'eau pour faire avancer le corps, & l'arrêter ensuite, quand le poisson les étend, sans les remuer. Mais leur principale fonction est de diriger les mouvemens du corps en le tenant en équilibre : en sorte que si l'animal joue des nageoires qui sont à droite, & qu'il couche sur son corps celles qui sont à gauche, tout le mouvement est aussi-tôt déterminé vers la gauche ; de même qu'un bateau à deux rames, si l'on cesse d'en

faire jouer une , tournera toujours du côté où la rame n'est plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires au poisson , le dos , qui est plus pesant que le ventre , n'étant plus tenu en equilibrium , tombe sur un côté , ou descend même dessous , comme il arrive aux poissons morts qui viennent sur l'eau les nageoires en haut.

On voit le poisson monter , descendre , se tenir dans les eaux à une hauteur quelconque ; c'est à l'aide d'une vessie d'air (*vesicula pneumatica , utriculus natatorius*) , qui est dans son corps , qu'il exécute tous ces mouvemens. Suivant qu'il enfle ou qu'il resserre cette vessie , il s'élève ou il descend , parce que son corps devient plus gros ou plus petit , son poids restant toujours le même. Ainsi l'on peut regarder la queue , les nageoires & la vessie des poissons , comme autant d'avirons , de rames & de voiles.

C'est par le moyen des muscles que le poisson resserre ou elargit sa vessie : s'il les relâche , l'air les dilate par son ressort naturel , & la vessie s'enfle ; s'il les resserre , l'air se comprime , & la vessie devient plus petite. Quand par quelque accident cette vessie est percée ou déchirée , le poisson s'enfonce , & ne peut plus ni se soutenir dans l'eau , ni s'élever : mais ce dommage

ne cause point la mort de l'animal. Au reste, il y a de grandes différences entre ces vessies ; les unes sont composées d'une seule cavité, comme celles de l'anguille, des truites, des brochets, des merlans, &c... Dans d'autres, la vessie a deux cavités, comme dans le barbeau, la carpe, &c... D'autres l'ont à trois, comme la tanche de mer, la gavotte. Plusieurs especes de poissons n'ont pas cette vessie ; la lamproie, l'anchois, le dauphin, la torpille, le goujon d'eau douce, &c... tous les poissons plats qui se tiennent toujours couchés dans le fond de l'eau, sont de ce nombre, & alors ils exécutent ces mouvemens par des moyens différens ; ils ont des poumons qui peuvent se gonfler d'air, & se mettre en équilibre avec l'eau, telle est la grenouille. Dans les animaux amphibies, la rétraction & l'impulsion des pattes sont mises en usage pour nager.

L'organisation intérieure des poissons nous présente des différences bien sensibles d'avec celles des animaux terrestres. La situation, la conformation des poumons, & leur commerce avec le cœur sont bien différens. Le cœur n'a qu'une oreillette, mais d'une grande capacité ; elle est appliquée au côté gauche de ce viscere, qui est ordinairement applati. Ses parois

sont fort épaisses, à proportion de son volume, & ses fibres d'une tiffure fort compacte; aussi a-t-il besoin d'une forte action pour la circulation.

Les ouies que l'on remarque dans les poissons ovipares, sont leurs véritables poumons, les organes de leur respiration; ils sont construits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air nécessaire à la respiration. Ces ouies sont des especes de feuillets composés d'un rang de lames étroites, rangées & ferrées l'une contre l'autre, lesquelles forment comme autant de barbes ou franges semblables à celles d'une plume; ce sont ces franges qu'on peut appeller proprement les poumons des poissons. Ces ouies ont un couvercle qui s'élève & qui s'abaisse, & qui en s'ouvrant donne passage à l'eau que l'animal a respirée: un nombre prodigieux de muscles fait mouvoir toutes ces parties.

Le poisson avale l'eau continuellement par la bouche (c'est son inspiration), & il la rejette par les ouies (c'est son expiration); c'est dans ce passage que le sang s'abreuve d'air.

Toutes les pieces qui servent à la respiration de la carpe, montent à un nombre surprenant. Les osseuses montent au nombre de 4386. Il y a 69 muscles; les arteres

des ouïes, outre leurs huit branches principales, jettent 4320 rameaux, & chaque rameau jette de chaque côté sur le plat de chaque lame une infinité d'arteres capillaires transversales, dont le nombre passeroit de beaucoup tous ces nombres ensemble. Quelle finesse d'organisation ! Il y a autant de veines que d'arteres, les ramifications des premières suivant exactement celles des autres. Les veines, ainsi que les arteres, outre leurs huit principales branches, jettent 4320 rameaux.

Parmi les poissons, il y en a qui ont les mâchoires armées de dents ; il s'en trouve même qui les ont munies de trois ou six rangs, tel que le requin : d'autres n'ont point de dents enracinées dans les mâchoires, telles que la tanche, la carpe, le barbeau ; mais elles sont situées dans la voûte charnue du palais, ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œsophage : d'autres, telle que l'alose, n'en ont point du tout, ni aux mâchoires, ni dans toute l'étendue du palais & des parties voisines de l'entrée de l'œsophage, à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de scie, que l'œil voit à peine, mais que l'on sent au tact à l'extrémité des lèvres supérieures.

Le nombre des œufs que donnent les

poissons est prodigieux. On a calculé ceux que pouvoit donner une morue , & on a trouvé pour total neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs. Quelle fécondité ! mais aussi quelle destruction ! combien de ces œufs sont dévorés ! combien de petits poissons sont détruits : c'est ainsi que se conserve la balance dans les productions des êtres animés.

Quoiqu'il ne soit pas facile de découvrir l'organe de l'ouïe des poissons , il est cependant démontré qu'ils entendent. La preuve en est que dans certains lieux on habitue les poissons à se rendre au son d'une cloche pour venir prendre la nourriture qu'on leur jette. On a même observé que les sons vifs l'emportent sur les sons graves , lorsqu'il s'agit de mettre les poissons en mouvement. Dans les poissons qui respirent , tels que la baleine , le dauphin , le veau marin (celui-ci est amphibie) , il n'est point difficile de suivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux ; mais dans ceux qui n'ont point de poumons ni d'oreilles , l'organe où réside le sens de l'ouïe est plus difficile à découvrir. On est fort indécis si ces derniers n'entendent pas par le sentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau.

Si les vicissitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier Bacon, sont la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est certain que les poissons, étant de tous les animaux ceux qui y sont le moins exposés, doivent durer beaucoup plus que les autres; mais ce qui contribue encore à la longue durée de leur vie, c'est que leurs os sont d'une substance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne se durcissent point; ils ne changent presque point avec l'âge. Leurs arêtes s'allongent, grossissent, & prennent de l'accroissement sans prendre de solidité, du moins sensiblement. Mais une chose qui concourt beaucoup à abrégier la vie des poissons, c'est quand ils sont obligés d'habiter sous des glaces. Il y en a même qui y périssent faute d'air extérieur, tels que les cétacées.

On a aussi remarqué que les poissons qu'on touche avec les mains, ou qu'on tourmente trop dans les étangs, meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu, le tonnerre, les orages, la fumée de poix ou de goudron.

Les poissons se livrent des guerres entre eux; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers forcés de quitter, par une loi naturelle, les abîmes de l'Océan, où ils sont en sûreté,

pour approcher des rivages , où on leur tend des pieges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers seulement , pour éviter la poursuite des cétacées ; mais ils se sauvent vers les côtes , étant chassés par des troupes de plongeurs ou de mauves qui volent sur la surface des eaux ; c'est alors qu'ils viennent tomber dans les filets des pêcheurs. D'autres , tels que les morues & les harengs , passent d'un promontoire à l'autre , & marchent comme des armées ; leur marche est réglée ; ces poissons paroissent dans des temps marqués , le long de certaines côtes , attirés par une multitude innombrable de vers & de petits poissons qui habitent ces endroits.

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau , jusqu'aux plus petits , tout est en action & en guerre ; ce n'est que ruses , que fuite , que détours , que violences ; on s'y entre-pille ; on s'y entre-mange sans mesure. Il y en a qui évitent , par la légéreté & par la prévoyance , la force de leurs ennemis ; c'est ainsi que les especes se conservent toujours , & ne sont pas détruites à cause de leur grande multiplication. Les poissons souffleurs , tels que les dauphins , ont pour arme offensive & défensive , indépendamment de leur queue , la faculté de lancer , à trois toises de dis-

tance , un jet d'eau dans les yeux de leur ennemi , ce qui le rend aveugle pour un moment , ou trouble l'espace compris entre les deux combattans , & facilite au plus foible le moyen d'éviter le danger qui le menaçoit.

I. *Le Lamentin , ou Manati.*

Gros poisson , long de seize pieds , & même plus , large de trois pieds & demi. Sa tête est hideuse ; elle est couverte d'une peau dure & épaisse , garnie de poils courts , clairs , d'un cendré brun : l'ouverture des oreilles est très petite , peu apparente ; mais il n'en a pas l'ouïe moins fine. Ses yeux sont ronds , & très-petits à proportion de la grandeur de l'animal. La femelle a deux mamelles placées à la poitrine , & deux pieds proche des épaules , lesquels ont la figure de vraies nageoires. Ses petits naissent vivans. Comme on la voit souvent accompagnée de deux petits , il y a lieu de croire que sa portée est de deux par an.

Le Lamentin n'est point dangereux ; il vient se nourrir d'herbes , qu'il trouve sur le rivage.

C'est un poisson d'eau douce qui habite les grandes rivières qui se jettent dans celle des Amazones en Amérique ; il habite aussi les rivières de la Guiane & de

Caienne. Il y a aussi des lamentins dans le Nil, dans le Sénégal, & dans les rivières de la Chine & du Canada.

Quelques-uns de ces poissons pèsent mille à douze cents livres. Ils sont très-timides, & s'enfuient promptement dans l'eau dès qu'ils entendent le moindre bruit.

Les peuples des contrées dans lesquelles on trouve ce poisson, en mangent la chair. Elle est recouverte d'une couche de lard de quatre ou cinq pouces d'épaisseur, ferme, & d'un aussi grand usage que celui du cochon.

La peau du lamentin est assez épaisse pour être tannée; & lorsqu'elle est bien préparée, elle donne un cuir très-fort. Sans même se donner cette peine, on en fait des courroies, & même des semelles de souliers, qui durent long-temps.

2. La Baleine du Groënland.

M. Anderson, dans son *Hist. Nat. de l'Islande & du Groënland*, décrit quinze espèces de Baleines différentes. Il suffit d'en faire connoître une, qui se trouve dans le Groënland.

Ce poisson monstrueux parvient jusqu'à soixante, & même soixante & dix pieds de longueur. Sa tête seule fait un tiers de sa masse. Ses nageoires de côté ont huit

pieds de long ; sa queue , qui est couchée horizontalement , a quatre brasses de largeur. La mâchoire d'en-haut est garnie des deux côtés de fortes barbes , qui s'ajustent obliquement dans les barbes d'en-bas , comme dans un fourreau , & qui embrassent , pour ainsi dire , la langue des deux côtés. Ces barbes sont garnies du côté de leur tranchant de plusieurs appendices , qui servent en partie à prendre & à contenir comme dans un filet les insectes que ce poisson attire pour sa nourriture , & qu'il ecrase entre les feuilles de ses barbes ; les plus grandes ont six à huit pieds de longueur , & même davantage.

La langue de ce poisson n'est presque qu'un gros morceau de graisse , dont on peut remplir plusieurs tonneaux. Les yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf. Contre l'économie animale des autres poissons , ses yeux sont revêtus de paupières & de fourcils , comme ceux des animaux terrestres : ils sont placés sur le derrière de la tête ; position la plus avantageuse pour que ce poisson , d'une si longue étendue , puisse voir également en avant & en arrière , & perpendiculairement au-dessus de lui.

Le sang des baleines est chaud. Elles respirent par le moyen des poumons ,

raison pour laquelle elles ne peuvent rester long-temps sous l'eau.

Lorsque la baleine est couchée sur le côté, elle donne de sa queue des coups terribles, capables de renverser & de submerger un navire. On ne peut voir sans étonnement avec quelle vitesse cette masse enorme & pesante fend les flots de la mer, à l'aide de sa queue, qui lui sert de rame.

Elle ne se sert de ses nageoires que pour tourner dans l'eau; mais la femelle s'en sert encore, lorsqu'elle est en fuite, pour entraîner avec elle ses petits, en les entrelaçant entre les aîles saillantes de sa queue. Observons ici que la baleine est vivipare, qu'elle a du lait, & qu'elle donne à tetter à ses petits.

La peau de la baleine est de l'épaisseur d'un doigt; elle recouvre immédiatement la graisse, qui a huit à dix pouces d'épaisseur, & est d'un beau jaune quand le poisson se porte bien. La chair qu'on trouve sous la graisse est rouge, & semblable à celle des animaux terrestres.

La baleine a l'ouïe extrêmement fine, & elle apperçoit de fort loin le danger qui la menace. Cependant il ne paroît à l'extérieur aucun vestige d'oreille; mais on découvre sous l'épiderme, derrière

l'œil, une sorte de conduit par lequel le son pénètre sans doute jusqu'au tympan.

La femelle porte son petit pendant neuf à dix mois. Le baleineau, lorsqu'il vient de naître, a dix pieds & plus de longueur, & est pour le moins de la grosseur d'un taureau. Rarement la femelle a plus d'un petit à la fois : elle en a un soin particulier ; elle ne l'abandonne pas, lors même qu'elle a été blessée.

De toutes les pêches, la plus difficile & la plus périlleuse est celle de la baleine. Les Basques sont les premiers qui l'aient entreprise, malgré l'âpreté des mers du nord, & les montagnes de glace au travers desquelles il falloit passer. Ce sont aujourd'hui les Hollandois qui se chargent presque seuls de cette pêche.

Voici la maniere dont elle se fait.

Lorsqu'un bâtiment est arrivé dans le lieu du passage des baleines, un matelot, placé au haut de la hune en vedette, avertit aussi-tôt qu'il voit une baleine. Les chaloupes partent à l'instant. Le plus hardi & le plus vigoureux pêcheur, armé d'un harpon de cinq à six pieds de long, se place sur le devant de la chaloupe, & lance avec adresse le harpon sur l'endroit le plus sensible de l'animal. Le harponneur court de grands risques ; car la baleine, après avoir

été blessée , donne de furieux coups de queue & de nageoires , qui tuent souvent le harpeneur , & renversent la chaloupe.

Lorsque le harpon a bien pris , on file très-vîte la corde auquel il tient , & la chaloupe suit. Quand la baleine revient sur l'eau pour respirer , on tâche d'achever de la tuer , en évitant avec grand soin sa queue & ses nageoires , qui frappent des coups mortels. Le bâtiment , toujours à la voile , suit de près , afin d'être à portée de mettre à bord la baleine harponnée. Quand elle est morte , on l'attache aux côtés du bâtiment avec des chaînes de fer. Aussi tôt les charpentiers se mettent dessus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux semelles , de crainte de glisser ; ils enlèvent le lard de la baleine ; on le porte à l'instant dans le bâtiment , où les Basques le font fondre : les Hollandois , moins hardis , & qui craignent de mettre le feu au navire par cette opération , l'emportent dans des barils , pour le faire fondre dans leur pays. La hardiesse des premiers est recompensée par un profit communément triple de celui des Hollandois.

Ce lard fondu , qu'on connoît sous le nom d'*huile de baleine* , sert à brûler , à faire le savon du Nord , à la préparation des laines ; aux Corroyeurs , pour adoucir

les cuirs; aux Peintres, pour délayer certaines couleurs, & dans plusieurs autres arts.

Les barbes ou fanons, qui sont cachés dans la gueule, ont aussi une très-grande utilité; on en fait des parasols, &c....

Quant à la chair de la baleine, elle est difficile à digérer; cependant les peuples septentrionaux s'en nourrissent.

3. *Le Marsouin.*

Il est regardé par M. Anderson comme une espèce de baleine. Sa longueur est de cinq à huit pieds; sa tête a la forme d'un museau de cochon; sa gueule est garnie, par en haut & par en bas, de petites dents pointues. Il a sur la tête une ouverture, par où il rejette l'eau; sa queue est placée horizontalement, mais taillée en faucille.

Le Marsouin a un grognement semblable à celui du cochon; on en voit jusques sur les côtes de Normandie & d'Angleterre.

Ce poisson est difficile à attraper, à cause de son extrême agilité; on le prend cependant quelquefois sur les côtes, lorsque sa gourmandise le porte à poursuivre les bandes de harengs.

Les Islandois profitent de cette saison, & en prennent jusqu'à trois cens à la fois sur les côtes. Ils mangent les jeunes, & retirent des plus vieux un peu d'huile.

4. *Le Dauphin.*

Ce poisson est mis aussi dans la classe des baleines. Sa figure ne ressemble point à celle qu'on lui donne dans le blason, & à celle sous laquelle il est représenté par les Sculpteurs & par les Peintres. Son museau, au reste, est plus pointu que celui du marsouin, auquel il ressemble d'ailleurs. Ses deux mâchoires sont armées de petites dents pointues, dont les deux rangées s'enchaînent les unes dans les autres. Il a sur la tête deux ouvertures, par où il respire & rejette l'eau.

Le Dauphin a cinq à six pieds de long. Sa peau est dure & lisse; il a le dos noir & le ventre blanc. Il nage & poursuit sa proie avec tant de vitesse, qu'on l'a nommé la *flèche de mer*. En la poursuivant sur les bords de la mer avec tant de rapidité, il lui arrive quelquefois de se mettre à sec.

Sa chair ressemble à celle du bœuf & du cochon; mais elle est noirâtre, de mauvaise odeur & de difficile digestion.

On dit qu'ils ont une sorte de voix, & que lorsqu'ils sont pris, ils se plaignent, & jettent des cris. On croit que la durée de leur vie est de vingt-cinq à trente ans. Il s'en trouve dans presque toutes les mers.

Malgré ce qu'on a débité de l'amour

des dauphins pour les hommes, & de leur goût pour la musique, s'ils suivent les vaisseaux, c'est plutôt pour attraper ce que l'on en jette, que par amour pour l'homme; aussi les attrape-t-on avec un morceau de viande mis au bout d'un hameçon.

On retire du dauphin une huile qui n'est bonne qu'à brûler.

5. *La Torpille.*

Poisson plat, cartilagineux, à-peu-près de la figure d'une raie. Ses yeux sont fort petits, ainsi que sa bouche, laquelle est bien garnie de dents, & formée comme en demi-lune jusqu'à la moitié du corps, dont même elle n'est pas distinguée. Le dos de la Torpille est tout-à-fait blanc. Les plus grandes n'ont pas deux pieds de long.

Quand on la touche avec les doigts, il arrive, non pas toujours, mais assez souvent, que l'on sent un engourdissement douloureux dans la main & dans le bras jusqu'au coude, & quelquefois jusqu'à l'épaule: sa plus grande force est dans l'instant qu'il commence; il dure peu, & se dissipe entièrement. Il est d'une espèce particulière, quant au sentiment de douleur; mais il n'y a rien à quoi il ressemble plus, qu'à ce que l'on ressent lorsqu'on s'est frappé rudement le coude contre quelque chose de dur.

Si l'on ne touche point la torpille, quelque près qu'on en ait la main, on ne sent jamais rien; si on la touche avec un bâton, on sent très-peu de chose; si on la touche par l'interposition de quelque corps peu épais, l'engourdissement est assez considérable; si on la presse en appuyant avec force, l'engourdissement est moindre, mais toujours assez fort, pour obliger nécessairement à lâcher prise.

Dans le temps que la torpille se venge d'être touchée, on ne lui voit aucun mouvement, aucune agitation sensible; mais M. de Réaumur n'a pas laissé d'en découvrir la cause, en y regardant de plus près.

Comme les autres poissons plats, la torpille a le dos un peu convexe. Quand on touche l'animal, cette partie s'applatit insensiblement, & même quelquefois jusqu'à devenir concave; & c'est précisément dans l'instant suivant que l'on se sent frappé de l'engourdissement. On voit bien la surface convexe devenir plate ou concave par degré, mais on ne la voit point redevenir convexe; on voit seulement qu'elle l'est redevenue quand on est frappé.

C'est-là, selon M. de Réaumur, en quoi consiste tout le mystère; ce dont on s'est encore assuré par la dissection. Le dos de l'animal reprend donc sa convexité avec

une

une extrême vitesse, & donne à celui qui le touche un coup violent & très-brusque.

Sa chair n'est pas d'un goût agréable. Quelques pêcheurs cependant en mangent; mais ils mangent sur-tout le foie, qui est gros & semblable à celui des raies.

6. La Pastenaque.

Poisson de mer, dont on distingue trois especes.

La premiere a une queue qui ressemble, par sa couleur & par sa rondeur, à la racine nommée *pastenade*. Ce poisson plat & cartilagineux a la peau lisse : il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une scie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui est longue & flexible, & qui va toujours en diminuant. Cet aiguillon est venimeux, même après la mort de l'animal. Il nage à plat; il vit dans les lieux fangeux, & peu éloignés du rivage; il se nourrit de poissons.

La Pastenaque a pour ennemi le chien de mer. Les pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui est autour de la queue, après en avoir ôté l'aiguillon.

La seconde espece est celle que l'on nomme à Naples *Altavela*. Elle est plus petite que la précédente. Elle est aussi armée d'un aiguillon, & quelquefois de

deux garnis de dents crochues. Sa chair n'est pas désagréable.

La troisieme espece , que l'on appelle aussi *aigle-poisson* , & qui porte en Languedoc le nom de *glorieuse* , est en tout semblable à la premiere espece. Elle a cependant la tête plus grande ; le bec moins pointu , rond , court , semblable à la tête d'un crapaud.

Elle pique de son aiguillon les poissons qui nagent autour d'elle. Sa chair est molle , humide & de mauvais goût. On la pêche dans la mer méditerranée.

7. *La Raie.*

Poisson de mer , plat , large , cartilagineux , & très-connu dans les poissonneries. Rondelet en distingue de quinze especes.

Les Raies en général sont des poissons sans nageoires , car elles nagent sur leur largeur , & elles ont à la queue des piquants semblables à ceux des ronces ; les especes d'aîles ou de nageoires qu'elles ont à la queue , ne servent qu'à diriger leur route.

Il y a des raies qui ont des dents & d'autres qui en manquent ; elles ont à la place un os âpre.

Les raies different encore entr'elles par les aiguillons ; les unes en sont armées

dessus & dessous ; les autres dessus seulement , & d'autres dessous le museau ; il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue. Quelques especes en ont trois rangs , & d'autres n'en ont qu'un. Ces aiguillons sont foibles , mous & longs dans les unes , & fermes , forts & petits dans les autres.

Ce poisson est très-fécond , & fort commun , parce qu'il n'y a presque point de poisson , excepté la lamie , qui ait la gueule assez grande pour avaler les raies ; de plus , leurs aiguillons sont cause qu'aucun poisson n'ose en approcher.

La chair de la raie est très-dure au sortir de la mer , & a une saveur sauvagine ; elle perd cette mauvaise qualité & s'attendrit par le transport. Cependant elle est toujours pesante & de difficile digestion , surtout pour les estomacs délicats : elle est meilleure l'hiver que l'été. Le foie de la raie est principalement estimé en France ; mais sur les côtes de la mer , en Angleterre & en Hollande, on en fait peu de cas.

8. *La Rouffette.*

Poisson de mer à nageoires cartilagineuses , dont on distingue trois especes.

Sa peau , qu'on apporte de la Hogue , en basse Normandie , est employée par les Gâniers , pour garnir des etuis de toutes

fortes d'instrumens & ustensiles. On a su les teindre en vert, & leur-donner un poli qui les rend luisants.

9. *Le Renard de Mer.*

Poisson cartilagineux. Celui dont on trouve la description dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, étoit long de huit pieds & demi. Son corps alloit en s'élargissant, & se rétrécissoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit presque aussi longue que tout le reste du corps, & faite en maniere de faux, un peu recourbée vers le ventre; la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & étoit armée de dents. Il y a, dit Ray, des Renards de mer qui pesent jusqu'à cent livres.

On les trouve dans la Méditerranée, aux lieux bourbeux & fangeux; ils mangent des poissons & des plantes; ils sont tres-charnus; ils ont en quelques endroits plus d'un pouce d'épaisseur de graisse. Leur chair est d'assez bon goût.

10. *Le Chien de Mer.*

On donne ce nom à beaucoup d'espèces de poissons. En général, le Chien de mer est un méchant animal, l'ennemi de tous les autres poissons, qui cedent à ses coups; il leur fait la chasse; il souffle

horriblement , & attend sa proie dans des lieux ferrés , entre des rochers , où il la dévore.

Le chien de mer des Provençaux & des Languedociens est l'aguillat. Sa peau est rude : on s'en sert pour polir les ouvrages au tour & ceux de menuiserie ; on en couvie aussi des boîtes. Pour empêcher ces peaux de se retirer , après que l'animal en est dépouillé , on les tient étendues sur des planches , quand elles sont fraîches.

11. *Le Marteau.*

Poisson d'un aspect horrible , fort redoutable aux mariniens , & qu'on voit dans la mer d'Afrique & d'Amérique.

Cet animal vorace est une espèce de chien de mer , dont la tête plate s'étend des deux côtés comme celle d'un marteau ; ses yeux , qui se trouvent placés aux deux extrémités , sont ronds , grands , rouges , étincelans ; leur mouvement a quelque chose d'effrayant. Sa large gueule est armée de plusieurs rangées de dents fort tranchantes ; son corps est rond , & se termine par une grosse & forte queue. Il n'a point d'écailles. Il s'élance sur sa proie avec une avidité extrême ; tout convient à sa voracité , sur-tout la chair humaine. Malgré sa vitesse , sa force , & la crainte

du danger, les Negres l'attaquent volontiers, & le tuent fort adroitement, & avec d'autant plus de facilité qu'il est plus grand, parce qu'il se remue alors bien plus difficilement. On en voit de la grandeur des cétacées. Il n'est pas rare d'en prendre dans la Méditerranée. On l'appelle à Marseille *pesce Jouzio*, *poisson Juif*, à cause de sa ressemblance avec l'ornement de tête que portoient autrefois les Juifs de Provence.

12. *L'Ange.*

Poisson de mer cartilagineux & plat; il devient quelquefois aussi grand qu'un homme. Son corps est étroit. Sa peau est assez dure & assez rude pour polir le bois & l'ivoire. Artedi regarde l'Ange comme une espèce de raie.

Ce poisson se cache dans le sable, & par le mouvement de ses barbillons, attire les petits poissons dont il se nourrit.

Sa chair est bonne, mais peu délicate; ses œufs sont astringents.

On prépare avec sa peau un savon pour la gale.

13. *La Lamie, ou le Requin.*

Poisson cétacée & cartilagineux, qui est le même que le *poisson anthropophage*, le

poisson à deux cens dents , le *carcharias* , & peut-être le *tiburon*.

Le Requin est le plus grand & le plus redoutable des chiens de mer. Il est d'une prodigieuse grandeur; on en a vu de vingt-cinq pieds de longueur & de quatre pieds de diametre. Sa tête est très-large, & sa gueule , extrêmement fendue , située en dessous comme dans tous les chiens de mer; son gosier est très-large. C'est le plus vorace de tous les poissons; il digere en peu de temps. Cet animal est singulièrement favorisé de la Nature , sur-tout l'espece appellée *Lamie*; car sa gueule est armée d'un appareil de six rangs de dents , lesquelles sont au nombre de plus de deux cens. On trouve des requins dans la Méditerranée; & l'on ne doute plus aujourd'hui que ce ne soit le véritable poisson dans le ventre duquel le Prophete Jonas passa trois jours & trois nuits.

Le requin aime la chair , & dévore des cadavres entiers. Sa femelle est vivipare.

Ce poisson poursuit sa proie avec tant vivacité , qu'il echoue quelquefois sur le rivage. Comme sa gueule est à près d'un pied de distance du bout de son museau , il est obligé , pour mordre sa proie , de se mettre un peu sur le côté. Quelque terrible que soit cet animal , les Negres osent

l'attaquer. Ils faisoient, pour le frapper, le moment où, en s'inclinant, il se dispose à s'élancer sur eux; ils plongent, & lui fendent le ventre en passant dessous.

On le prend fort aisément avec un hameçon couvert d'une pièce de lard attachée à une bonne chaîne de fer de deux aunes de long.

Sa peau est d'usage chez plusieurs artisans pour polir le bois; on en couvre des étuis.

14. *L'Esturgeon.*

1°. *L'Esturgeon ordinaire*, si recherché comme un mets délicat, a le corps long, de figure pentagone, ou à cinq angles formés par autant de rangs d'écailles, ou de boucles osseuses, armées à leur sommet d'une épine courte, forte, recourbée en arrière: son ventre est plat. Sa tête est de médiocre grosseur. Son museau est long, large, mince, finissant en pointe. Sa bouche est petite & sans dents; point de mâchoires, d'où il paroît qu'il se nourrit en suçant. Son corps est couvert d'une peau chagrinée d'un bleu noirâtre.

Ce poisson a jusqu'à quatorze pieds de longueur, & même au-delà. Quoiqu'il vive ordinairement dans la mer, il aime les eaux douces, & entre volontiers dans

les grands fleuves. Sa pêche fait un objet de commerce très-considérable pour certains peuples ; on les prend au filet , & non à l'hameçon. On en sale la chair , qui se transporte au loin.

L'esturgeon est d'une force très-considérable dans l'eau , & même sur la terre , quand il a le ventre appuyé. D'un coup de queue , il renverse l'homme le plus robuste pour peu qu'il le touche , & casse de grandes perches par le milieu.

Les Romains faisoient un grand cas de sa chair , qui étoit servie sur les tables les plus somptueuses. Elle est encore estimée , lorsque le poisson est jeune ; cependant elle est un peu difficile à digérer , & grasse ; la meilleure façon de l'apprêter est au court-bouillon.

Les œufs d'esturgeon se salent ; c'est ce que l'on nomme *caviari* , *caviar* , *castar* , *cavia*.

2°. *Grand Esturgeon* , poisson à colle. Ce poisson a le museau très-long. Il ressemble beaucoup au brochet par la figure ; son ventre est jaune comme celui de la carpe ; son dos noir , le corps sans écailles ; des cartilages au lieu d'os ; la tête grosse & large ; la bouche grande.

On en voit qui pesent depuis deux cens

jusqu'à quatre cens livres , & qui ont jusqu'à vingt-quatre pieds de longueur.

Ce poisson passe tous les ans de la mer dans le Danube , où l'on en prend une grande quantité ; mais principalement en Valachie , vers les embouchures du fleuve. Cette emigration se fait depuis l'automne jusqu'au mois de Janvier. Ils nagent toujours en bande , & accourent au son des trompettes , ce qui donne aux pêcheurs la facilité de les envelopper de leurs filets , & de les amener à bord. Le grand esturgeon est si timide , que le plus petit poisson le fait fuir.

Sa chair , quand elle est trop fraîche , fournit un aliment dur , coriace , fade & glaireux ; ainsi on doit la laisser mortifier & la saler avant que d'en user.

On en tire la colle de poisson que les Hollandois nous apportent : voici comment ils la préparent.

Ils prennent les intestins , la peau , les nageoires , la queue de ce poisson ; ils les font macérer dans l'eau , puis bouillir jusqu'à ce que le tout soit réduit en pâte ; alors ils en forment différentes figures , comme triangles , cercles. Plus elle est blanche , plus elle a d'utilité dans les arts.

Les vertus médicinales de la colle de

poisson font d'adoucir, d'amollir, de calmer les douleurs.

On s'en fert pour clarifier le vin, pour faire les fausses perles, pour donner du lustre aux rubans de soie, &c....

15. *La Lamproie.*

Poisson de mer & de riviere, de la classe des cartilagineux; il est long & gluant; il ressemble à l'anguille, excepté par la tête, qui est de figure ovale. Sa bouche n'est ni fendue, ni longue, ni très-large, mais quarrée comme celle des sang-sucs. Son corps est rond, sa queue est menue & un peu large: sa couleur est d'un jaune tirant sur le verd, marqueté çà & là de taches & de points noirs; son ventre est blanc; le dos est semé de taches bleues & blanches.

Elle nage au-dessus de l'eau; & on l'étoufferoit aisément, si on la tenoit par force sous l'eau.

La Lamproie entre au printemps dans les rivieres pour y déposer ses œufs; elle n'est pas vivipare, comme quelques-uns l'ont avancé. Lorsque sa ponte est finie, elle s'en retourne dans la mer: elle ne vit ordinairement que deux ans.

La lamproie est meilleure à manger dans le printemps que dans aucun autre temps. Sa chair est très-nourrissante, mais

elle est pesante , & pernicieuse à ceux qui ont le genre nerveux foible.

16. *La Dorée.*

Ce poisson a depuis un pied jusqu'à seize pouces de longueur ; sa forme est plate , & presque d'égale épaisseur dans toute son étendue. Sa tête & le dos sont de couleur brune , les nageoires noires & ses côtés dorés.

Sa chair est moins dure que celle du turbot , d'un bon suc , facile à cuire & à digérer. Elle étoit fort estimée des Anciens.

La Dorée vit de cadavres & de tout ce qu'elle trouve dans la mer. Elle habite volontiers les rochers , ou de l'Océan , ou de la Méditerranée.

17. *Le Poisson volant.*

Le Poisson volant (celui que l'on voit assez fréquemment dans les cabinets des Curieux) est ordinairement de la taille du maquereau. Il est remarquable par des mâchoires très-larges & alongées , qui lui servent d'ailes pour voler. Quoique ce poisson puisse s'élever un peu dans les airs , & nager dans les eaux , il y a peu d'animal sur terre & sur mer qui ait autant d'ennemis. Il se voit à tout moment exposé à

être dévoré par les goulus de mer, les dauphins & les autres poissons voraces. Si, pour échapper à ses ennemis marins, il veut se servir de ses aîles, il est aussi-tôt affailli par les oiseaux de proie. Il vole cependant fort vite; mais son vol ne dure pas long-temps, parce qu'il est obligé de se replonger dans l'eau dès que ses aîles ne sont plus humectées, & les mouvemens violens qu'elles font les sechent bientôt; & souvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi. Lorsqu'il pleut, il peut voler plus long-temps. Pour éviter les oiseaux de proie, il saute sur les vaisseaux, où il se met sur le côté; & dans cette attitude, il reste long-temps soutenu sur ses aîles.

Les poissons volans vont toujours par bandes, & il en vole souvent hors de l'eau une centaine à la fois, qui different par les aîles & par leurs couleurs, mais non par leur grandeur.

Les uns n'ont que deux aîles, couvertes d'une peau brune, entrelacée de petites arêtes; d'autres en ont quatre, longues, étroites, unies, & sans arêtes.

La chair de ces poissons est excellente, & surpasse de beaucoup en délicatesse celle du hareng frais. Ce n'est qu'entre les

tropiques qu'on trouve les poissons volans ; on n'en voit ni en-deçà ni au-delà.

18. *L'Hirondelle de Mer.*

On a appelé ainsi ce poisson, à cause de sa ressemblance avec l'oiseau qui porte ce nom. Sa tête est osseuse, dure, quarrée ; le derriere se termine par deux aiguillons, qui ont leur pointe dirigée vers la queue. Le dos est tout couvert d'écailles âpres & très-dures. L'Hirondelle de mer est ronde & blanche sous le ventre. Les nageoires des ouies sont si longues, qu'elles touchent presque à la queue ; elles sont semées de petites étoiles, ou taches de diverses couleurs, comme les aîles des papillons. Le poisson s'en sert pour voler ; il a encore au dos deux autres aîles semblables aux précédentes ; sa queue est faite comme celle des hirondelles.

Ce poisson vole hors de l'eau, pour n'être pas la proie des plus grands poissons. Ses nageoires, qui sont longues & larges, font du bruit en volant. Sa chair est dure & sèche. Elle nourrit beaucoup, mais elle est de difficile digestion.

19. *La Morue.*

Poisson de mer à nageoires molles, lequel a trois ou quatre pieds de long, &

neuf ou dix pouces de large; le corps gros, arrondi; le ventre fort avancé.

La plus grande pêche de la Morue se fait au grand banc de Terre-Neuve, vers le Canada. Le nombre de morues est si considérable en ce lieu, dans l'espace de plus de cent lieues de long, que les pêcheurs de toutes les nations qui s'y rassemblent, sont uniquement occupés, depuis le matin jusqu'au soir, à jeter la ligne, à retirer, à éventrer le poisson pris, & à en mettre les entrailles à leur hameçon pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois & quatre cens en un jour. Quand la nourriture qui les attire en cet endroit est épuisée, elles se dispersent, & vont faire la guerre aux merlans, dont elles sont très-friandes; mais comme elles sont moins légères à la course que les merlans, elles en détruisent beaucoup moins qu'il n'en reste pour satisfaire notre goût. Quelque grand que soit le nombre des morues qui sont consommées chaque année par les hommes, ou dévorées en mer par d'autres poissons, ce qui en reste est plus que suffisant pour repeupler cette famille un an ou deux après. Lewenhocch a trouvé que la somme totale des œufs que porte une morue

ordinaire , se monte à neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs.

Le véritable temps de la pêche commence le premier de Février , & dure ordinairement jusqu'au premier Mai.

20. *Rouget , ou Morrude.*

Poisson de mer à nageoires epineuses , connu dans les poissonneries. On l'appelle à Marseille *galline* ; il a la figure de l'hirondelle de mer. Il en diffère par sa bouche , par la multitude de ses ecailles , & par la grandeur de ses nageoires. Il porte sur le dos , depuis la tête jusqu'à la queue , deux rangs d'ecailles pointues , d'où sortent deux nageoires , qui se dressent quand le poisson nage , & qui s'abaissent & se cachent comme dans un etui , lorsqu'il se repose. Il nage l'hiver en pleine mer , & approche du rivage en été ; il est fort gourmand , & mange les petits poissons. Son nom lui vient de sa couleur.

Le Rouget est charnu , epais , rond , un peu large vers la queue. Sa chair est ferme , blanche , seche , peu gluante , & de très-bon goût.

21. *Vive , ou Dragon de Mer.*

Ce poisson a huit à dix pouces de long.

Sa chair est tendre, blanche, ferme, courte, d'un très-bon goût, & facile à digérer. On en pêche beaucoup dans les mois de Juin & de Juillet; lorsqu'il se sent pris, il devient fort agile, & tâche de se cacher dans la bourbe.

Il est armé d'aiguillons.

On prétend que les Anciens ont nommé ce poisson *dragon*, à cause de ses grands & beaux yeux, verds; & de la piquure de ses aiguillons, qui est très-dangereuse, sur-tout de ceux qui sont au haut du dos. La partie qui a été piquée s'enfle; la tumeur qui survient est accompagnée ordinairement d'inflammation, de douleur & de fièvre. Ces aiguillons n'ont pas même perdu leur venin, après la mort de la Vive; car lorsque les Cuifiniers en sont piqués, il leur arrive souvent les mêmes accidens.

C'est pour éviter ce danger que, par les Réglemens de Police, il est ordonné aux Pêcheurs & aux Marchands de poissons de couper ces aiguillons.

Pour remédier aux accidens causés par la piquure de ces aiguillons, on applique sur la partie, de l'esprit-de-vin, ou un mélange de sel & d'oignons ecrasés, ou le foie même de la vive ecrasé.

22. *La Perche de Mer.*

Ce poisson, qui est long d'un pied,

est couvert d'écailles de couleur rousse. Sa bouche est fort petite, & armée de dents pointues. Son ventre est de couleur blanche, nuancée de rouge.

Sa chair est tendre, & beaucoup meilleure que celle de la perche de riviere.

On dit que la Perche de mer n'entre jamais dans les rivieres.

23. *La Perche de riviere.*

Elle n'a de commun avec la perche de mer que le nom; elle en differe par la figure & par la substance de sa chair.

La Perche de riviere n'entre jamais dans la mer; on en peuple les petits lacs, les viviers & les réservoirs. Elle nage avec beaucoup de facilité & de vitesse. Elle est armée d'arêtes pointues & perçantes, dont la piquure est dangereuse & difficile à guérir. C'est avec ces pointes qu'elle se défend contre les poissons plus grands & plus forts qu'elle. Dès qu'elle voit venir le brochet, elle se herisse, & l'empêche par-là d'approcher: cependant le brochet avale les petites perches, dont les piquants sont encore trop mous pour pouvoir lui nuire; & les Pêcheurs savent que c'est une des meilleures amorces pour le prendre.

La perche se nourrit de poissons, d'ecrevisses; elle mange aussi les petits poissons de son espece.

Sa chair est dure , gluante & difficile à digérer.

24. *La Dorade.*

Poisson de mer , ainsi nommé d'une ligne de couleur d'or , qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue.

Il devient plus grand qu'une très-grosse alose. Son corps est large & plat ; sa queue longue , fourchue & large ; il est couvert d'écailles moyennes de différentes couleurs. Sorti de l'eau , il a le ventre couleur de lait , les côtés comme argentés ; le dos est d'un bleu noirâtre : mais dans l'eau , c'est sans contredit le plus beau poisson de la mer ; il paroît couvert d'or sur un fond verd azuré. Ses yeux sont gros , rouges & pleins de feu.

Le dos de la Dorade est tranchant , & porte une nageoire qui s'étend sur presque toute sa longueur , & qui a vingt-quatre aiguillons , dont les onze premiers sont fermes & osseux , & les autres flexibles & cartilagineux.

La dorade est le plus léger de tous les poissons ; elle est très-gourmande , & mange les poissons de son espèce : elle les chasse en pleine mer avec un tel acharnement , qu'elle se laisse prendre souvent à leur apparence ; car il suffit de lier en croix

deux plumes de poule ou de pigeon à l'hameçon, qu'on laisse traîner à l'arrière du navire. Lorsqu'elle voit ces plumes, qu'elle prend pour un poisson volant, elle engloutit l'hameçon, qui est recouvert d'un peu de toile blanche, & se prend ainsi, en croyant faire elle-même une excellente capture.

La chair de ce poisson est blanche, ferme, un peu sèche, mais d'un bon goût.

25. *Le Maquereau.*

Poisson de mer fort connu dans les poissonneries ; il est long d'environ un pied. La peau de son dos, dans l'eau, est d'une couleur jaune de soufre ; hors de l'eau, quand il est mort, elle est de couleur verte, bleuâtre, & argentine au ventre & sur les côtés.

Le Maquereau est de l'espèce des poissons qui font annuellement la grande route, & semblent, ainsi que les harengs, s'offrir à la plupart des peuples de l'Europe. On a assuré à M. Anderson, que ce poisson passoit l'hiver dans le Nord. Vers le printemps, il côtoie l'Islande, le Hittland, l'Ecosse & l'Irlande, en se jettant dans l'Océan Atlantique, où une colonne, en passant devant le Portugal & l'Espagne, va se rendre dans la Méditerranée,

pendant que l'autre rentre dans la Manche , où elle paroît en Mai sur les côtes de France & d'Angleterre , & passe de-là , en Juin , devant les côtes de Hollande & de Frise. Cette colonne , etant arrivée en Juillet sur la côte de Juthland , détache une division qui , faisant le tour de la pointe , se jette dans la mer Baltique , pendant que le reste , en passant devant la Norvege , s'en retourne au Nord.

La chair de ce poisson est grasse , cependant compacte , sans arête , de bon suc & nourrissante.

26. *Le Thon.*

Poisson de mer massif & ventru , couvert de grandes ecailles & d'une peau déliée. Il a le museau pointu & epais , les dents aiguës & petites. Son dos est noirâtre. Sa queue est large ; c'est en elle que consistent sa force & sa défense.

Le Thon est fort craintif ; lorsqu'il entend beaucoup de bruit , ou qu'il tonne , il se fauve , & se jette dans les fosses , où les filets sont tendus. Il habite les lieux limonneux de la mer. Il mange de l'algue & de plusieurs autres plantes marines. Il va toujours en troupe. On connoît qu'il approche , par le bruit qu'il fait en agitant violemment l'eau de la mer par où il passe. Il nage avec beaucoup de vitesse , & extrêmement long-temps.

Le thon se trouve en abondance dans la Méditerranée, & principalement sur les côtes de Provence; on y en prend qui pèsent cent vingt livres & plus.

La chair du thon ressemble assez à celle du veau; l'endroit le plus délicat est la poitrine. Quand il est nouvellement pêché, & qu'on le coupe aussi-tôt, sa chair est rouge; elle est ferme, très-bonne à manger & nourrissante. On la sale aussi pour la conserver.

27. *L'Anguille.*

Poisson alongé comme un serpent, revêtu d'une peau glissante, sans écailles apparentes, dont on le dépouille aisément.

L'Anguille n'habite guere que le fond des eaux; si elle s'élève, ce n'est qu'à l'approche des orages. La pression de l'atmosphère se fait sentir alors vraisemblablement jusques dans le fond des eaux, ce qui occasionne l'agitation du poisson.

On dit qu'il y a des anguilles dans le Gange qui ont jusqu'à trente pieds de longueur. En 1754, l'on en prit une, près des rochers de Dunlay en Irlande, qui avoit exactement huit pieds de long, & plus de neuf pouces de diametre.

L'anguille est vorace; elle se nourrit de petits poissons, de grenouilles, de vers;

aussi se prend-elle facilement à l'hameçon dormant. Elle vit, dit-on, sept à huit ans. Elle a beaucoup de vie ; son corps ecorché & coupé par morceaux, remue & palpite pendant un certain temps ; mais sur-tout son cœur.

L'anguille est un mets d'une saveur très-agréable ; mais comme elle contient beaucoup de parties visqueuses & grossières, elle est difficile à digérer, & contraire aux estomacs délicats : rôtie elle est plus saine, parce qu'elle est dégagée de son phlegme visqueux.

28. *La Murene.*

Poisson de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage. Il est long de plus de trois pieds, semblable à l'anguille, mais plus large.

La Murene se nourrit de chair. Les Pêcheurs craignent la morsure de la murene, parce qu'elle est venimeuse & dangereuse. Ils ne la touchent, lorsqu'elle est vivante, qu'avec des pinces ; ils lui coupent la tête. Quand la murene a mordu quelqu'un, le plus sûr est d'emporter l'endroit blessé, ou au moins d'y faire de profondes scarifications.

La chair de la murene est blanche, grasse, molle, d'assez bon goût, & à-peu-

près nourrissante comme celle de l'anguille. Les grandes sont beaucoup meilleures que les petites.

29. *Le Congre , ou Anguille de Mer.*

On en connoît de deux especes : l'une est blanche , & se pêche en haute mer ; l'autre est noire , & se pêche le long du rivage.

Il ressemble beaucoup à l'anguille d'eau douce. On en trouve qui sont aussi gros que la cuisse d'un homme.

Sa chair est coriace ; le peuple cependant en mange. Les Espagnols en font grand cas.

On pêche beaucoup de Congres en été vers Quimper en Bretagne. On les fait sécher , sans les saler ; ils deviennent en cet état un objet de commerce assez considérable.

30. *Le Merlan.*

Ce poisson , que tout le monde connoît , se prend fréquemment dans la Manche. Chassé de la haute mer par un grand nombre d'ennemis redoutables qui cherchent à le dévorer , il approche toujours , souvent en foule , des côtes , où il tombe dans les filets des Pêcheurs.

En lui ouvrant l'estomac , on a reconnu
qu'il

qu'il se nourrit d'anchois , de chevrettes , de goujons de mer , & d'autres petits poissons qu'il avale tout entiers ; car ses dents ne lui servent point à hacher sa proie par morceaux , mais à la retenir.

La chair du Merlan est friable , molle , tendre , légère. Il y a peu de poissons aussi sains ; on en permet l'usage aux malades & aux convalescens.

31. *La Lote.*

Poisson qui se trouve dans les lacs & dans les rivières. Son corps est long de neuf pouces , rond , épais & glissant. Il est couvert de petites écailles de différentes couleurs.

La chair de la Lote est assez bonne & assez délicate : on n'en mange point les œufs , non plus que ceux du brochet & du barbeau , parce qu'ils purgent avec violence.

32. *Plie. (La grande)*

La grande Plie est un poisson de mer , plat , & à nageoires molles : elle a la figure du turbot ; mais elle est plus étroite & plus large que la sole.

On pêche beaucoup de ce poisson dans l'Océan. Il se cache dans le sable & le limon ; & quand la mer se retire , on le prend aisément.

La chair de la plie est blanche , molle.

Phil. III. Part. Tome I. Q

& nourrit beaucoup ; elle est de bon suc , facile à digérer , & lâche un peu le ventre.

On donne au *Carrelet* le nom de *petite Plie*.

33. *La Limande.*

Poisson de mer , plat , peu large , & dont les nageoires sont molles.

Cette sorte de poisson nage à plat sur un côté.

La Limande a des taches noires aux nageoires , qui environnent le corps , & une ligne tortue au milieu du corps.

Sa chair est blanche , molle , humide & un peu gluante. Au reste , la limande est meilleure que le flet & le fletelet , poissons du même genre.

34. *La Sole.*

Poisson de mer à nageoires molles. Il est plus long , plus plat , moins large que la plie. Il devient grand dans l'Océan ; la partie de dessous est blanche , & celle du dessus noire. Sa bouche est de travers ; ses mâchoires sont sans dents. Le corps est environné d'aîlerons , ou de nageoires étroites , qui ont la même couleur que la partie du corps où elles se trouvent.

On donne à ce poisson le nom de *perdreix de mer* , à cause du bon goût de sa chair , qui est très-saine & très-nourrissante.

35. *Le Turbot, Rhombe.*

Poisson de mer à nageoires molles, large, plat, de figure rhomboïde. Il y en a de plusieurs especes qui different, non-seulement en grandeur, mais en ce que les uns portent des aiguillons ou des pointes piquantes vers la tête & vers la queue, & que les autres n'en ont point.

Ce poisson fréquente les rivages. Son dos est brun, mais ses aîlerons, ou nageoires, sont blancs; sa bouche est grande & sans dents.

Le Turbot est vorace; il se nourrit de cancrs & d'ecrevisses; il se tient souvent à l'embouchure des rivieres, pour prendre les poissons qui y entrent. Il joue de ruse pour les attraper; il se couvre de sable, & remue ses barbillons pour attirer à lui les petits poissons, qui les prennent pour une proie, & qui sont aussi-tôt dévorés.

On pêche de grands turbots à l'embouchure du Rhône; l'Océan en donne de bien plus gros. Rondelet dit en avoir vu de cinq coudées de long, larges de quatre, & epais d'un pied.

La chair du turbot est blanche, ferme & succulente; c'est à cause de sa délicatesse que le turbot a été appelé *faisan d'eau*.

36. *Le Brochet.*

Poisson de lacs, d'étangs & de rivieres;

Il est remarquable par sa tête, qui est longue, aplatie dans sa partie antérieure, depuis les yeux jusqu'au bout du bec. Sa mâchoire inférieure est armée de petites dents très-aiguës; il n'y en a point à la supérieure, mais il en a deux rangs sur le palais.

Le Brochet est très-vorace; il détruit les autres poissons; il suit les carpes dans le temps où elles fraient pour avaler leur frai. Il avale avidement la grenouille, & même le crapaud; mais il est constant qu'il vomit ce dernier. Il est rusé, & se tient comme à l'affût contre le courant. On dit qu'il vit long-temps.

Il n'est pas rare de voir des brochets qui ont jusqu'à deux ou trois coudées de longueur.

La fécondité de ce poisson, qu'on appelle le *lion des étangs*, est merveilleuse. On a compté dans une femelle jusqu'à cent quarante-huit mille œufs. Ces œufs excitent des nausées, & purgent violemment.

La chair du brochet est ferme. On le sert sur toutes les tables.

37. *Le Saumon.*

Poisson, tant de l'Océan que des rivières. Il a la tête aiguë & petite, à proportion de la taille ou grandeur de son corps. Sa bouche est garnie de plusieurs rangées de dents aiguës.

On dit que le Saumon naît dans les rivières, qu'il descend à la mer, & qu'il retourne à son lieu natal pour y déposer ses œufs. Vers la fin de Novembre, les saumons remontent les rivières pour y jeter leurs œufs : pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'est-à-dire des sables, sur lesquels la rivière coule rapidement ; ils y creusent une fosse longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds : c'est dans ce lit que la femelle dépose des œufs gros comme des pois ; & pour empêcher le courant de les entraîner, ils ont l'industrie de les entourer d'un rempart de pierres.

On peut regarder le saumon comme un des plus grands poissons de rivière que nous connoissons. Il est aussi gros que la cuisse d'un homme ; il égale quelquefois le thon en grandeur : on en prend qui pèsent trente à quarante livres.

Le saumon frais est d'un meilleur goût que celui qu'on a salé ; le plus excellent morceau est la hure.

Ce poisson avale les vers de terre, les goujons, & autres petits poissons qu'on lui présente pour amorce. Il vit plusieurs années. Il ne se trouve point dans la mer Méditerranée. Il fuit les bateaux de sel qui remontent nos rivières. On peut dire qu'il

differe en grandeur & en bonté, suivant les lieux qu'il habite. On vante les faumons de la Tamise, du Rhin, de la Moselle, de la Loire, de la Garonne, de la Dordogne & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie passent, suivant Rondelet, pour les plus excellens faumons de l'Europe.

38. *La Truite.*

Poisson de riviere, du genre des faumons.

La Truite est plus longue que large. Sa tête est courte, arrondie; son corps, qui est epais, se termine par une longue queue; il est couvert de petites eailles, & d'une peau qui se ride & qui se détache aisément de la chair : son dos est brun; mais quand le poisson est grand, il est semé de taches noires fréquentes, même sur la tête.

Ce poisson est vorace; il se nourrit de certaines mouches de riviere, d'éphémères, de vers de cousin, & d'autres insectes aquatiques : on dit même qu'il attaque les sang-sues, les petites perches, & autres petits poissons.

La chair de la truite fait les délices de nos tables; elle fournit un aliment de bon suc; elle se digere aisément, & convient aux convalescens même : mais il faut manger la truite presque au sortir de l'eau,

parce que sa chair étant tendre , grasse & délicate, elle se gâte & se corrompt très-promptement.

39. *L'Eperlan.*

Petit poisson, ainsi nommé à cause de sa blancheur , qui ressemble à celle des perles.

L'Eperlan naît dans la mer , & remonte ensuite les rivières , & particulièrement la Seine.

Sa chair est molle , tendre , de bon goût , & sentant la violette : elle se digere bien , mais nourrit peu.

40. *Le Hareng.*

Poisson de mer très-connu ; il meurt dès qu'il est sorti de l'eau. Les Harengs multiplient beaucoup ; ils nagent en troupe , & luisent la nuit. Ils mangent de très-petits poissons , des vers de mer , & même de très-petits crabes.

La chair de ce poisson est grasse , molle , de bon goût & de bon suc.

M. Anderson croit que le lieu ordinaire du hareng sont les abymes les plus reculés du nord. Mais en quelque endroit que soit le premier domicile des harengs , il paroît que leur principale demeure est entre la pointe d'Ecosse , la Norwege & le Danemarck. Il en part tous les ans des colonies qui enfilent , à différentes reprises , le

canal de la Manche ; après avoir rangé la Hollande , la Flandre , l'Angleterre & l'Irlande , ils viennent se jeter sur les côtes de Normandie.

Dans leur course , les Pêcheurs en prennent une immense quantité , dont les uns se mangent frais , les autres se salent : on en fait sécher d'autres.

41. *L'Alose.*

Poisson de mer , qui remonte les rivières ; sa longueur ordinaire est d'un pied & demi. Sa bouche est grande , pointue & sans dents. C'est vers le printemps que l'Alose entre dans les rivières ; c'est - là qu'elle s'engraisse , & que sa chair prend un bon goût.

Les aloses vont en troupe , nageant à fleur d'eau ; elles poussent un certain grognement pareil à celui d'un troupeau de pourceaux : on peut en pêcher un très-grand nombre à la fois. On les voit quelquefois suivre des bateaux chargés de sel , jusqu'à trois cens lieues de la mer.

L'alose bien fraîche est un excellent poisson , qu'on sert sur les tables les plus délicates.

42. *L'Anchois.*

Petit poisson de mer , très-délicat , sans écailles , de la longueur du doigt , n'ayant point d'autre arête que l'épine du dos , laquelle est fort menue.

Les Anchois nagent en troupe fort serrée. La pêche la plus abondante des anchois se fait sur les côtes de Catalogne & de Provence, depuis le commencement de Décembre jusqu'à la mi-Mars. On en pêche en Mai, Juin, Juillet; temps où ils passent le détroit de Gibraltar. Aussi-tôt que la pêche des anchois est finie, on leur coupe la tête, on leur ôte le fiel & les boyaux; on les sale, & on les met en baril.

Les anchois les meilleurs sont ceux qui sont tendres, nouveaux, blancs en dehors, rougeâtres en dedans, petits, gras & fermes.

43. *Le Barbeau.*

Poisson d'eau douce, du genre des carpes. Il est d'une figure oblongue. Son museau est pointu & cartilagineux; à son extrémité pendent deux barbillons, d'où lui est venu le nom de *Barbeau*. Il n'a point de dents; la fente des ouies est petite, ce qui fait qu'il vit long-temps hors de l'eau. Ses écailles sont tendres & minces: les nageoires du ventre sont jaunes & celles de la queue rougeâtres.

Ce poisson, lorsqu'il est pêché dans les eaux pures, est d'un très-bon goût; il se plaît plus dans les rivières que dans les lacs. On doit éviter en tout temps de manger les œufs du barbeau; car ils purgent par

Q 5

en haut & par en bas , sur - tout dans le printemps. Comme ce poisson est vorace , il se prend facilement à la ligne.

44. *La Carpe.*

Poisson d'eau douce , qui n'est inconnu à personne. Il se trouve dans les rivières , dans les étangs , & jamais dans la mer. Il y en a de plusieurs grandeurs ; ses écailles sont extrêmement grandes & larges.

La Carpe multiplie beaucoup , & parvient même à un âge fort avancé , comme le prouvent ces grandes & grosses carpes blanches , que l'on voit dans le canaux de Fontainebleau & de Chantilly : mais est-il bien vrai qu'elles vivent jusqu'à cent ans , comme l'avancent quelques Auteurs ? La carpe femelle contient une prodigieuse quantité d'œufs : M. Petit a découvert que le nombre de ces œufs montoit environ à trois cens quarante-deux mille cent quarante.

Ce poisson se nourrit d'herbes & d'insectes qu'il trouve dans les eaux.

Les carpes de la Saône , de la Seine & de la Loire sont très-estimées. Leur chair forme un bon aliment ; elle se digere facilement. La laitance de ce poisson est un mets fort délicat. Leur langue , ou plutôt leur palais , est un morceau très-friand.

45. *Le Meünier.*

Poisson de rivieres , à nageoires molles. On lui a donné ce nom , parce qu'on le trouve autour des moulins : on l'appelle aussi *Vilain* , parce qu'il vit dans l'ordure ; & encore *Tétard* , à cause de sa grosse tête.

Sa chair est blanche , d'un goût fade , pleine d'arêtes , & un peu meilleure salée que fraîche. On trouve des Meüniers qui pèsent quarante , cinquante , & même soixante livres.

46. *La Tanche.*

Poisson de lac , d'étang & de marais. Sa longueur ordinaire est d'environ neuf pouces.

La Tanche se plaît dans les eaux bourbeuses , stagnantes , ou au moins qui coulent lentement. Elle dépose ses œufs au printemps & en été. Quoique les œufs soient moins nombreux que dans la carpe , elle peuple beaucoup , & parvient promptement à sa grandeur.

Sa chair est d'assez bon goût , sur-tout lorsqu'elle habite une eau claire & courante ; mais elle est peu nourrissante : elle contient d'ailleurs un suc grossier & visqueux , ce qui la rend peu saine.

47. *Le Goujon.*

Petit poisson de riviere & d'étang de mer. Il a deux petits barbillons à la bou-

che. Il vit dans la fange. Sa longueur ordinaire est de cinq pouces.

Sa chair frite est assez agréable à manger.

48. *Le Brème.*

Poisson du genre des carpes, mais plus plat, dont la tête est petite, le corps large.

Il se plaît dans les lacs remplis de fange, & à l'embouchure de la Seine. Sa chair, qui est molle & grasse, est du goût de quelques personnes; mais ce poisson est en général peu estimé.

49. *La Loche.*

Poisson de riviere, dont il y a beaucoup de variétés. La Loche, à laquelle on a donné l'épithete de *franche*, est sans aiguillons, & a la peau lisse. Sa chair, quoique gluante, est plus tendre & plus saine que les autres. Sa couleur est jaune, tiquetée de noir.

On trouve ce poisson dans toutes les rivières à eaux vives, qui fournissent des truites.

F I N.

T A B L E

ALPHABÉTIQUE

*Du Tome premier de l'Abrégé de l'Histoire
Naturelle.*

D IVISION de l'Ouvrage.	9
Notion générale du Globe terrestre.	12

PREMIERE PARTIE.

DU REGNE ANIMAL.

Rapports & différences des trois Regnes.	51
Différences génériques des trois Regnes.	54

PREMIERE SECTION.

DE L'HOMME.

I. Notions d'Anatomie.	59
II. Des Os.	61
III. Des Solides.	69
IV. De la Peau.	74
V. Des principaux Visceres & de leurs fonctions.	
1°. Du Cœur.	78

T A B L E

2°. <i>Du Poumon.</i>	81
3°. <i>Du Cerveau.</i>	86
4°. <i>De l'Estomac & de la Digestion.</i>	89
5°. <i>Des Intestins.</i>	91
6°. <i>Du Foie & de la Bile.</i>	94
7°. <i>Des Reins & de la Vessie.</i>	95
VI. <i>Histoire de l'Homme.</i>	96
1°. <i>De l'Enfance.</i>	97
2°. <i>De l'Adolescence.</i>	103
3°. <i>De l'Age viril.</i>	104
4°. <i>De la Vieillesse & de la Mort.</i>	123
VII. <i>Variété dans l'espece humaine.</i>	130

SECONDE SECTION.

DES QUADRUPÈDES.

<i>Ane.</i>	140
<i>Belette.</i>	205
<i>Blaireau, ou Taïsson.</i>	204
<i>Bœuf.</i>	142
<i>Bouquetin.</i>	229
<i>Brebis.</i>	152
<i>Bufle.</i>	147
<i>Cerf.</i>	178

ALPHABÉTIQUE.

<i>Chameau & Dromadaire,</i>	170
<i>Chat.</i>	156
<i>Cheval.</i>	137
<i>Chevre.</i>	150
<i>Chevreuril.</i>	180
<i>Chien.</i>	153
<i>Civette & Zibet.</i>	209
<i>Cochon.</i>	158
<i>Daim.</i>	181
<i>Dromadaire.</i>	170
<i>Ecureuil.</i>	216
<i>Ecureuil volant.</i>	218
<i>Elan.</i>	230
<i>Eléphant.</i>	174
<i>Fouine.</i>	202
<i>Furet.</i>	200
<i>Gazelle.</i>	212
<i>Genette.</i>	211
<i>Herisson terrestre.</i>	220
<i>Hermine.</i>	206
<i>Hyene.</i>	197
<i>Lapin.</i>	169
<i>Léopard.</i>	192
<i>Lerrot.</i>	226
<i>Lievre.</i>	168

T A B L E

<i>Lion.</i>	183
<i>Loir.</i>	225
<i>Loup.</i>	162
<i>Loup-Cervier , ou Lynx.</i>	198
<i>Marmotte.</i>	223
<i>Marte.</i>	207
<i>Marte-Zibeline.</i>	208
<i>Mouton & Brebis.</i>	152
<i>Mulot.</i>	215
<i>Muscadin.</i>	227
<i>Once.</i>	191
<i>Ours.</i>	187
<i>Panthere.</i>	189
<i>Porc-epic.</i>	222
<i>Putois.</i>	203
<i>Rat.</i>	212
<i>Renard.</i>	165
<i>Rhenne.</i>	172
<i>Sanglier.</i>	160
<i>Singe.</i>	131
<i>Souris.</i>	214
<i>Taïsson , ou Blaireau.</i>	204
<i>Taupe.</i>	228
<i>Tigre.</i>	193
<i>Zibet.</i>	209

ALPHABÉTIQUE.
TROISIEME SECTION.
DES OISEAUX.

<i>Notions générales.</i>	233
<i>Aigle Royal.</i>	297
<i>Aigle des Alpes.</i>	298
<i>Alouette.</i>	274
<i>Autruche.</i>	315
<i>Bécasse.</i>	286
<i>Bécassine.</i>	287
<i>Becfigue. †</i>	278
<i>Bergeronnette.</i>	275
<i>Bizarde.</i>	255
<i>Bouvreuil.</i>	270
<i>Bréant.</i>	264
<i>Buse. †</i>	300
<i>Caille.</i>	260
<i>Canard domestique.</i>	245
<i>Canard sauvage.</i>	246
<i>Cercelle.</i>	294
<i>Cercerelle.</i>	302
<i>Chardonneret.</i>	267
<i>Chevalier.</i>	288
<i>Cicogne.</i>	252
<i>Corlieu.</i>	288

T A B L E

<i>Coq & Pou</i>	240
<i>Coq de bruyere.</i>	243
<i>Coq-d'Inde.</i>	245
<i>Corbeau.</i>	306
<i>Corneille.</i>	308
<i>Cormoran.</i>	295
<i>Coucou.</i>	310
<i>Courlis , ou Corlieu.</i>	288
<i>Cul-blanc , ou Vitres.</i>	276
<i>Cygne.</i>	293
<i>Duc.</i>	303
<i>Epervier.</i>	302
<i>Etourneau.</i>	273
<i>Faisan.</i>	251
<i>Faucon.</i>	300
<i>Fauvette.</i>	278
<i>Francolin.</i>	252
<i>Geai.</i>	309
<i>Gelinotte.</i>	252
<i>Gorge-rouge.</i>	277
<i>Grimpereau.</i>	312
<i>Grive.</i>	272
<i>Gros-bec.</i>	263
<i>Grue.</i>	290
<i>Guépier.</i>	314

ALPHABÉTIQUE.

<i>Heron.</i>	289
<i>Hirondelle.</i>	282
<i>Hochequeue.</i>	275
<i>Hupe, ou Putput.</i>	313
<i>Lavandiere.</i>	275
<i>Linotte.</i>	268
<i>Manucodiata, ou Oiseau de Paradis.</i>	305
<i>Merle.</i>	271
<i>Méjange.</i>	282
<i>Milan.</i>	301
<i>Moineau.</i>	269
<i>Morillon.</i>	295
<i>Mouette.</i>	296
<i>Oie domestique.</i>	247
<i>Oie sauvage.</i>	248
<i>Oiseau de Paradis.</i>	305
<i>Outarde.</i>	255
<i>Paon.</i>	253
<i>Perdrix grise.</i>	257
<i>Perdrix rouge.</i>	258
<i>Perroquet.</i>	304
<i>Pie.</i>	309
<i>Pigeon ordinaire.</i>	248
<i>Pigeon-ramier.</i>	250
<i>Pinçon.</i>	262

T A B L E

<i>Pintade.</i>	256
<i>Pivert.</i>	311
<i>Pivoine , ou Bouvreuil.</i>	270
<i>Pluvier.</i>	285
<i>Poule d'eau. (grande)</i>	259
<i>Poule d'eau. (petite)</i>	260
<i>Putput , ou Hupe.</i>	313
<i>Quercerelle.</i>	302
<i>Roitelet.</i>	279
<i>Rossignol.</i>	280
<i>Rouge-gorge.</i>	277
<i>Sansonnet , ou Etourneau.</i>	273
<i>Sarcelle.</i>	294
<i>Serin commun.</i>	264
<i>Serin de Canarie.</i>	265
<i>Tarin.</i>	268
<i>Tette-Chevre.</i>	284
<i>Tourterelle.</i>	262
<i>Vanneau.</i>	285
<i>Vautour.</i>	299
<i>Verdier.</i>	266
<i>Vitrec , ou Cul-blanc.</i>	276



ALPHABÉTIQUE.
 QUATRIÈME SECTION.
 DES POISSONS.

<i>Notions générales.</i>	317
<i>Alose.</i>	368
<i>Anchois.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Ange.</i>	342
<i>Anguille.</i>	358
<i>Anguille de mer.</i>	360
<i>Baleine du Groenland.</i>	328
<i>Barbeau.</i>	369
<i>Brème.</i>	372
<i>Brochet.</i>	363
<i>Carpe.</i>	370
<i>Chien de mer.</i>	340
<i>Congre, ou Anguille de mer.</i>	360
<i>Dorade.</i>	355
<i>Dorée.</i>	348
<i>Dragon de mer.</i>	352
<i>Eperlan.</i>	367
<i>Esturgeon ordinaire.</i>	344
<i>Esturgeon. (grand)</i>	345
<i>Goujon.</i>	371
<i>Hareng.</i>	367

T A B L E

<i>Hirondelle de mer.</i>	350
<i>Lamentin , ou Manati.</i>	327
<i>Lamie , ou Requin.</i>	342
<i>Lamproie.</i>	347
<i>Limande.</i>	362
<i>Loche.</i>	372
<i>Lote.</i>	361
<i>Manati.</i>	327
<i>Maquereau.</i>	356
<i>Marsouin.</i>	333
<i>Marteau.</i>	341
<i>Merlan.</i>	360
<i>Meúnier.</i>	371
<i>Morue.</i>	350
<i>Morrude.</i>	352
<i>Murene.</i>	359
<i>Pastenaque.</i>	337
<i>Perche de riviere.</i>	354
<i>Plie. (grande)</i>	361
<i>Poisson volant.</i>	348
<i>Raie.</i>	338
<i>Renard de mer.</i>	340
<i>Requin.</i>	342
<i>Rouget.</i>	352
<i>Saumon.</i>	364

ALPHABÉTIQUE.

<i>Sole.</i>	362
<i>Tanche.</i>	371
<i>Thon.</i>	357
<i>Torpille.</i>	335
<i>Truite.</i>	366
<i>Turbot.</i>	363
<i>Vive.</i>	352

FIN du 1^{er}. Tome.

ÉTAT des Volumes qui composent le Cours
d'Etudes à l'usage des Eleves de l'Ecole
Royale Militaire, dont chacun se vend sépa-
rément, avec leur prix en feuilles.

PETITE Grammaire Françoisé, Latine
& Grecque, I liv. 10 s.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

1^{re} Partie, I l. 5 s.
2^e I 5
3^e I 5
4^e I 9
5^e I 5
6^e I 5

AUTEURS LATINS.

1^{re} Partie, I 5
2^e I 10
3^e I 10
4^e I 10
5^e I 15
6^e I 15

ABRÉGÉS D'HISTOIRE.

1. De l'Histoire Sainte, I
2. Ancienne, I 10
3. Romaine, I 10
4. de France, 1^{re} Partie, I 10
5. de France, 2^e Partie, I 10
6. Universelle, par M. Bossuet, I 9

P O E T E S L A T I N S .

1. Phedre , &c.	1 l. 5 s.
2. Extraits de Plaute & Térence,	5
3. Horace , 1 ^{re} Partie,	5
4. Horace , 2 ^e Partie,	5
5. Virgile, Bucoliques & Géorgiques,	1
6. Les six 1 ^{ers} Livres de l'Enéide,	1
7. Les six derniers,	1

F E U I L L E S G R E C Q U E S .

1 ^{re} . Fables d'Esopé,	10
2 ^e . Extrait de l'Évang. de S. Matthieu, ...	16
3 ^e . Dialogues de Lucien,	10
4 ^e . Isocrate à Démonique,	16
5 ^e . Extraits d'Hérodote & d'Homère,	16
6 ^e . 1 ^{re} Olynthienne de Démosthène,	16
& Extraits de l'Iliade,	16

P - H I L O S O P H I E .

Logique & Grammaire générale,	10
Arithmétique & Algèbre,	5
Géométrie & Sphere ...	15
Specimen Methodi scholasticæ philosophicæ, 1	10
Histoire Naturelle , Tome I,	15
Tome II,	15

N. B. Il faut ajouter pour la reliure de chacune de ces Parties, en basanne propre, 20 sols, & 2 sols pour la brochure en carton de chaque Partie des Feuilles grecques.

Traduction des Extraits des Auteurs Latins, six Parties, brochées, à 1 l. 10 s. chacune,	9 l.
Traduction des Extraits de Plaute & Térence, 1 vol. broch.	1 l. 10 s.
Vocabulaire universel, Latin & François, pour toutes les Parties Latines, in-8 ^o , 1 vol.	6 l.